OEUVRES COMPLETTES DE GESSNER. TOME PREMIER [-TROISIEME]



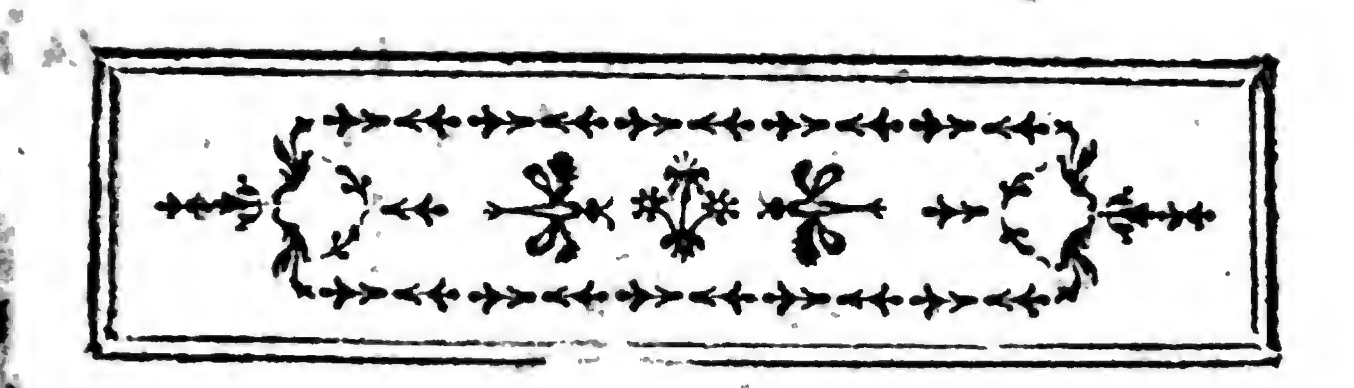
ŒUVRES

COMPLETTES

DE GESSNER.

Second

TOME [redacted]



DAPHNIS.

LIVRE PREMIER.

AU milieu du Neæthus (a), fleuve qui prend sa source dans les monts Clibiniens, d'où ses flots se précipitent à travers les prairies, & retentissent sous des cintres de verdure, il est une petite île consacrée aux nymphes par les bergers du canton, & ombragée par un bois de pins & de genevriers. Au milieu de l'ile s'éleve un rocher sous lequel est creusée la grotte des nymphes. Dans cette grotte sont placées leurs statues,

(a) Neæthus, fleuve qui se jette dans la mer Ionienne, entre Pétilie & Crotone.

artistement travaillées en bois de tilleul. On les a représentées appuyées sur leurs urnes, & couronnées de roseaux. Là, tantôt on voit ces divinités errer sous les arbres avec leur chevelure verte, tantôt nager avec légéreté le long du rivage, se sécher ensuite sur les rochers, & se reposer au soleil. Là, les flots qui se jouent mollement entre les racines couvertes d'écume, des joncs & des saules répandus sur les bords du fleuve, forment un murmure comparable aux chants les plus doux.

Toutes les années, au retour du printemps, les bergers avec leurs bergeres, accourent de l'une & l'autre rive. Ils présentent aux nymphes les fleurs des arbres qui forment le cintre sous lequel coule le fleuve, & celles des plantes qui naissent sur ses bords : ils demandent à ces divinités qu'elles veuillent bien ordonner aux flots de ne plus surmonter le rivage, & de ne plus entraîner au loin les arbres & les champs tout entiers.

Dans une belle journée de printemps on vit donc un jour paroître sur le fleuve une flotte de bateaux qui voguoit des deux rives vers l'île. Chaque bateau étoit décoré d'un berceau de verdure

formé par des branches odoriférantes, & émaillé de fleurs : les bergers & les bergeres en etoient eux-mêmes couverts. D'autres guirlandes serpentoient autour de hautes perches, & montoient jusqu'à leur extrémité, où des banderolles & des festons flottoient dans les airs. Ces barques, qui s'avançoient au doux son des flutes & des voix, aborderent dans l'île. Il parut aussi-tôt sur les rives des troupes de jeunes garçons & de jeunes filles. Celles-ci par leurs attraits excitoient l'envie des déesses, & tour-à-tour s'enlevoient les unes aux autres les regards des dieux, qui laissant les immortelles seules dans l'Olimpe, étoient descendus sur des nuées pour jouir de cet attrayant spectacle. En effet, on y voyoit briller tous les charmes de la beauté. Ici, l'on étoit enchanté par la finesse de la taille, par la blancheur du visage, ou par le contour du sein, là, on se sentoit charmé par un port majestueux comme celui de la déesse de la chasse, ou bien l'on étoit entraîné par un sourire gracieux comme celui de Vénus : enfin l'on y trouvoit les graces naissantes de la jeunesse, semblables à l'éclat de la rose prête à sortir

du bouton ; & la jeunesse plus formée, telle que la rose lorsqu'elle est épanouie. Cependant les bergeres s'avancerent deux à deux : elles entrerent dans la grotte sacrée, & répandirent leurs corbeilles pleines de fleurs aux pieds des nymphes ; ensuite elles les entourerent & les couronnerent de guirlandes. La jeune Philis vint offrir à son tour ses fleurs & ses couronnes. La joie & l'innocence sourioient sur son joli visage, & caractérisoient tous ses gestes : son œil noir laissoit échapper autour d'elle des regards timides, regards victorieux comme l'Amour même. Telle est la jeune rose, plus belle que toutes les fleurs qui naissent autour d'elle. L'abeille irrésolue bourdonne en la cherchant : les fleurs l'invitent, mais en vain ; elle apperçoit la rose, & elle n'hésite plus.

Daphnis, le plus beau des bergers, promenoit ainsi ses yeux errans sur la troupe des jeunes bergeres, qui lui lançoient des regards. Elles le fixoient d'un air riant, se parloient à l'oreille, puis le regardoient d'un air plus séduisant encore. Mais il apperçoit la jeune Philis : aussi-tot son cœur pousse un tendre soupir, son visage se colore d'une

vive rougeur, ſes regards reſtent fixés ſur elle ; & Philis, qui jette auſſi les yeux ſur le berger, les baiſſe auſſi-tôt, ſe retire, & en s'éloignant le regarde encore d'un air confus. Un trouble ſecret s'empare alors de Daphnis ; ſon cœur treſſaille : il jette un regard languiſſant vers elle ; & plein d'inquiétude, il craint de la perdre de vue dans la foule. Mais il ne la perd pas. Elle s'arrête, ſans parler à ſes compagnes. Ses regards timides s'échappoient à tout moment pour voler ſur Daphnis, & tout auſſi-tôt retomboient à terre. Arrivoit-il que dans la foule une bergere plus grande ſe plaçât devant Philis? Daphnis paroiſſoit plein de dépit. Cette bergere ſe retiroit-elle ? auſſi-tôt les yeux de Daphnis ſe ranimoient, & brilloient d'une joie nouvelle. C'eſt ainſi qu'on voit les prairies s'éclairer en un inſtant & briller d'un nouvel éclat, lorſque la lune, qui s'étoit cachée, ſort tout-à-coup des nuages.

Cependant toutes les fleurs ſont étalées aux pieds des nymphes, les divinités ſont parées de guirlandes. Les bergers & les bergeres ſe partagent alors en divers chœurs, ſe placent vis-à-vis les

uns des autres. Daphnis a ſoin de ſe placer devant Philis, & les bergeres chantent alternativement des hymnes en l'honneur des nymphes.

« O nymphes, diſoient-elles, vous » qui habitez les grottes de ce fleuve, » & vous qui du haut des rochers » eſcarpés verſez de vos urnes l'onde » bruyante, ah! ſoyez favorables aux » bergers qui habitent le long des ro- » ſeaux du fleuve!

» Nous avons, ſur ſes bords, enlevé » aux arbres les fleurs que le prin- » temps faiſoit naître; nous en avons » dépouillé ces rives: c'étoit pour les » porter dans votre grotte ſacrée, ô » nymphes du fleuve & des rochers » eſcarpés.

» Soyez favorables aux bergers qui » habitent le long des roſeaux du fleuve. » Faites que ſes flots n'entraînent plus les » arbres frutiers, & qu'ils ne ſubmer- » gent plus les champs & les prairies. Les » troupeaux pourront paître alors le long » des rivages: vous pourrez auſſi errer » ſur ſes bords & fouler les fleurs, ô » nymphes du fleuve & des rochers » eſcarpés ».

Ainſi chanterent les bergeres, & les

bergers les accompagnoient des doux sons de leurs flûtes. Daphnis écoutoit attentivement pour distinguer le chant de Philis, & il oublioit de jouer de sa flûte.

Cependant la lune commençoit à paroître au-dessus des collines éloignées, & les bergers avec leurs bergeres se retirerent dans les bateaux. Philis, en s'en allant, regarde encore Daphnis. L'obscurité du crépuscule la rend hardie : elle fixe les yeux sur lui, & se met à soupirer : puis elle marche lentement vers le rivage, en regardant souvent derriere elle, & en soupirant encore. Daphnis s'étoit arrêté, & la regardoit aussi partir avec des regards tristes. Il eût oublié de monter dans le bateau, si les autres bergers ne l'eussent pas tiré de sa rêverie profonde. Entré dans le bateau, il s'y assit en jetant tristement la vue sur ceux qui voguoient vers l'autre bord. Tout respiroit la joie ; sur l'une & sur l'autre rive on entendoit un agreable mêlange de chants & de chalumeaux, & l'écho le répétoit le long du rivage & sur les collines d'alentour. De leur côté les jeunes garçons & les jeunes filles qui étoient dans le même bateau

que Daphnis, folâtroient & chantoient: mais Daphnis reſtoit muet. Il regardoit ſans ceſſe vers l'autre rive : il ne chantoit que quand les autres répétoient un air tendre; alors il étoit tout ſentiment.

Cependant on aborde. Il deſcend ſur le rivage, l'ame remplie de triſteſſe, & prend, ſans rien dire, le chemin de ſa cabane. Il entre, & rejoint ſon vieux pere, qui d'un air ſatisfait ſourit à ſon fils, & lui demande des nouvelles de la fête. Le vieillard lui raconte enſuite combien de fois il a vu le fleuve impétueux franchir les bords, entraîner ſur ſes flots furieux les arbres chargés de fruits; combien de bateaux avoient été renverſés, combien de bergers avoient péri. Daphnis l'écoute en ſilence. Il ſort enſuite de la cabane, & s'arrête ſous les arbres plantés devant ſa demeure; là il contemple les campagnes éclairées par le pâle flambeau de la lune, & dit en ſoupirant :

Qu'eſt-ce que j'éprouve? Qu'eſt-ce que je ſens? Pourquoi mon cœur palpite-t-il! Pourquoi ces ſoupirs? Pourquoi ne pouvois-je détourner les yeux de deſſus toi, ô la plus belle des mor-

telles ? Pourquoi me suis-je senti si troublé lorsque tu t'es retirée ? Pourquoi le suis-je encore ? Pourquoi ton image est-elle toujours présente à mes yeux ? Ah ! sans cesse il me semble que tu es devant moi : sans cesse je vois les boucles de ta brune chevelure, dont une partie étoit entrelacée dans ta guirlande, & dont l'autre, qui s'étoit détachée, flottoit autour de ton bras, ce bras d'albâtre, ou sur ton sein, ce sein naissant... Et ton œil noir !.... Ah ! que j'étois agité lorsqu'il se tournoit sur d'autres bergers ! Et lorsqu'il s'arrêtoit sur moi... comme il pénétroit, ce regard, jusque dans le fond de mon ame ! Helas ! je t'aime. Quelle seroit ma felicité si tu m'aimois aussi ! Mais où es-tu ? Loin de moi sans doute.... Pour ton image... elle voltigera sans cesse autour de moi : je la reverrai dans mon sommeil, je la retrouverai à mon réveil : elle me suivra en conduisant mon troupeau le long du ruisseau ; elle m'accompagnera dans le fond du bois, hélas ! peut-être sans espoir de te revoir jamais.

A ces mots Daphnis s'appuya contre le tronc d'un arbre ; & levant la vue vers la lune paisible, il dit en soupirant :

elle eſt auſſi belle, elle eſt auſſi brillante que toi, ô lune : elle eſt auſſi belle en comparaiſon des autres bergeres, que tu l'es en comparaiſon des aſtres qui t'environnent. Alors, dans un nouveau ſilence, il ſe remit alternativement à rêver & à ſoupirer, juſqu'à ce que le beſoin de dormir le ramenât dans la cabane. Pendant tout ſon ſommeil il ne rêve encore qu'à ſa Philis ; il lui parle, il veut l'embraſſer, il ſe réveille, il voit ſon erreur, il joint triſtement ſes bras déçus, & pouſſe un profond ſoupir. Ci-devant, au lever de la belle aurore, on l'entendoit répéter ſes chanſons : maintenant il ne chante plus : il ſort en ſilence de ſa cabane ; & rêveur, il conduit ſon petit troupeau dans les pâturages. Les bergers aſſis enſemble s'y livroient à la joie en ſe racontant les aventures qu'ils avoient eues à la fête des nymphes. L'un étaloit un ruban dont on lui avoit fait préſent : l'autre une guirlande avec laquelle ſa bergere lui avoit ceint le front : celui-là montroit des fleurs qu'il avoit dérobées ſur le ſein d'une belle, & celui-ci chantoit une chanſon nouvelle qu'il avoit appriſe d'une jeune fille dans le bateau.

Daphnis, qui tantôt les écoutoit, tantôt avoir l'air distrait, leur raconta à son tour, d'un ton passionné & avec des gestes très-animés, comme il avoit vu la plus belle des bergeres. Alors les bergers malins se mirent à rire en disant : Daphnis, tu aimes cette bergere. Il voulut le nier ; mais les bergers le regardant fixement, le firent rougir, & ils rirent encore bien davantage.

Cependant son amour, qui augmentoit de jour en jour, lui fit éviter la compagnie des bergers. Il ne menoit paître son troupeau que dans des lieux solitaires, & aux bords des ruisseaux qui se perdent sous les ombrages les plus épais. Bientôt il ne se plaisoit plus sur ces bords ; il s'enfonçoit dans le bois : ensuite il se rapprochoit du fleuve : là il jetoit la vue sur l'autre rive, & pleuroit de se voir séparé de sa bergere. Ainsi gémit & se plaint la colombe, lorsqu'elle voltige douloureusement autour de l'arbre sous lequel le villageois inhumain a tué sa compagne. Les bergers s'apperçurent bientôt que Daphnis leur manquoit ; ils l'aimoient tous : Où est Daphnis ? se disoient-ils. Nous ne nous réjouissons plus si bien

depuis qu'il nous abandonne. Il étoit l'ame de nos amuſemens, & le plus enjoué de nos bergers : c'étoit lui qui ſavoit le plus de chanſons, & qui jouoit le mieux du chalumeau. Les bergeres demandoient auſſi : Où eſt Daphnis ? & lorſqu'elles entendoient parler de ſon amour, la triſteſſe s'emparoit de pluſieurs d'entre elles.

Souvent Daphnis étoit aſſis triſtement au bord d'un ruiſſeau ou au fond d'un bois : là, tout éveillé, il ſe laiſſoit aller à des rêveries qui lui peignoient tous les détails de la paſſion dont il étoit ſans ceſſe occupé. Il lui ſembloit donc qu'il voyoit ſon amante, qu'il lui apprenoit ſon amour, qu'elle rougiſſoit, qu'il lui ſerroit la main. Souvent même ſon imagination va plus loin : il lui donne un baiſer : elle veut s'échapper ; il embraſſe ſes genoux & il pleure : elle ſoupire, elle ſourit, & ſe repoſe à côté de lui : il l'accable de baiſers : elle l'embraſſe à ſon tour ; il la preſſe contre ſa poitrine. Alors une penſée plus vraie, mais plus triſte, ſe préſente tout-à-coup à ſon eſprit. Cette amante qu'il croyoit voir, eſt loin de lui ; il ne la reverra peut-être jamais. Il treſſaille de frayeur ; il reſte un moment

accablé, & il répand des larmes. Ensuite courant à son bateau, il passe à l'autre rive, & cherche sa bergere. Il parcourt le rivage, il gravit sur les collines; de là il plonge ses regards avides dans la vallée & porte ses pas errans dans les pleines & le long des ruisseaux. Ainsi tour-à-tour son imagination trompée agitoit intérieurement son ame, & ses désirs inquiets l'excitoient à de vaines recherches; mais il revenoit toujours plus désolé. Ce sera donc toujours envain s'écria-t-il, toujours en vain que je te chercherai! je veux parcourir toutes les prairies, je veux te chercher dans tous les bocages & aux bords de tous les ruisseaux. Ah dieux! quel bonheur si jamais je te retrouvois!

Quel arbre te reçoit maintenant sous son ombre, ô la plus belle des mortelles? se disoit-il souvent. Quel doux zephyir te rafraîchit de son souffle, & se joue dans les ondes de ta chevelure? Sommeilles-tu au bord de quelque ruisseau? S'il est ainsi, coulez sans bruit, flots du ruisseau. Ah! sur-tout n'allez pas la troubler dans ses songes, si j'en suis l'objet. Mais roulez avec fracas, flots du ruisseau, troublez son sommeil, si

elle rêve à un autre berger. Dieux ! si elle rêve à un autre ! . . . Si elle aimoit un autre , si son bras délicat serroit un autre , & si un autre que moi ravissoit des baisers sur ses levres vermeilles , ah dieux ! que ferois-je ? que deviendrois-je ? Je veux fuir , je veux m'ensevelir dans un antre , j'y veux gémir , je veux . . . hélas ! . . . mourir de douleur.

Deja l'amour l'avoit fait souffrir depuis la saison des fleurs jusqu'à celle de la récolte. Cette saison étant venue, les moissonneurs hâlés se rendirent en chantant aux champs où les appelloient les jaunes épis , & Daphnis les aidoit : car pendant la moisson la garde des troupeaux n'étoit confiée qu'à un petit nombre de pasteurs. Les moissonneurs s'avançoient donc en longues files sur les épis , que les uns scioient de leurs faucilles brillantes , pendant que les autres les lioient en gerbes : mais vers le midi & vers le soir , ils s'assembloient à l'ombre des arbres voisins pour prendre quelque nourriture , & pour soulager leur fatigue par des boissons fraîches. Les moissonneurs & ceux qui lioient les gerbes étoient assis en rang les uns vis-à-vis

des autres ; & tandis que la vaste cruche passoit de main en main, ils chantoient des hymnes en l'honneur de Cérès.

« O toi qui te couronnes d'épis, » blonde Cérès, nous te rendons gra» ces de l'abondante moisson dont tu » nous enrichis ». (Et ceux qui lioient les gerbes chantoient ensuite :) « Vi» goureux moissonneurs, ne vous re» posez pas sur vos faucilles recour» bées, afin que ceux qui lient les » gerbes ne soient pas obligés de res» ter oisifs ». (Les moissonneurs reprenoient :) « Doux zéphyrs, ne » vous écartez pas du moissonneur » brûlé ; & pendant ces ardeurs de » l'été, jouez-vous dans nos cheveux » flottans ». (Ceux qui lioient les gerbes reprenoient ainsi :) « Chante » ton air vif & éclatant, verte ci» gale qui sautes autour de nous ; & » toi, vaste cruche, ne sois jamais » vide dans cette ardente saison ». Le chœur des moissonneurs reprenoit encore :) « Et toi fraîche soirée, lorsque tu seras de retour, tu trouveras les champs dépouillés ; & nous, nous gagnerons nos cabanes

» en chantant, & en foulant au pied » le chaume raccourci ». (Enfin ils reprenoient tous enſemble :) « O toi » qui te couronnes d'épis, blonde Cé- » rès, nous te rendons graces de l'a- » bondante moiſſon dont tu nous en- » richis ».

C'eſt ainſi que chantoient les moiſ- ſonneurs ; & parlant à Daphnis : Tu n'es pas gai, diſoient-ils ; tu ne chan- tes pas. Daphnis ſoupiroit & ſe tai- ſoit.

Sitôt que les champs furent dépouil- lés, que la charrue & le ſemeur eu- rent paſſé deſſus, alors les bergers ſe rendirent auprès de leurs troupeaux. Daphnis étant aſſis un jour au bord du fleuve, entendit dans le lointain jouer ſur deux flûtes. Jamais il n'avoit en- tendu une telle harmonie. Sa poitrine s'enfla d'une tendre volupté. Plus ces doux ſons s'approchoient, plus ſon plai- ſir augmentoit, & ſon cœur treſſailloit d'un doux preſſentiment. Ses brebis ou- blioient l'herbe, les oiſeaux ſe taiſoient ſur les arbres, & toute la nature, dans un délicieux ſilence, paroiſſoit attenti- ve. Daphnis écoutoit, & un jeune en- fant jouant ſur deux flûtes, vint à lui.

Cet enfant avoit le charme qu'on trouve à un bouton de rose : rien ne couvroit son corps délicat & brillant, ni ses bras blancs & ronds : son visage mignon étoit beau comme celui d'une Grace, & sa tête étoit ceinte d'une guirlande de roses, entrelacée dans les boucles de sa blonde chevelure.

L'enfant s'approcha de Daphnis, qui fut saisi d'un doux tressaillement. Berger, lui dit l'enfant, viens me conduire au-delà du fleuve. Daphnis aussitôt détache le bateau, l'enfant y entre. Les flots, qui d'ordinaire assailloient impétueusement le bateau, couloient doucement, & venoient seulement baiser le bateau, puis se retiroient avec un doux frémissement.

Ils eurent bientôt traversé le fleuve; & l'enfant sauta sur le rivage, en disant : Berger, je suis l'Amour, le dieu de la tendresse. Va le long de ce ruisseau, suis son cours en traversant le bocage, tu seras récompensé de tes peines.

Amour dit & disparut, & Daphnis vit naître tout-à-coup une rose où le dieu venoit de disparoître. Le berger saisi d'étonnement, quitte enfin ce lieu

ſacré, & court vers le ruiſſeau. Plein d'agitation, il traverſe le bocage. Si je trouvois Philis! .... car .... quelle autre récompenſe me pourroit donner l'Amour? Mais .... qu'oſé-je eſpérer? Ah dieux! ſi je trouvois Philis! .... En parlant ainſi il marchoit d'un pas rapide, & rompoit les branchages entrelacés qui s'oppoſoient à ſon empreſſement. Bientôt le bocage ſe ſépara de deux côtés, pour couronner une petite prairie émaillée de fleurs, à travers laquelle le ruiſſeau ſerpentoit.

Ses regards ſe furent à peine étendus ſur cette contrée, qu'il trouva Philis. Elle ſe repoſoit au bord d'une fontaine, la tête appuyée ſur un de ſes bras, ſe livrant à la plus vive affliction. Que n'eſt-il là! ah! que n'eſt-il là! je ceindrois ſa tête de cette guirlande. Ah! que je t'aime! lui dirois-je. Mais où eſt-il? Hélas! bien loin de moi. Je vais rompre ces fleurs inutiles. Ces mots prononcés, elle déchira en effet la guirlande, & eſſuya les larmes qui couloient de ſes yeux, quand tout-à-coup elle entendit du bruit vers le bocage. Elle y porta la vue; c'étoit Daphnis. Dieux! s'écria-t-elle en ſe

levant avec précipitation. Daphnis troublé trembloit comme un arbre agité par un vent doux. Cependant il vole auprès d'elle. La bergere s'arrête, recule quelques pas : il saisit sa main, il la presse contre ses levres ; il soupire sans pouvoir parler. Ses regards pleins de langueur, dans lesquels son cœur étoit peint, & tous ses transports exprimés, se fixent sur Philis, & rencontrent les siens. Elle resta interdite : son cœur palpitoit ; des soupirs pressés faisoient soulever son sein. Philis ! s'écria-t-il en soupirant, Philis !..... hélas !.... je suis trop foible pour supporter ce ravissement. Daphnis ! ah !..... Daphnis ! dit-elle en bégayant ; puis elle se tut, & soupira. Ah ! reprit-il, que n'ai-je pas souffert depuis le jour que je t'ai vue ? Hélas ! je ne voyois que toi dans nos hameaux & dans nos pâturages ; je ne voyois que toi dans mon sommeil & à mon réveil. Si tu m'aimes, mon sort est égal à celui des dieux. Daphnis, dit-elle en soupirant, & en baissant ses yeux innondés de pleurs, ah ! que je t'aime ! A ces mots elle se penche d'un air confus sur la poitrine

de Daphnis , qui par ses baisers essuie les larmes de joie qui ruissellent le long de ses joues, & la presse contre sa poitrine sans pouvoir parler. Ils resterent long-temps muets, elle penchée sur sa poitrine, lui la serrant dans ses bras tremblans. Leur vive agitation se changea bientôt en un doux transport. Ainsi se calme un violent orage ; & lorsqu'il s'est calmé, les roses & les œillets sont encore agités sur leurs tiges : mais bientôt ils se fixent, en exhalant de nouveau leurs parfums : ils appellent les zéphyrs, qui reviennent, en voltigeant, les baiser. C'est ainsi que l'agitation de nos deux amans se calma, & qu'ils recommencerent leurs caresses. Ah ! disoit Daphnis, combien de fois j'ai traversé le fleuve ! combien je t'ai cherchée sur le rivage, le long du ruisseau & au haut des collines ! & toujours je m'en retournois désolé. Philis à son tour lui disoit combien elle l'avoit aimé depuis qu'elle l'avoit vu à la fête des nymphes ; combien de fois, triste & solitaire, elle avoit parcouru le rivage, & avoit gémi au bord des ruisseaux & au fond des sombres bocages.

ges. Daphnis lui raconte ensuite comment l'Amour lui avoit apparu sous la forme d'un enfant, & comment ce dieu lui avoit indiqué lui-même la fontaine où il venoit de la trouver.

Assis à côté l'un de l'autre, ils s'entretenoient ainsi de leurs amours, en se prodiguant mille baisers. Déja l'onde près d'eux répétoit l'image de la lune, lorsqu'ils se promirent de se rendre en ce lieu dès le lendemain après midi. Il faut donc nous quitter! se disoient-ils en soupirant; & ils restoient assis. Adieu, Daphnis, disoit Philis, adieu: il faut que je te quitte. A ces mots elle l'embrasse: elle veut partir, & elle reste encore. Ah! il faut que je parte, disoit Daphnis en l'embrassant. Alors ils font quelques pas pour s'en aller; mais ils se retournent, ils s'arrêtent, & se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Adieu, Philis! Adieu, Daphnis! se dirent-ils en se quittant enfin: mais ils se retournoient à tous momens l'un vers l'autre en se faisant des signes, jusqu'à ce qu'ils se fussent tous deux entiérement perdus de vue. Daphnis transporté de joie, gagne le rivage; il

baiſe la roſe que l'Amour avoit fait naître où il avoit diſparu ; il monte dans le bateau, & traverſe gaiement le fleuve. Il chantoit, & jamais ſon cœur n'avoit été plus d'accord avec ſes chants.

Daphnis a repris ſa gaieté : le voilà qui fréquente de nouveau les bergers ; il leur chante des chanſons, il joue de la flûte, il ſe mêle à leurs jeux : mais dès que le ſoir remplace le midi, il confie ſon petit troupeau à un berger fidele, il monte dans le bateau, & prend le chemin de la fontaine ſolitaire, pour ſe rendre auprès de ſa Philis, qui toutes les fois qu'il y arrivoit, l'attendoit déja.

Plus ils ſe voyoient, plus ils étoient enchantés de ſe voir : chacun d'eux ſe croyoit le plus heureux du monde. Ils ſe diſoient mille fois qu'ils s'aimoient, & ne croyoient jamais ſe l'être aſſez dit. Souvent ils s'apprenoient des chanſons nouvelles. Daphnis étoit appuyé ſur les genoux de Philis. Quand Philis chantoit, Daphnis trouvoit ſon chant plus beau que celui du roſſignol : quand Daphnis jouoit de la flûte, Philis doutoit que Pan en jouât mieux. Sou-

vent aussi ils se racontoient des aventures. Quand Philis contoit, Daphnis écoutoit attentivement : quelquefois il jouoit avec les rubans qui laçoient son sein : il perdoit l'attention, & interrompoit tout-à-coup la narration par mille baisers qu'il lui donnoit. Quand Daphnis contoit, Philis passoit doucement la main sur son menton uni, ou bien elle lui ajustoit une guirlande sur la tête, & le regardoit de temps en temps d'un air si malin, qu'il perdoit le fil de son histoire.

Ils se rendoient souvent auprès du rosier. Ils regardoient le lieu où il étoit comme un lieu sacré : ils en prenoient un soin religieux, le garantissoient des insectes avides, en relevoient les tiges abattues, les lioient contre des baguettes, & au milieu de leurs tendres embrassemens, ils chantoient un hymne à l'Amour.

Daphnis avoit une fois pris un petit oiseau, & l'ayant apporté à Philis, elle fut ravie de joie, & l'en récompensa par un baiser. La bergere le mit sur sa main ; elle tenoit ses jambes délicates entre ses doigts ; & l'oiseau déployant ses aîles bigarrées, se dé-

battoit & siffloit, comme s'il appelloit quelqu'un. Philis le regardant, lui dit : Veux-tu t'envoler de ma main sur les rameaux? Qui appelles-tu? Tes camarades? Veux-tu qu'ils viennent se rassembler sur mes genoux? Comme tu es alarmé! Appelles-tu ta fidelle compagne? Oui, oui sans doute, il appelle sa bien-aimée; il lui dit son tourment, & peut-être sa bien-aimée inquiete le cherche tristement. Ah Daphnis! je vais le laisser aller. En disant ces mots d'un ton de compassion, elle ouvre la main : l'oiseau s'échappe, & voltige, en chantant, d'un arbre à l'autre. Philis le suivoit des yeux; elle paroissoit craindre qu'il ne pût pas retrouver sa compagne. Daphnis, jetant ses regards sur Philis, s'apperçut qu'elle étoit triste & quelle baissoit les yeux. Saisi de frayeur, il se jette dans ses bras. Ah Daphnis! .... si j'allois un jour te perdre! hélas! si je te perdois jamais! .... dieux! .... j'en mourrois. Et Daphnis se sentit en proie à la même douleur que ressentoit Philis.

Une autrefois qu'ils se reposoient ensemble, il virent des nuages se for-

mer au-dessus de leurs têtes, & il commença à pleuvoir : alors rassemblant leurs brebis dispersées, ils allerent se réfugier dans une grotte dont l'entrée étoit tapissée d'un lierre rampant. Daphnis apperçut au milieu de cette grotte un cyprès, auprès duquel jaillissoit une fontaine. Surpris de ce qu'il voyoit, il pensa que c'étoit la grotte de quelque nymphe ou de quelque autre divinité. Mais tout-à-coup ils se regardent en souriant, appercevant dans la grotte un autre berger qui étoit assis au milieu des roseaux de la fontaine, & qui faisoit des chalumeaux, & des flûtes à sept tuyaux. Le berger se tourne, & les salue : Soyez les bien-venus, leur dit-il. Peut-être eussiez-vous desiré d'être seuls; n'est-il pas vrai, jeune bergere! Oh! l'Amour a déja tendu bien des pieges dans cet asyle frais. Au reste vous pouvez vous donner tant de baisers que vous voudrez; je suis trop attentif à ce que je fais, pour y prendre garde.... Non, berger, lui dit Philis en rougissant : nous ne venons ici que pour nous garantir de la pluie.... Et quand mon berger m'embrasseroit?.... Daphnis s'étant approché

Tu fais des flutes ? lui dit-il. Oui, repliqua le berger, & les meilleures du canton : personne ne les fait si bien que moi. Tout le monde veut en avoir. Hier encore, pour en avoir une, un pasteur me donna deux brebis. J'imite si bien sur cet instrument le ramage des oiseaux & le chant du rossignol même, qu'ils viennent tous des bocages d'alentour se rassembler sur les branches de l'arbre sous lequel je joue. Daphnis prit un de ces chalumeaux : Je vais, dit-il jouer l'air de Chloé ; & toi, Philis, chante les paroles.

« Berger aux cheveux bruns (ainsi chanta Philis d'un air riant, & en formant des sons plus agréables que ceux de la flute) « Bergers aux cheveux » bruns, qui gardes tes moutons dans » la vallée des hêtres ; hélas ! quand » je passe auprès de toi, & que je » cherche une brebis qui n'est pas » égarée ; quand alors, cachée par » ma guirlande, je te jette des regards » furtifs & que je te salue avec un » souris gracieux, ah ! pourquoi ne » m'entends-tu pas ? Aujourd'hui en- » core je me suis regardée dans l'onde » limpide, & je souriois comme je

» te ſouris en te ſaluant. Seroit-ce à
» moi de te le dire ? Ma petite bou-
» che ſourit avec grace, & mon œil
» noir te dit des choſes que ta timi-
» dité t'empêche d'entendre. Dites-moi,
» nymphes, dis-moi donc, Amour,
» comment puis-je mieux lui dire que
» je l'aime ? »

Ah ! que tu as bien chanté cette chanſon ! dit le berger à Philis. Et toi, Daphnis .... tu as joué cet air.... Non, par le dieu Pan, je ne l'euſſe pas mieux joué. Je te fais préſent de cette flûte : une chevre pleine ne ſeroit pas un plus beau préſent. Mais ſais-tu auſſi la chanſon qui commence ainſi ? *Jeunes filles qui faites les cruelles ?* .... C'eſt une ancienne chanſon, que peu de bergers ſavent aujourd'hui. Elle s'appelle la chanſon de Neæthus ; & ce nom lui a été donné parce qu'elle contient une aventure de ce dieu ; & cette grotte eſt nommée la grotte de Neæthus, parce que c'eſt ici que l'aventure eſt arrivée. Daphnis le pria de lui jouer l'air ; & le berger prenant la flûte, en forma des ſons auſſi doux que les accens du roſſignol. Je le ſais maintenant reprit Daphnis ; je vais le jouer,

» zéphir. Le dieu hors d'haleine avoit » à peine la force de lui dire, Ah » nymphe ! pourquoi me fuis-tu ? Cependant la nymphe se réfugia dans » la grotte. Pourquoi ne gagna-t-elle » pas le bocage ?

» Jeunes filles qui faites les cruelles » lors même que l'amour vous fait » palpiter le cœur, écoutez comment » les cieux punirent une nymphe, » écoutez la chanson de Neæthus !

» Déja Neæthus près de la joindre, » croyoit embrasser son corps délicat. » Dieux ! s'écria la nymphe, secourez-moi ! métamorphosez-moi en cyprès ! A peine ce souhait fut-il » échappé de sa bouche, que ses » pieds s'enfoncerent dans la terre par » dix racines. Son cœur saisi de terreur, frémit, & fut aussi-tôt entouré d'écorce. Ah ! dit-elle en gémissant, & en étendant par dessus » la tête ses mains qui se changoient » en rameaux, dieux ! pourquoi avez-vous si promptement exaucé mes » vœux ? Ah Neæthus ! .... Ah nymphe ! reprit le fleuve en soupirant, » & en passant ses bras autour de son » écorce. Alors elle veut vainement

» l'embrasser, & secoue en mourant
» ses rameaux insensibles. Le dieu plein
» de fureur, frappa la terre de son
» pied, & une fontaine jaillit de la
» place que son pied avoit frappée.

» Jeunes filles qui faites les cruelles
» lors même que l'amour vous fait
» palpiter le cœur; avez-vous entendu
» comment les dieux punirent une nym-
» phe? La chanson de Neæthus vous
» a-t-elle converties? »

Ainsi chanta le berger. Daphnis & Philis l'écoutoient avec ravissement. Est-ce là la grotte? .... est-ce là le cyprès? .... Quoi! c'est là la fontaine? disoient-ils. Oui, dit le berger, c'est là la fontaine & le cyprès. Il m'a semblé, reprit Philis, que pendant que tu chantois, le cyprès avoit agité plus fortement son feuillage. Cependant le jour baissoit; le soir vint trop tôt au gré des deux jeunes amans.

Un autre jour, Daphnis s'étant rendu au bord du ruisseau, n'y trouva pas sa Philis. Pour calmer son impatience, il s'occupe d'abord à graver le nom de sa bergere & le sien sur l'écorce des arbres. Ensuite il se mit à jouer un air tendre. Il monta sur les

chênes les plus élevés ; ses regards alloient au-devant de Philis ; & ne la voyant pas , il redescend aussi-tôt pour rester enseveli dans la rêverie la plus profonde. Elle vint enfin , mais sans guirlande sur sa tête ; ses cheveux flottoient en desordre le long de ses épaules ; elle étoit triste , abattue ; elle marchoit lentement , les yeux baissés. Daphnis , en la voyant fut effrayé ; son visage pâlit , son cœur palpita. Il approcha d'elle en tremblant ; il saisit sa main , qu'elle laissa nonchalamment aller dans la sienne. Il veux parler , la voix lui manque ; il craint de lui demander le sujet de son abattement. Philis , les yeux inondés de larmes , & le cœur plein de douleur & de tendresse , le regarde d'un air languissant. Ah Daphnis ! dit-elle à voix basse , Daphnis ! . . . . après ces seuls mots , elle s'arrête , garde le silence , & répand un torrent de larmes. Au nom des dieux , s'écria Daphnis , quel malheur t'est-il arrivé ! Parle : au nom de notre amour , parle . . . . Daphnis ! dit-elle enfin , hélas ! . . . . on veut . . . . on veut. . . . que j'en aime un autre que toi ! A ces mots Daphnis fut saisi d'un fris-

ſonnement ſemblable à celui qu'éprouve un homme qui ſe voit ſous un rocher près de s'écrouler : pâle & tremblant, il ſentit une ſueur froide couler de ſon front. Il n'eſt que trop vrai, continua la bergere. On veut que j'aime Lamon, ce paſteur dont les troupeaux couvrent des pâturages entiers. Hélas ! on veut que je l'aime. Il a fait parade devant ma mere de ſes nombreux troupeaux, des grandes prairies qu'il poſſede, & il me demande pour épouſe. Hélas, mon Daphnis ! j'ai la plus tendre des meres : elle ne ſe croît heureuſe que quand je le ſuis : elle regarde cette union comme le plus grand bonheur qui puiſſe m'arriver, & elle veut .... elle veut que je l'aime, & que je l'épouſe. En diſant ces mots elle recommence à pleurer, & reprend enſuite : Daphnis, ne pleure pas, je t'en conjure. Comment pourrois-je en aimer un autre ? .... Quand ſes troupeaux couvriroient tous les pâturages de ce canton, en ſeroit-il plus aimable ? Non, non, Daphnis, je ne trouve que toi digne d'être aimé. Ta douceur, ta vertu, ta pauvreté même, tout te rend aimable. Je n'aime & je n'aimerai

n'aimerai jamais que toi, Daphnis. En parlant ainsi elle sanglottoit, & l'embrassoit étroitement. Puis s'interrompant : Mais, hélas! je désobéirai donc à la meilleure des meres! Je troublerai donc le repos de sa vieillesse par des chagrins amers! .... Ah Daphnis! je suis également malheureuse, soit que j'obéisse soit que je n'obéisse pas .... Hé bien Philis, dit le berger pénétré de la plus vive douleur, obéis : les dieux punissent la désobéissance : obéis, il te rendront heureuse. Je vais te quitter .... je ne te reverrai plus, & je serai seul malheureux le reste de mes jours. ... C'est ainsi que dans deux cœurs purs combattoient l'amour & la vertu. La douleur & les soupirs empêchoient ces deux tendres amans de se parler. Philis rompit enfin le silence en pressant Daphnis contre son sein, & en fixant ses yeux mouillés & pleins de tendresse sur les siens. Ah Daphnis! embrasse-moi! Je veux toujours t'aimer; & lorsque ma mere me parlera de l'amour de Lamon, je me jetterai à ses pieds, je serrerai ses genoux, je pleurerai, je resterai prosternée : jusqu'à ce que touchée par

mes pleurs, elle approuve notre amour. Hé bien oui, dit Daphnis tout transporté; embrasse ses genoux, pleure, arrose ses pieds de tes larmes, & ne la quitte pas jusqu'à ce qu'elle approuve notre amour. Certainement elle sera touchée, & pleine de compassion, elle approuvera notre amour.

L'espérance les ranimoit ainsi : ils recommençoient à se sourire, à s'embrasser avec ardeur, & il sembloit qu'ils éprouvoient le ravissement de deux amans qui se revoient & s'embrassent après une longue absence. Ils verserent alors des larmes de joie, & s'accablerent de baisers, jusqu'à ce que le soir vint les séparer.

Daphnis s'en retourna plein d'espoir & d'impatience. Le jour suivant étoit à peine à moitié écoulé, qu'il passa le fleuve. Déjà Philis l'attendoit au bord du ruisseau. Il courut aussi-tôt se précipiter dans ses bras ; & déja il avoit lu dans ses yeux rians, qu'elle étoit chargée d'un bon message. Elle s'assit sur le gazon : Daphnis se mit bien près d'elle ; & passant un de ses bras autour de son cou, il posa l'autre dans ses mains sur ses genoux. Oui,

Daphnis, nous sommes heureux. . . . . Elle dit, elle l'embrasse ; & Daphnis transporté de joie, la presse contre sa poitrine. Nous sommes heureux, nous sommes heureux, te dis-je. Hier à mon retour je trouvai ma mere sous le berceau de pampres qui est devant notre cabane : elle s'occupoit, au clair de la lune, à en relever les rameaux abattus, & à les lier en espalier. J'entre, je la salue. Je te salue, ma chere Philis, me dit-elle. Elle me demande ensuite si j'avois abreuvé le troupeau. Bientôt, continua-t-elle, tu seras maîtresse d'un plus grand troupeau ; car celui de Lamon est le plus grand du canton. Ces mots renouvellerent ma douleur, je me mis à pleurer. Elle quitte alors ses travaux, & me regarde. Pourquoi pleures-tu, Philis? . . . . Alors je pleurai bien davantage, & je lui dis enfin en sanglottant : Ah ma mere! ma mere! ne te courrouce pas contre moi. Je pleure; hélas! je pleure parce que je ne saurois aimer Lamon. Aussi-tôt je me jette à ses pieds, j'embrasse ses genoux. Ne te fâche pas, ma mere : je ne puis. . . . non, je ne puis aimer Lamon. J'aime. . . . hé-

las! j'aime déjà un jeune homme de l'autre rive : c'eſt le meilleur, le plus vertueux des bergers. En lui parlant ainſi je preſſois mon viſage contre ſes genoux que je mouillois de mes larmes. Son troupeau eſt petit, ajoutois-je ; mais certainement il n'eſt point de berger plus aimable, plus vertueux. Je me tus alors. Je levai doucement mes yeux mouillés de larmes, & je vis les ſiens inondés de pleurs. Elle me tendit la main avec bonté, & m'ordonna de me lever. Philis, dit-elle, je ne prétends pas encore m'oppoſer à ton amour : mais, ma chere Philis, l'amour peut t'abuſer : je ne dois me réſoudre que lorſque j'aurai vu ton amant, & que je me ſerai bien informée s'il eſt en effet vertueux. Oui, ma Philis, de la vertu ſeule dépend le bonheur de la vie. Auſſi-tôt je lui promis de t'amener dans notre cabane. Daphnis, à ces mots, ſe leve tout-à-coup en pouſſant des cris de joie : il embraſſe Philis, elle l'embraſſe à ſon tour, & ils ſe tiennent étroitement ſerrés en s'accablant de baiſers.

Mais dis-moi, ma chere Philis, reprit le berger, ta mere eſt inſtruite

de notre amour .... tu vas me mener dans ta cabane : crois-tu que je lui plaise ? Oh oui, répondit Philis ; certainement tu lui plairas. Mais, continua Daphnis, mon vieux pere ignore encore que nous nous aimons. Je vais lui découvrir notre amour .... Sais-tu, Philis, sais-tu ce qu'il faut faire ? Viens avec moi ; je veux te présenter à lui, & en te voyant il dira certainement : Daphnis tu as fait un bon choix.

Philis y consentit. Elle pria son berger de lui cueillir des fleurs pour se parer d'une guirlande fraîche ; & Daphnis courut au bord du ruisseau & dans le bocage pour cueillir des fleurs. Pendant ce temps Philis lava son beau visage dans l'onde claire du ruisseau. Daphnis ne tarda pas à venir avec son chapeau plein de fleurs. Les unes étoient de diverses couleurs, les autres blanches comme la neige ; celles-là étoient azurées comme le ciel, celles-ci couleur d'or comme les étoiles, ou vermeilles comme les levres de Philis. Il répandit ses fleurs sur les genoux de la bergere, & s'assit à son côté : elle se mit aussi-tôt à composer une guirlande, & à disposer avec art

les fleurs diaprées. Daphnis cependant arrangea les boucles de sa brune chevelure, & orna d'un bouquet son sein d'albâtre. Lorsque Philis fut ainsi parée, Daphnis crut ne l'avoir jamais vue si belle. Il sauta, transporté de joie ; & la conduisant par la main au rivage, ils entrerent dans le bateau, & traverserent rapidement le fleuve.

Bientôt ils arrivent devant la cabane d'Amyntas, pere de Daphnis. Je vais entrer, dit alors le berger ; & toi, Philis, attends un moment sous ce berceau ; je vais revenir te présenter à mon pere.

Il entre aussi-tôt dans la cabane. Là, hésitant de parler, il s'arrête, il rougit, il baisse les yeux. O mon pere! dit-il enfin, puis il se tait. Que veux-tu, Daphnis? lui demande le vieillard. Mon pere, j'aime.... Confus après cet aveu, il reste encore en silence. Tu aimes? lui dit le vieillard en lui tendant la main. Et quel est l'objet de ton amour? Alors il s'approche de son pere, il met doucement sa main dans celle du vieillard. J'aime, dit-il, une jeune bergere, la meilleure & la plus

belle de tout le pays. Tu es heureux, Daphnis, dit le veillard, si la beauté ne t'abuse pas, & si elle aime les dieux : car Jupiter, du haut de l'Olympe, vous bénira tous les deux, en arrêtant sur vous ses regards. Mais, Daphnis, l'amour nous abuse souvent. Non, non, dit Daphnis, je ne m'abuse pas : tu vas voir, mon pere, si elle est belle & vertueuse ! A ces mots il court sous le berceau, & conduit sa bergere par la main dans la cabane.

Philis parut devant le vieillard. L'innocence étoit peinte sur son visage. Elle sourioit en rougissant & d'un air timide : elle avoit la tête penchée sur son sein ; à peine osoit-elle, au travers de sa guirlande, jeter un regard furtif sur le vieillard. Daphnis tantôt fixoit les yeux sur son pere, & plein de ravissement, il regardoit avec quelle attention, avec quelle bonté le vieillard avoit les yeux attachés sur sa chere Philis ; tantôt il regardoit la bergere, & rioit de son air timide. Il la conduit auprès du vieillard, il baise tendrement la main de son pere. Viens, Philis, dit-il ; baise aussi la main du

meilleur des peres. Et Philis baiſa la main du pere de Daphnis.

Cependant le vieillard en ſilence ne ceſſoit de la conſidérer attentivement : enfin il s'écrie en pouſſant un profond ſoupir : Ah quels traits mes yeux découvrent ſur ton viſage ingénu ! Ah ma fille ! ce ſont-là tous les traits de Palémon. Oui, ce ſont les traits du plus ſincere des amis : c'eſt ainſi que ſa bouche ſourioit dans ſa jeuneſſe. Il mourut, hélas ! & la moitié de mon bonheur fut enſeveli avec lui. Ah ma chere enfant ! parle, réponds-moi donc ; es-tu la fille de Palémon ?

Je ſuis, reprit Philis, je ſuis la fille de Palémon. Helas ! mes yeux n'ont jamais vu mon pere : il mourut lorſque je repoſois encore dans le ſein de ma mere. Tous les jours ma mere viſitoit les cyprès que les bergers avoient planté autour de ſon tombeau, tous les jours elle y alloit pleurer, & c'eſt ſur la tombe de mon pere qu'elle m'a miſe au monde.

A ces mots le vieillard ſe leve, ſe précipite en tremblant au cou de Philis. Ma fille ! dit-il en balbutiant, ah ma chere fille ! & il retombe ſans force ſur ſon

ſiege. Il leve, en ſoupirant, les yeux au ciel; il prend la main de la jeune bergere: on voit qu'une joie mêlée de triſteſſe l'empêche de parler. Daphnis étoit ravi de ce ſpectacle. Il court chercher une corbeille pleine de raiſins, d'amandes, d'oranges, & de pommes: il prépare pour ſon pere & pour ſa Philis ce repas champêtre. Il ſaute, il chante en allant chercher les fruits; il ne ſait comment exprimer ſa joie. Ah Daphnis! diſoit-il, ah! quel eſt ton bonheur! Non, il n'eſt point de mortel auſſi fortuné que toi. En parlant ainſi, il fait placer Philis à côté du vieillard, & ſe met avec empreſſement à côté d'elle.

Hélas! dit alors le vieillard, dans quelle félicité s'écouloient les années pendant leſquelles je jouiſſois de l'amitié de Palémon! Quelle ſincérité! quelle vertu!... Il étoit pauvre, & cependant il ſoulageoit l'indigent. Aucun paſteur ne faiſoit plus de ſacrifices aux dieux; & ſi ſon troupeau s'augmentoit, c'étoit ſouvent par les défis qu'on lui faiſoit pour le chant, & dans leſquels il avoit toujours l'avantage; car perſonne ne chantoit ſi bien que lui. La droiture étoit empreinte ſur ſon front: on liſoit

dans ſes yeux le calme de ſon ame ; & cette douce tranquillité ne le quittoit jamais, pas même dans l'adverſité. Jamais il ne répandoit des larmes que pour l'infortune des autres, & il ne ſe plaignoit de ſa pauvreté que lorſqu'elle l'empêchoit de ſecourir les malheureux. Tel étoit Palémon, telles étoient ſes vertus. Il mourut, hélas ! il mourut dans l'été de ſes jours. Toute la contrée fut en proie à la triſteſſe ; chacun avoit perdu ſon meilleur ami. Jamais on n'avoit vu dans le canton autant de bergers raſſemblés, que le jour qu'on dépoſa ſon urne ſur la petite colline qui eſt ſituée près de ſa cabane. Tous ſe rangerent triſtement autour de ſes cendres ; chacun enfonça dans la terre un rameau de cyprès autour de ſa tombe ; & Pan, qui les bénit, les fit croître pour former un bois qui le couvre de ſon ombre. Je poſſede encore une coupe qu'il a gagné au combat du chant & dont il m'a fait préſent. La fougere & le chardon étoilé couronnent cette coupe, & par l'art du ſculpteur, un ſerpent qui s'entortille autour, ſe redreſſe, & mord le bord du vaſe pour en former l'anſe. Hélas ! cette coupe,

que je ne remplis que dans les jours les plus ſolemnels, entretient le ſouvenir de mon meilleur ami.

Ainſi parla le vieillard. Daphnis & Philis l'écoutoient avec attendriſſement. Le ſoir vint enfin, & Philis fut obligée de les quitter. Le vieillard la baiſa tendrement ſur ſon front blanc comme la neige. Dis à ta mere, ajouta-t-il, dis-lui qu'Amyntas vit encore; qu'il a un fils; que ſi elle conſent que la fille de Palémon s'uniſſe à ce fils, & qu'elle nomme Amyntas ſon pere, il ſentira rajeunir ſa vieilleſſe défaillante. Philis ſortit alors appuyée ſur ſon berger qui la conduiſoit hors de la cabane; & le vieillard en ſortit auſſi pour les voir plus long-temps. Ses regards ſatisfaits les ſuivoient juſqu'à ce qu'il les eût perdus de vue ſous les arbres éloignés. O! dis-il plein de raviſſement; la joie que reſſent un fils vertueux, eſt la plus douce joie d'un pere; ſon bonheur eſt le bonheur le plus pur d'un pere. Que c'eſt une douce, une délicieuſe récompenſe pour la peine qu'on prend de faire germer dans un jeune cœur les ſemences des vertus! Quelle riche récolte! quel doux fruit!

En parlant ainſi , il s'en retourna dans ſa cabane. Cependant Philis & Daphnis étoient déja montés dans le bateau. Daphnis traverſa le fleuve avec précaution ; & ayant deſcendu Philis ſur la rive , il attacha le bateau à un ſaule. Ils chantoient , en marchant enſemble , un air tendre que répétoient les échos , & qu'ils interrompoient ſouvent par des baiſers qu'ils ſe donnoient. Il fallut enfin ſe ſéparer. Daphnis promit à ſa bergere de ſe rendre le lendemain dans la cabane de ſa mere , & le roſſignol mêla ſes doux accens à leurs tendres adieux.

Daphnis s'en retournoit à travers le bocage ; il alloit détacher ſon bateau , lorſqu'une voix qui ſortit du fond d'une oſeraie , lui cria : Daphnis , viens avec nous ſous ces ſaules : nous allons chanter l'un contre l'autre , & tu ſeras notre juge. Daphnis y étant allé , trouva deux bergers : il s'aſſit vis-à-vis d'eux & leur dit : Commencez , je conſens à être votre juge.

Alors MÉNALQUE chanta le premier:

« O Muſes , ô Pan ; faites que mes » chants ſoient plus doux que ceux de

» la fauvette, plus agréables & plus va-
» riés que ceux du rossignol! C'est
» Ménalque qui chante, Ménalque qui a
» toujours remporté le prix. Oui, lorsque
» je chante, les jeunes bergeres s'arrêtent
» souvent auprès de moi : elles disent :
» Ménalque, ah ! que tu chantes bien !
» mais, charmante Daphné, si tu t'ar-
» rêtois quelque jour, si tu disois aussi :
» Ménalque, ah que tu chantes bien !... »

ALEXIS chanta ensuite :

« Je sais une bergere qui n'a encore
» vu que seize étés. Elle est petite ; sa
» taille est fine ; sa chevelure est brune ;
» son front égale la blancheur de la nei-
» ge ; ses yeux lancent des regards pleins
» de feux, sa bouche sourit avec grace.
» Mais où es-tu maintenant, jeune ber-
» gere ? Sur quelles fleurs bondis-tu
» comme un tendre agneau ? Dans quel
» lieu folâtres-tu ; comme tu fis dans
» cette soirée d'automne où je fus blessé
» de tes traits ? Ah chere enfant !... »

MÉNALQUE. « Que les oiseaux se
» taisent dans les lieux où Daphné,
» aux yeux noirs, fait entendre ses

» chants : que les doux zéphirs volti-
» gent ſans ceſſe dans les lieux où ſon
» pied mignon foule l'herbe tendre & les
» fleurs : que le trefle y croiſſe : que
» ſon troupeau y trouve les meilleurs
» pâturages. »

ALEXIS. « Tous les ſoirs je fais tra-
» verſer le ruiſſeau à mon troupeau,
» afin qu'il s'y baigne ; & mes brebis
» ſont blanches comme les cygnes du
» fleuve. Je ſuis jeune & beau ; tu es
» jeune & belle ; ô bergere folâtre ! »

MÉNALQUE. « Comme les doux
» zéphyrs du ſoir agitent doucement ces
» ſaules ! Comme la lune ſilencieuſe
» s'avance ! O mes chevres & mes
» moutons ! ne grimpez pas ſur ces
» bords eſcarpés. Voici du peuplier,
» voici du lierre : la rive pourroit s'é-
» crouler ſous vos pas. »

ALEXIS. « Que je te porte envie,
» petit mouton ! Tu bondis autour d'el-
» le, tu manges le trefle de ſa main. Que
» je te porte envie, petit paſſereau ! Tu
» voltiges ſur ſa fenêtre, tu vois ſon
» ſommeil du matin, tu chantes, &

» elle aime ton ramage. Dans le lieu » où je trouverai ma bergere, dans » l'endroit où elle me donnera le pre- » mier baiser, ah ! j'y veux cha- » que année, je t'en fais le serment, » ô Pan ! oui, j'y veux chaque année » t'immoler un bélier. »

Ainsi chanterent les bergers, & Daphnis dit : Alexis, tu as remporté le prix, ton chant est plus agréable à entendre que le murmure d'un ruisseau. Alexis s'empara de la chevre qui avoit été marquée pour le prix. Daphnis, reprit le berger vainqueur, on m'a dit que tu étois un excellent chanteur : si tu veux me chanter une chanson, je te fais présent de cette chevre. Et Daphnis plein de joie se saisit de la chevre, & chanta ainsi :

« Répands ta clarté, brillante lune, » répands ta clarté sur le sentier que » suit maintenant ma bergere, qui re- » tourne à sa cabane. Qu'aucune terreur » nocturne, ô ma bergere ! ne te sai- » sisse dans ton chemin solitaire. Que le » paisible silence, que la douce lueur » de la lune t'accompagne. Que rien » ne te trouble, & ne t'empêche de

» penser à ton berger. Que du sein de
» la prairie, le chant de la cigale ré-
» sonne à tes oreilles. Que du fond de
» chaque bocage auprès duquel tu passe-
» ras, le rossignol te fasse entendre ses
» amoureux concerts. Que son chant
» soit aussi tendre que ta pensée quand
» tu t'occupes de moi, & que tu leves
» tes beaux yeux vers le ciel en sou-
» pirant. O ma fidelle bergere! le
» printemps regne pour moi où tu es.
» Tu répands la joie dans les prairies,
» tu fais exhaler aux fleurs une odeur
» plus suave. Mais lorsque tu me pres-
» ses contre ton sein, lorsque tu me
» donnes un baiser sur mes levres, ah!
» mon cœur alors palpite avec préci-
» pitation : je ne vois plus le printemps,
» je ne respire plus l'odeur des fleurs,
» je ne sens que ton baiser... »

Ainsi chanta Daphnis. Je donnerois la moitié de mon troupeau, dit Alexis, pour savoir chanter comme toi.

Fin du Livre premier.

LIVRE SECOND.

CEPENDANT Daphnis s'étant emparé de la chevre, la fit entrer dans le bateau. Il quittoit la rive, mais ses pensées suivoient Philis. Plongé dans une rêverie profonde, il ne s'apperçut pas que le fleuve orageux rouloit avec impétuosité ses flots. Déja il étoit au milieu, lorsque poussé contre une pointe de rocher, il rompit sa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement. La chevre sauta hors du bateau, & gagna la rive à la nage. Pour lui, il se voit menacé à tout instant d'être poussé par le fleuve contre les écueils, où des flots furieux font entendre leurs mugissemens : il sembloit un tendre agneau qu'une lionne féroce emporte à ses lionceaux, qui déja rugissent en venant du fond de leur antre au-devant de leur proie. Le fleuve ne le poussa cependant contre aucun écueil; il l'emporta seulement jusqu'au

moment où l'obſcurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il apperçut quelque foible lueur ſur la rive. Alors, d'une voix alarmée, il appeloit à ſon ſecours, mais inutilement ; le fleuve l'entraînoit avec trop de rapidité. Enfin une grande lumiere frappe ſes regards. Cette lumiere, dont il approchoit avec vîteſſe, lui parut être dans un bateau ſur le fleuve. Il éleva la voix, il appella du ſecours, & le bateau qui vint au-devant de lui, arrêta le ſien.

Deux hommes qui pêchoient, & qui, pour ſurprendre le poiſſon, l'éblouiſſoient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avoient allumé, reçurent amicalement Daphnis dans leur barque, & l'ayant conduit à bord, le menerent près de là dans leur cabane, dont les murs étoient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par ſon âge, & vêtu d'une maniere extraordinaire. Certes, ſe diſoient les pêcheurs, nous ſommes heureux aujourd'hui : voilà déja deux étrangers que les dieux nous ont amenés ; voilà déjà deux fois qu'ils nous ont procuré la joie de ſecourir des infortunés. Cepen-

dant l'un d'eux alla préparer des poissons pour leurs hôtes, & l'autre apporta du pain, du vin & des fruits. Le vieillard fit asseoir Daphnis & le pêcheur bienfaisant à ses côtes. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avoit emporté : il leur conta ses frayeurs, comment il avoit vainement appellé du secours, & comment il s'étoit réjoui en appercevant le bateau & la lumiere. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient avec amitié (car comment l'amitié ne régneroit-elle pas parmi des infortunés rassemblés chez l'homme de bien qui leur prête du secours, & qui rend graces aux dieux de les lui avoir amenés ?) c'est ainsi, dis je, qu'ils s'entretenoient avec amitié, jusqu'à ce que l'autre pêcheur apporta d'un air riant un plat de poissons apprêtés, qu'il plaça sur la table, & il s'assit aussi avec eux. Les deux pêcheurs prierent leurs hôtes de manger. O mon pere ! dit l'un d'eux au vieillard, ton vêtement est somptueux & extraordinaire, ton langage n'est pas semblable au nôtre ; il faut que tes malheurs t'aient amené des régions lointaines. A ces mots le vieillard soupira sans pouvoir répondre. Hélas ! reprit-il

enfin, ce n'eſt pas d'un pays bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici. Je ſuis de la ville de Crotone (*a*), où j'avois place dans le ſénat. Mais, hélas! les chefs de ce ſénat, qui devroient aimer les dieux, la vertu & la juſtice, ſe plongent dans la volupté, corrompent les mœurs du peuple, & ſacrifient la vertu & la juſtice à leurs intérêts & à leurs vices. Le peuple, toujours aveugle, eſt trompé; il adore ceux qui ſappent les fondemens de ſon bonheur. Je l'ai vu, & j'ai combattu pour la vertu & pour la juſtice; mais tous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avoient eu l'art de ſemer parmi le peuple, leur donnoient toute sûreté pour perſécuter la droiture & l'innocence: enfin ils m'ont exilé de la ville où j'ai reçu le jour. Juſtes dieux! ſi dans vos décrets vous êtes prêts de lui faire éprouver quelques calamités, ah! calmez votre courroux, & rappellez ces calamités déja près de ſes murs coupables.

Ainſi parla le vieillard en ſoupirant,

(*a*) Crotone, ville au bord de la mer Ionienne, près du promontoire de Lacyme.

& il tomba dans un morne ſilence. Les autres, remplis d'une tendre pitié, ſe turent auſſi. Ils parurent ſaiſis d'horreur d'apprendre qu'il y eût un lieu au monde où la vertu & la droiture n'étoient pas à l'abri de l'injuſtice & du malheur : car il eſt douloureux à l'homme de bien d'apprendre que ſes ſemblables ſont injuſtes & vicieux. Les pêcheurs ſe mirent à conſoler le vieillard : il tâcherent de l'amuſer par des entretiens pleins de gaieté, & par le récit de différentes aventures, juſqu'à ce que le ſommeil vînt les inviter au repos.

Ce ne fut pas ſans inquiétude que Daphnis paſſa la nuit. Il ſe rappelloit ſon pere ; il ſentoit l'affliction qu'il devoit avoir. Il penſoit à ſa Philis : il ſe repréſentoit quelles ſeroient ſes alarmes s'il ne pouvoit pas ſe trouver au rendez-vous. Oh ! dès le lever de l'aurore, diſoit-il, je remonterai le long du fleuve.

A peine le ſoleil du matin eut-il frappé de ſes rayons dorés le toit couvert de mouſſe, que les pêcheurs & leurs hôtes ſe trouverent tous raſſemblés. Le vieillard prit ſon bâton ; il embraſſa ſes hôtes, &, les yeux mouillés de larmes : Les dieux, dit-il, récompen-

ſeront votre bienfaiſance. Daphnis les embráſſa à ſon tour, & remonta avec lui le long du fleuve. Il accompagna le vieillard, en marchant d'un pas lent; & le voyant fatigué; il le pria d'appuyer la main ſur ſon épaule. A l'heure de midi, Daphnis chercha des yeux quelque ombrage où le vieillard pût ſe repoſer; & l'ayant conduit ſous un ormeau, il le quitta, & alla chercher des fruits: il revint bientôt, & dès qu'ils ſe furent rafraîchis, ils continuerent leur route. A l'approche du ſoir, Daphnis lui montra de loin ſa cabane. Son pere Amynthas y étoit en proie à ſes inquiétudes. Triſtement aſſis, éclairé par la foible lueur d'une lampe, il s'occupoit de ſon fils. Il entend quelque bruit, il voit ſon fils, & tout-à-coup tranſporté de joie, il ſe leve en tremblant, & ſe jette au coup de Daphnis. Mon fils, dit-il, ô mon fils!... c'eſt toi?... Que la nuit & le jour ont été triſtes pour moi! Il s'interrompt alors, & ſalue gracieuſement le vieillard qu'il apperçut, en lui ſerrant la main; & Daphnis dit avec empreſſement à ſon pere comment le fleuve l'avoit entraîné, comment les pêcheurs l'avoient ſauvé.

Il lui conte auſſi l'hiſtoire du vieillard : il n'oublie pas le ſoin qu'il avoit pris de lui, en lui ſervant de guide pour remonter le fleuve : & le pere l'écoutoit avec extaſe, charmé de trouver dans ſon fils ces preuves de vertu & de commiſération.

O mon ami, dit Amyntas au vieillard ; diſpoſe de tout ce que les dieux m'ont accordé : que ma cabane te ſerve d'abri. A ces mots il le conduiſit à un ſiege couvert d'une peau molle ; & ayant mis ſon bâton de côté, il le pria de ſe repoſer, & s'aſſit auprès de lui.

Ah quelle félicité, reprit le vieillard plein de ſurpriſe & de joie, qu'elle félicité de ſe trouver avec des gens vertueux ! O mes bons amis ! c'eſt chez vous que je la retrouve, l'aimable vertu que j'ai cherchée vainement dans le ſein de ma patrie. Cher ami, lui répond le pere de Daphnis, ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de ſecourir les infortunés. Celui qui ne le fait pas eſt un monſtre. Pourquoi les dieux mettent-il ma cabane ſous leur protection ? Pourquoi répandent-ils la benédiction ſur mes arbres ? Seroit-ce pour que je demeuraſſe ſeul à mon aiſe dans ma cabane, tandis

qu'il y a de la place & de l'ombre pour plusieurs ? Ou seroit-ce pour que je dissipasse tout seul l'abondance des fruits qui font plier jusqu'à terre les branches de mes arbres ? Ainsi s'entretenoient les vieillards, & pendant ce temps, Dapnis avoit couvert la table de lait, de pain & de fruits.

Bientôt ils allerent tous goûter les douceurs du sommeil. Daphnis rêva à sa chere Philis jusqu'à ce qu'il fut réveillé par les airs que les bergers matineux répétoient sur leurs flûtes en conduisant leurs troupeaux dans les pâturages. Pour lui, fâché de ce qu'il n'étoit pas encore midi, à peine daigna-t-il prendre son chalumeau, & conduire son petit troupeau dans les champs. Il alla se reposer loin des autres bergers, au bord d'un ruisseau qui couloit sous un ombrage solitaire de rameaux de saules. Tourmenté par ses impatiens désirs, il avoit peine à rester assis : tantôt il jouoit un air tendre, soupiroit, & regardoit avec dépit la hauteur du soleil : tantôt il caressoit ses moutons qui paissoient aux environs, & qui s'approchoient de lui, ou il les apelloit pour leur présenter de sa main des plantes qu'il arrachoit : puis il

il ſe remettoit à jouer de ſon chalumeau, & à regarder en ſoupirant le ſoleil, plein d'impatience de ce qu'il n'étoit pas encore au plus haut du ciel.

Pendant ce temps, Ariſtus (ainſi s'appelloit le vieillard de Crotone) étoit auſſi ſorti de la cabane pour viſiter la contrée : il étoit monté ſur une colline voiſine, d'où il découvroit, dans l'éclat de la lumiere du matin, une vaſte région, des côteaux revêtus d'arbriſſeaux; plus loin, des montagnes azurées, des campagnes & des prairies couvertes d'arbres fruitiers, & des forêts de ſapins, de chênes & de pins élevés. Dans le lointain, le fleuve rouloit avec fracas ſes flots mugiſſans au milieu des campagnes, des côteaux, des bocages & des rochers eſcarpés. Les ruiſſeaux d'alentour ſerpentoient plus doucement à travers le gazon, en produiſant un petit gazouillement, ou tomboient agréablement en petites caſcades, avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiſeaux chantoit gaiement ſur les rameaux humides de roſée, ou faiſoit retentir dans l'air éclatant ſon ramage varié, auquel ſe mêloient les flûtes des bergers

& la voix des bergeres qui faisoient paître en société leurs troupeaux sur les collines d'alentour, ou dans les prairies. Le vieillard étonné promenoit ses regards incertains, tantôt sur les objets les plus éloignés, tantôt sur les plantes & sur les fleurs qui exhaloient à ses pieds leurs parfums. Transporté de joie, sa poitrine s'enfla, & il exprima son ravissement par ces mots :

Quelle félicité! quel torrent de volupté que mon cœur palpitant peut à peine comprendre! O nature! nature! que tu es belle! que tu as de charmes dans ta beauté ingénue, lorsque tu n'es pas défigurée par l'art des hommes mécontens! Heureux le berger, heureux le sage qui vit ignoré du peuple, des grands, & qui goûte dans ces riantes campagnes tous les plaisirs que la nature modeste exige, & qu'elle nous procure! Inconnu, il fait de plus belles actions que le conquérant & le prince dont le vulgaire admire la pompe. Ah! je te salue, paisible vallon : je vous salue, fertiles côteaux : & vous, ruisseaux, prés fleuris, bocages solitaires & sombres, temples consacrés aux doux transports, aux graves

méditations, je vous ſalue. Que vous étalez de charmes à mes yeux dans cet éclat du matin! La douce joie & l'innocence me ſourient de chaque colline & de chaque prairie. La tranquillité & le contentement habitent ces paiſibles cabanes que je vois; ils repoſent ſur ces collines ou ſur les bords des ruiſſeaux qui ſerpentent, ou ſommeillent à l'ombre des bocages chargés de fruits. Qu'il vous manque peu de choſes, ô bergers! que vous êtes près du bonheur! O vous qui fûtes aſſez malheureux pour abandonner la ſimplicité de la nature pour chercher un bonheur plus varié, inſenſés qui nommez groſſiéreté les mœurs de l'innocence riante, qui appellez pauvreté la modération dans les beſoins que la nature ſatisfait par ſes inépuiſables richeſſes! vous avez beau conſtruire avec peine des tiſſus de bonheur, le moindre ſoufle les détruira. Vous allez à la félicité par des labyrintes où vous errez ſans ceſſe, toujours excédés, toujours mécontens. Vous croyez être parvenus au comble de la fortune; vous vous précipitez dans les bras ſéduiſans de la fauſſe déeſſe, vous y rêvez quelques momens, vous vous réveillez

bientôt, & vous trouvez que la face riante d'une harpie vous avoit fasciné les yeux. Vous n'aviez point vu son dos hideux, ni ses aîles noires & tannées avec lesquelles elle secoue sur vous le dégoût & la terreur. Et vous qui gouvernez des provinces, vous qui du haut des tours de vos palais, parcourez la terre d'un regard insolent, & qui vous dites à vous-mêmes avec orgueil, « Tout ce que je vois est à moi; cet empressement pénible des peuples est pour moi; car je suis leur maître, & mon aspect les fait trembler »; répondez. Pour qui les doux plaisirs coulent-ils du sein de cette paisible retraite, de ces fertiles campagnes, & de toute la belle nature? Pour qui les ruisseaux font-ils entendre leur murmure? Pour qui la fraîcheur des ombres & la chaleur du soleil ont-elles des douceurs ravissantes? Est-ce pour vous, monarques, ou pour le pauvre berger qui repose sur l'herbe, entouré de son troupeau? Il goûte le repos & il respire le ravissement: satisfait de ce qu'il possede, il ignore qu'il est pauvre: & quand il seroit le maître de toute la terre, pourroit-elle procurer plus de plaisir à celui qui est déja

content ? Cette admirable & bienfaisante nature est pour lui une source intarissable de plaisirs & de biens. Ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la cupidité ne le rendent mécontent de sa fortune. Son esprit tranquille & son cœur droit répandent sans cesse les plaisirs devant lui, comme tu répands, ô soleil du matin, l'éclat qui t'environne sur les campagnes baignées de rosée. Ne soyez point irrités, ô dieux, si je me suis cru malheureux, & si j'ai pleuré; si en quittant Crotone j'ai encore tourné un œil mouillé de larmes vers les murs paternels. C'est par un chemin sombre & fangeux que vous m'avez conduit dans des campagnes délicieuses. O ruisseaux, c'est sur vos bords que je vais goûter le repos; & vous, arbres, recevez-moi sous la fraîcheur de vos ombres. Cabanes rustiques, soyez ouvertes à un étranger qui va passer doucement sa vieillesse avec vos habitans, plus dignes d'envie que les rois. Coulez sans cesse, torrens de volupté : je vous apporte un esprit serein & pur; serein comme le ciel lorsqu'il n'est obscurci par aucun nuage; pur comme un lac que les plus petits flots sillonnent à peine, & dans lequel le

ciel & toute la contrée se peignent. Oui, paisibles ruisseaux, c'est près de vous que je vais, plein de transport, plein de reconnoissance envers les dieux, repasser ma vie. Mes pensées la parcourront avec joie : heureux de ce qu'elles n'ont à frémir d'aucun crime ! Mes jours s'écouleront ici comme vos ondes tranquilles ; ils se faneront doucement comme se fane une rose qui exale, en mourant, ses derniers parfums.

Ainsi parla le vieillard, pénétré du ravissement le plus délicieux, & après avoir jeté encore une fois sur toute la contrée ses yeux remplis de larmes de joie, il descendit du côteau pour regagner à pas lents la cabane d'Amynthas.

Daphnis & son pere le reçurent en l'embrassant. Déja le diner champêtre l'attendoit. Ces honnêtes vieillards, se tenant par la main, s'assirent à table, & Daphnis s'y assit aussi. Il se hâta d'appaiser sa faim, puis il laissa les vieillards qui s'entretenoient avec amitié, & courut vers le fleuve, qu'il passa précipitamment pour revoir sa chere Philis. Il arrive bientôt à la fontaine ; mais il n'y retrouve pas sa Philis. Il jette ses re-

gards de tous côtés, & quel fut ſon trouble! Les noms qu'il avoit gravé ſur l'écorce des arbres. . . . . il les trouva effacés. Dieux! s'écria-t-il en tremblant, eſt-ce là le funeſte avant-coureur de quelque affreuſe diſgrace? Ah! pourvu que ma Philis ne ſoit menacée d'aucun malheur, pourvu . . . Mais hélas! où eſt-elle? Je crains, je friſſonne. Nos amours ne ſont-ils pas ménacés? Ainſi parloit Daphnis, agité par ſon inquiétude, lorſque Lamon ſortit du bocage. Que viens-tu faire ici, Daphnis? lui dit-il. Qui cherches-tu? Philis, ſans doute? Eh bien tu l'attends en vain, Philis ne t'aime plus. Tu pâlis! L'infidelle . . . . non, elle ne t'aime plus. J'ai triomphé de ſon amour: je lui ai donné mon grand troupeau: toutes mes prairies, & maintenant elle m'aime. Oui, elle m'aime, cette belle enfant. Tu vois ces arbres ſur leſquels vos noms étoient gravés: Philis & moi, étant ici enſemble ce matin au lever de l'aurore, nous en avons coupé les écorces. Adieu, Daphnis, diſoit-elle en coupant les noms; je veux effacer juſqu'aux moindres traces de ton ſouvenir. A peine Daphnis, a-t-il entendu une partie de

ce discours, que ses genoux fléchissent, une sueur froide coule de ses membres: il seroit tombé, si Lamon ne l'avoit pas soutenu en le conduisant vers le rivage. Je vais t'éloigner, Daphnis, de ce lieu d'horreur, disoit-il. Monte dans ton bateau, infortuné berger. Peut-être les dieux t'ont-ils réservé un autre bonheur. J'ai grande pitié de toi, pauvre berger. Ainsi disoit-il en se retirant.

Daphnis resta long-temps immobile & stupide, comme un homme qui se réveille d'un songe affreux, & qui, tout frissonnant, ne sait pas encore que c'étoit un songe. Son cœur palpitoit, & des soupirs s'empressoient de sortir de son sein tremblant. Un torrent de larmes coula ensuite de ses yeux, & il se jeta à terre presque sans sentiment. Elle est infidelle! s'écria-t-il, elle est infidelle! & moi je vais être malheureux pour jamais. Elle qui pleuroit dans mes bras quand sa mere lui eut parlé de l'amour de Lamon, elle est infidelle! Ah cruelle! que n'ai-je expiré dès le premier instant dans tes bras! Jour funeste où je t'ai vue pour la premiere fois, où je t'ai vue pour mon éternel malheur! Mais... non,

non, ce ne ſera pas pour mon éternel malheur. Non; l'amour que tu récompenſes ſi cruellement, ſortira de mon cœur; le mépris prendra ſa place. Oui, le mépris, il eſt dû à une bergere qui change l'amant le plus tendre pour un grand troupeau. Il parloit ainſi, plein de colere, & il croyoit pouvoir aiſément dompter ſon amour: mais une douleur mêlée de tendreſſe ſurmonta bientôt ſon courroux. Hélas! que j'euſſe été heureux, cruelle! que j'euſſe été heureux! Mon bonheur eût ſurpaſſé celui de tous les mortels, ſi tu ne m'avois pas été infidelle. Maintenant je ſuis malheureux, nul mortel ne l'eſt autant que moi. Tout ce qui m'environne va m'attriſter. Le murmure des ruiſſeaux ne me charmera plus; le chant des oiſeaux redoublera mon deuil; la chaleur du ſoleil & la fraîcheur de l'ombre me ſeront également indifférentes, & mes moutons vont errer ſans paſteur; car il ne prendra plus ſoin de ſa propre vie. Mais je veux retourner encore auprès de la fontaine où je te tenois ſerrée dans mes bras, où, plein d'ardeur, je t'accablois de mes baiſers,

où tu m'embrassois , ingrate , avec une ardeur semblable à la mienne. Hélas ! je vais verser mes dernieres larmes dans ce lieu fatal.

Daphnis , en gémissant , retourna près de la fontaine. C'est donc ici , disoit-il , c'est ici que tant d'heures délicieuses se sont écoulées dans les embrassemens d'une infidelle ! O Philis ..... C'est ici que tu reposois , cruelle. C'est au bord de ce ruisseau que je t'ai trouvée la premiere fois. C'est ici ; ô comble d'horreur ! c'est ici que je vois l'écorce qui portoit nos noms unis , arrachée par ta propre main. Mais.... s'il n'étoit pas vrai ? ..... si Lamon m'avoit trompé ? O douce pensée ? J'espere...... je crains ..... Ah ! fausse espérance. Je n'étois pas digne de Philis. Lamon n'est-il pas plus aimable que moi ? Non , je n'en étois pas digne. Pardonne , Lamon , ah pardonne si une fausse espérance a voulu te faire passer injustement pour imposteur. Comme il disoit ces mots , il entendit du bruit du côté du bocage ; aussi-tôt il jette précipitamment la vue : il apperçoit Philis. Il frémit , elle pâlit ; & jetant à peine les yeux sur le berger : Que viens-tu faire ici ,

dit-elle ? Je ne ſerois pas venue ſi j'avois cru t'y trouver. Je m'en vais : je pourrai chercher une autre fois le ruban que j'ai perdu en ce lieu. Es-tu donc fâchée, cruelle, dit Daphnis, d'être obligée de me voir encore une fois ? Alors elle fit ſemblant de chercher ſon ruban, & elle marchoit çà & là le corps penché. Daphnis ſe mit auſſi à chercher ; & elle continua : C'eſt le ruban que tu m'as donné, & que j'entrelaçois dans mes cheveux avec des fleurs : ſi tu le trouves, tu peux le garder, & le donner à ta nouvelle maîtreſſe.... Mon ruban n'étoit pas à ton goût, diſoit Daphnis ; Lamon en a de plus beaux. Mais ſi tu veux l'avoir, peut-être eſt-il près de ces arbres dont les écorces ſont coupées. En diſant ceci, il fut impoſſible à Daphnis de proférer une ſeule parole ; la violence de la douleur l'étouffoit ; & ils reſtoient tous deux dans un profond ſilence, occupés à chercher. Cependant Daphnis s'étant inſenſiblement approché de Philis, l'entendit gémir ; & la regardant en face, il la vit pleurer. Tu pleures, infidelle ! lui dit-il, tu pleures ! Philis, jetant ſes yeux inondés de larmes ſur

Daphnis, le vit pleurer, & lui dit dit aussi : Tu pleures, infidele ! puis elle sanglotta..... Oui, pleure ingrat ; pleure en voyant une fille que tu rends à jamais malheureuse. A ces mots Philis cacha tout-à-coup dans ses mains mignones son beau visage baigné de larmes, & ses sanglots soulevoient sa gorge, & l'empêchoient de parler. Daphnis se précipite alors à ses pieds ; il saisit une de ses mains ; il la presse, plein d'ardeur, contre sa bouche ; il la baigne de ses pleurs. Ah Philis!... ah infidelle ! pleure, oui, pleure sur mon infortune. Berger injuste, dit Philis, tu me nommes infidelle, moi qui t'aimes par-dessus tout ! Tu me rends malheureuse, perfide ; tu aimes une autre bergere. A ces mots Daphnis se leve précipitamment : Moi ; s'écria-t-il, moi, moi infidele ! O dieux ! que je sois puni si je le suis ! C'est Philis qui est infidelle ; c'est Philis.... elle aime Lamon.... Oui, c'est toi. N'as-tu pas coupé les écorces des arbres où nos noms étoient écrits ? Lamon, Lamon lui-même, qui m'a trouvé tout-à-l'heure au bord du ruisseau, m'a dit : Que cherches-tu ? Philis,

sans

ſans doute ? Pauvre Daphnis ! elle ne t'aime plus ; c'eſt moi qu'elle aime. Ce matin elle a coupé elle-même les écorces des arbres, pour effacer juſqu'aux traces de ton ſouvenir.

Philis reſta ſurpriſe & interdite : ſon front devint plus ſerein, ſes ſanglots s'arrêterent : enfin elle ſe précipita au cou de Daphnis. Nous avons été trompés, s'écria-t-elle. Ah le cruel Lamon ! Nous avons été trompés, te dis-je. Hier, mon cher Daphnis, hier je pleurai ici parce que tu n'y venois pas ; & jetant les yeux de tous côtés, je vis les écorces des arbres coupées. Quel fut mon trouble ! Mes genoux fléchirent ſous moi, je ne ſavois que penſer, lorſque Lamon ſortit du bocage. Pauvre Philis, me dit l'impoſteur, tu cherches Daphnis, tu es étonnée de trouver les noms coupés, & tu ne ſais pas encore tout. Ah ! faut-il que je t'apprenne cette fatale nouvelle ? Tu ignores encore que Daphnis t'eſt infidele ! Oui, Daphnis te trahit. Hier il vint ici avec une autre bergere, & je le vis couper les noms gravés ſur l'écorce des arbres. Je veux t'oublier, Philis, dit-il, je veux t'ou-

blier pour toujours. Alors il embraſſa ſa bergere, & s'en retourna avec elle. A ces mots que me dit Lamon, je tombai à terre, & le trompeur me releva. Pauvre Philis! me dit-il, viens je vais te conduire à ta cabane. Ne te chagrine pas; le perfide ne mérite pas tes larmes..... Ah Philis! ſi tu m'aimois, tu ſerois heureuſe; mon grand troupeau & mes vaſtes prairies ſeroient à toi. Ainſi dit le fourbe en me conduiſant à ma cabane. O dieux! que j'ai pleuré! que j'ai paſſé une triſte nuit! Et aujourd'hui, Daphnis, que n'ai-je pas ſouffert? J'irai, diſois-je, j'irai le ſoir au bord de la fontaine où j'ai ſi ſouvent repoſé dans les bras du perfide; j'y pleurerai, j'y mourrai de déſeſpoir. Je ſuis venue, je t'ai trouvé: j'ai été ſaiſie à ta vue; cependant j'en ai été ravie. Je n'avois point de ruban à chercher; mais je voulois paroître fâchée. Ah qu'il m'en a coûté! Je me ſuis miſe à pleurer, tu as pleuré auſſi, mon cher Daphnis: ah quel bonheur de nous être retrouvés!

Le cruel! s'écria le berger. Ah! que nous ſommes heureux que ſon im-

posture ne nous ait pas abusés plus long-temps ! Ma chere Philis ! Mon cher Daphnis ! se disoient-ils en s'embrassant tendrement, & en se serrant l'un contre l'autre. Ah ! reprit Daphnis, me pardonnes-tu de t'avoir crue infidelle ! Et toi ? dit Philis.... Puis ils pleuroient, & ne se parloient que par leurs baisers. Daphnis, plein d'ardeur, lui baisoit son front blanc, ses joues, ses levres, & ses yeux inondés de larmes ; & Philis lui forma une couronne de baisers tout autour de son beau visage.

La bergere lui demanda ensuite pourquoi il ne s'étoit pas rendu la veille auprès de la fontaine : il répondit en racontant comment le fleuve l'avoit entraîné. Philis trembla. Il n'oublia pas de parler des pêcheurs bienfaisans. Philis remercia les dieux, & les pria de bénir les pêcheurs. Enfin il lui raconta l'histoire du vieillard qu'une troupe d'hommes vicieux avoit chassé de sa ville paternelle, & la maniere dont il l'avoit conduit en remontant le fleuve. La bergere, pleine de compassion pour le vieillard, & ravie de joie d'aimer un berger aussi sensible, l'em-

brassa toute transportée : elle l'eût aimé encore plus qu'auparavant, s'il eût été possible d'aimer davantage. Philis lui apprit ensuite qu'elle avoit dit à sa mere qu'elle avoit été chez le pere de Daphnis, combien celle-ci avoit été attendrie lorsqu'elle avoit entendu parler d'Amyntas son pere! & enfin qu'elle lui avoit ordonné de lui amener Daphnis dans sa cabane.

Maintenant viens avec moi, mon cher Daphnis, lui dit-elle en lui serrant la main. O ma chere Philis! dit-il, je suis le plus heureux des mortels. Ah! comment ai-je pu douter de ton amour? Je ne mérite pas que tu m'aimes: non, je ne mérite pas.... Soudain Philis lui donna avec transport un baiser sur les levres, pour l'empêcher d'achever les reproches qu'il se faisoit à lui-même.

Cependant ils traversoient le bocage, & s'avançoient vers la cabane de Philis. A peine furent-ils arrivés sous le toit de feuillage, que Philis se mit à crier : Ma mere, voici mon cher Daphnis que j'amene. Aussi-tôt elle courut dans la cabane, suivie de Daphnis, & la mere de Philis vint avec

joie au-devant de lui. O fils du plus vertueux, du meilleur des amis, lui dit-elle, les dieux vous ont destinés à vous aimer mutuellement, & ils vous béniront. Elle fit asseoir Daphnis à côté d'elle; & Philis ayant apporté des figues, des grenades & du raisin, s'assit à côté de Daphnis. Philis prit la plus grande grappe, & mettant le premier grain sur les levres de Daphnis, elle mangea le second; & elle continua ainsi jusqu'à ce que la grappe fut mangée. La mere les regardoit d'un air riant; & pendant ce temps, elle arrêta qu'il falloit que dans trois jours l'hymen les unît pour toujours. Elle voulut que ce fût avant les vendanges, qui approchoient : car les feuilles commençoient déja à prendre une teinte rouge & jaune, & les grappes mûres sembloient sourire au vigneron. Daphnis embrassa Philis : Ah! dit-il, quels seront mes transports de joie quand j'appercevrai l'aurore du troisieme jour!

Mes chers enfans, reprit la mere en leur serrant à tous deux les mains, ô vous, la consolation & la joie de ma vieillesse! quelle félicité, pour le

peu d'années qui me ſont encore réſervées! quelle félicité, ce ſera pour moi d'être témoin de votre bonheur! Quel doux ſpectacle de voir des cœurs vertueux s'unir à des cœurs vertueux! Ils ſe trouvent toujours plus aimables, & un tel amour ne meurt pas. Ah mes enfans! je ne ſaurois retenir mes larmes. (Alors elle dit avec des paroles entrecoupées:) Je ſais, hélas! je ſais de quelle félicité on jouit, & que dans les bras d'un époux chéri & vertueux, la miſere perd toute ſon amertume. O Palémon, Palémon!... Oui, mes enfans, les dieux ont pris ſoin de vous. C'eſt pour votre bonheur mutuel que vous vous êtes rencontrés. Peut-être, ma fille, que par amour pour moi tu aurois écouté Lamon, & peut-être aurois-tu été malheureuſe, quoique ſes pâturages s'étendent depuis les roſeaux du fleuve juſqu'au pied de la montagne azurée, & quoique ſes brebis & ſes geniſſes ſans nombre les couvrent d'une extrémité à l'autre. Ecoutez ce que je vais vous raconter. Un jour Palémon aidoit à Timétas le vigneron, à cultiver la petite vigne de ſon côteau. Ils creuſerent la terre

alentour d'un vieux tombeau élevé ſur la crête du côteau; & ils trouverent un tréſor. Regarde, diſoit Timétas, regarde, voici un tréſor. Je t'en donne la moitié. Cela ſoulagera les maux auxquels le pauvre n'eſt que trop ſujet. Car nous travaillons depuis le ſoleil levé juſqu'au ſoleil couché; & que gagnons-nous? de quoi faire un repas frugal, & quelques heures de ſommeil pour nos membres fatigués. Je n'ai pas beſoin de ton tréſor, reprit Palémon; garde-le tout entier. La pauvreté m'eſt chere, ſi tu appelles ainſi cet état de travail qui a endurci mes membres, & le ſoleil du midi ne me brûle plus. Quoi! tu ne te réjouis pas, Palémon, du tréſor trouvé? dit Timétas. Non, Timétas, non, je ne m'en réjouis pas, pourſuivit Palémon. Si je l'avois trouvé ſeul, je l'aurois enfoui plus profondément qu'il n'étoit. De quoi me ſerviroit-il? Reſterois-je oiſif à me repoſer dans la prairie à la fraîcheur de l'ombre, & à regarder mon voiſin labourant ſon champ ou cultivant ſa vigne à la ſueur de ſon front, ou le paſteur veillant ſoigneuſement à la garde de ſon troupeau,

tandis que je languirois dans l'oisiveté? Enfin mangerois-je davantage, & avec plus d'appétit? Non, non. Rougis plutôt de tes désirs indiscrets, & enterrons le trésor. Palemon! reprit Timétas, peu s'en faut que je ne te croie, & que je n'enterre le trésor. O que je suis ravi, continua Palémon, lorsque je me réveille avec de nouvelles forces après mon doux sommeil! Les oiseaux matineux m'invitent aux travaux par leurs chants; le soleil du matin me salue par ses rayons brillans: je vais gaiement à mon travail de la journée, & je chante, soit que je garde mon troupeau, soit que je cultive mon petit terrain, soit que j'aide mon voisin à cultiver le sien. Le travail assaisonne mon repas simple, & me conserve la santé. Ah que j'ai de joie lorsque vers le soir je retourne à la cabane, que ma tendre épouse me reçoit dans ses bras, que pour éteindre ma soif elle m'apporte un vase plein d'eau fraîche, & quelquefois un peu de vin! Elle appaise ma faim avec du pain, du fromage & des fruits. Que je suis content alors! Dis-moi, Timétas, quand j'aurois tout le

terrain depuis les monts Clibaniens, jusqu'aux sirtes de la mer Ionienne, pourrois-je être plus content, plus gai, plus sain, plus heureux que je le suis ? Enterrons ce trésor, dit Timétas : je le vois, il nous est inutile. Et ils enterrerent le trésor. Voilà ce que leur raconta la mere de Philis, en ajoutant que le juste est toujours assez riche; & elle se réjouit avec eux jusqu'à ce que la pourpre du soleil couchant commençât à briller à travers le toit verdoyant du feuillage.

Daphnis fut obligé de s'en aller. Va, lui dit la mere de Philis, dis à ton pere que je suis la plus heureuse des meres. Et Philis sortit de la cabane avec lui, & l'accompagna jusqu'au rivage. Daphnis lui dit-elle en le serrant dans ses bras délicats, dans trois jours, oui, dans trois jours, l'hymen doit nous unir. Que nous serons heureux ! Quel bonheur, Daphnis, sera égal au nôtre ? Que nos jours vont s'écouler agréablement ! Ah Philis ! reprit Daphnis en l'embrassant tendrement, nos jours seront comme un printemps perpétuel. Oui, dit-elle, ils s'écouleront comme ce ruisseau qui fuit

à travers ce pré fleuri. Il eſt vrai, mon cher Daphnis, il eſt vrai, l'on voit auſſi quelquefois des chardons ou des ronces ſur ces bords, & ſouvent des jours ſombres interrompent le printemps ; mais, mon bien-aimé, ſi nous ſommes vertueux .... car dans tes bras, les ronces mêmes me porteront des roſes, & les jours ſombres ſeront pour moi comme l'éclat du ſoleil. Oui, ma chere enfant, reprit Daphnis : & mon pere me dit ſouvent : Ne t'impatiente pas ſi tu es malheureux. Le malheur m'a auſſi viſité : mais lorſqu'il me quittoit, lorſque le bonheur recommençoit à me careſſer, je n'en étois que plus heureux. Oui, Daphnis, pourſuivit la bergere, lorſque nous nous aimions ſans eſpoir de jamais nous trouver, nous étions malheureux ; mais lorſque nous nous ſommes trouvés, que nous avons ſenti vivement notre bonheur ! lorſque nous nous croyions infideles, nous étions malheureux ; que nous avons été heureux au moment que nous avons découvert l'impoſture !

En s'entretenant ainſi ils ſe trouverent au bord du fleuve : ils s'embraſſe-

rent encore une fois, & Daphnis étant monté dans le bateau, Philis toute tremblante lui cria de bien prendre garde que le fleuve ne l'entraînât encore. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'autre rive : alors elle fit un cri de joie, & il lui répondit du rivage.

Daphnis ayant abordé, vit un homme arrêté devant une cabane voisine, & cet homme pleuroit devant celui à qui appartenoit la cabane. Helas ! disoit-il, que je suis malheureux ! Je ne le serois pas sans cet enfant qui joue là sur le gazon. Ah cher & malheureux enfant ! Mais non, tu n'es pas malheureux ; tu ris d'un air satisfait en jouant sur le gazon ; & tu ne pleures que quand tu me vois pleurer. Hélas ! je demeurois là-bas sur le penchant de cette montagne : ce printemps mes arbres étoient couverts de fleurs, & les productions de mon jardin venoient à souhait, lorsqu'il survint tout-à-coup un orage : un torrent formé par l'amas des eaux, emporta ma cabane, mes arbres, mon jardin, & roula du limon & des rochers dans l'endroit où fleurissoit l'espoir de ma subsistance.

Daphnis gémit en passant : Béni soit l'homme qui assiste les infortunés ! dit-il. Les dieux le voient, & ils le bénissent. Mais, ô dieux ! pourquoi suis-je pauvre ? J'ai vu, hélas ! j'ai vu l'infortuné : mon cœur a été ému de pitié & de douleur de ne pouvoir pas le secourir. Ah pourquoi suis-je pauvre, ô dieux !

Daphnis arriva tout triste dans sa cabane ; à peine put-il raconter aux vieillards qu'il avoit été dans celle de Philis, & que dans trois jours l'hymen devoit les unir.

Aux premiers rayons du soleil, Aristus sortit, & s'avança sur le gazon humide de rosée, où Daphnis & son pere l'allerent trouver. Le vieillard les pria de traverser la prairie avec lui : ils le suivirent, & il les conduisit sur un côteau voisin, que des arbres fruitiers ornoient tout alentour de leur ombrage verdoyant. De la cime de ce côteau on pouvoit parcourir des yeux toute la contrée. Une herbe grasse & haute couvroit les petits sillons dans lesquels on introduisoit à travers la prairie l'onde bienfaisante d'un ruisseau rapide qui descendoit en murmurant entre les

ronces & les vignes sauvages. De l'autre côté du côteau, une campagne cultivée s'étendoit au loin dans la plaine; & au milieu étoient construits une cabane & un pressoir; & sur le devant, une feuillée de sureaux ombrageoit les bancs de gazon qu'on avoit formés.

Aristus embrassa Amyntas & son fils. O toi, mon ami, & toi, le fils de mon ami, dit-il, cette cabane, ces arbres, ce côteau, tout cela est à vous, je vous les donne. J'ai acheté hier ce terrain, & je veux demeurer avec vous: les jours de ma vieillesse s'écouleront dans cette cabane, sous ces arbres, au bord de ces ruisseaux; & si je meurs, si j'expire dans tes bras, cher Amyntas, alors, mes chers amis, ensevelissez-moi là-bas entre ces deux arbres touffus où fleurissent des lis bleuâtres. Amyntas, plein de surprise & de ravissement, fut long-temps sans pouvoir parler. Ah! dit-il enfin en embrassant son ami, cher Aristus, que tu es généreux! Que ma vieillesse va s'écouler agréablement dans tes bras! Daphnis, quand nous mourrons, enterre-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lis, & que ces

arbres soient nommés par toi & par tes enfans, Arystus & Amyntas.

Le fils attendri écouta cet ordre dans un triste silence; ensuite ils se rendirent tous sur le sommet du côteau, & ils entrerent dans le berceau. Daphnis jetant les yeux alentour, découvrit au de-là du fleuve la cabane de sa Philis. Il sauta de joie dans l'endroit où il étoit: il appella les vieillards, & plein de transports, il leur montra la demeure de sa bergere. Il fut long-temps à regarder attentivement s'il ne la verroit pas sous le toit de feuillage, ou bien, à travers les pampres verds, à la fenêtre de sa cabane; mais il ne put pas l'appercevoir. Dans les transports de sa joie, il se mit à chanter d'une voix si haute, qu'elle auroit pu aisément l'entendre de son habitation. Il alla visiter la cabane, qui, sans être ornée, étoit propre, spacieuse & commode: le soleil du matin traçoit sur les murs blancs les ombres mouvantes des arbustes & des rosiers qui se balançoient devant les fenêtres. O Aristus! s'écria-t-il avec ravissement: & courant à lui, il lui baisa la main. Il fit ensuite le tour de toute l'habita-

tion, & il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres, dont les branches, soutenues par des perches, plioient sous le poids des fruits jusque dans l'herbe : il y vit aussi des cintres formés par la vigne qui s'étendoit d'un arbre à l'autre. Ah Philis ! que de choses agréables j'ai à t'apprendre ! s'écria-t-il. C'est ici que sera le lieu de notre demeure. Bienfaisant Aristus ! Et il courut encore une fois lui baiser la main. Aristus, témoin de la joie d'Amyntas & de Daphnis, éprouva le ravissement divin qui n'est senti que des dieux & de l'homme généreux. Quelle félicité céleste de voir les transports de reconnoissance de ceux à qui nous avons fait du bien !

Daphnis descendit gaiement pour conduire son petit troupeau dans les champs : Aristus & Amyntas resterent sur le côteau, s'entretenant ensemble à la douce chaleur du soleil du matin. Cependant Daphnis, conduisant son troupeau, se parloit ainsi à lui-même : J'ai maintenant un côteau, & notre cabane devient vacante. O dieux ! vous m'avez exaucé. Je puis désormais secourir l'infortuné que je vis hier : je prierai

mon pere de lui donner notre cabane. Il joignit les autres bergers. Il leur raconta d'un air joyeux comment le vieillard avoit acheté le côteau pour le donner à son pere, & que le lendemain l'hymen devoit l'unir avec Philis. Il les pria tous de paroître à cette fête. Nous t'en félicitons, Daphnis, lui dirent les bergers; tu es digne de ton bonheur. Nous paroîtrons à la fête, couronnés de fleurs, nos flûtes bien accordées, & conduisant nos bergeres. Alors ils se mirent à conter comment ils vouloient se réjouir : ils essayerent leurs flûtes, & chacun se choisissoit déja sa bergere. Sitôt qu'il fut midi, Daphnis les quitta : les bergers lui promirent encore qu'ils ne manqueroient pas de se rendre sur son côteau dès le lever de l'aurore.

Cependant Daphnis voulut s'en retourner à son ancienne cabane : mais déja il n'y trouva plus Aristus ni son pere. Quelle fut sa surprise, lorsque l'infortuné qu'il avoit vu la veille, vint au-devant de lui ! Ah Daphnis, Daphnis ! dit cet homme, pendant qu'un torrent de larmes couloit de ses yeux, comment reconnoître un si grand bien-

fait ? comment exprimer mon raviſſement, ma reconnoiſſance ? Les termes me manquent ; mes larmes de joie ne peuvent ſuffire. Ah dieux ! que l'homme par qui vous faites du bien, eſt heureux ! Oui, Daphnis, ton pere m'a donné cette cabane & ces arbres. Daphnis, tranſporté de joie, embraſſa cet homme : Fais-moi, diſoit-il, fais-moi le récit de cet agréable aventure. Comment mon pere t'a-t-il trouvé ? Ce matin, continua l'homme, mon fils cueilloit des pommes ſur ton côteau. Ton pere étant ſurvenu, prit l'enfant ſur ſes genoux, & lui demanda qui étoit ſon pere ? Philétas, dit l'enfant en balbutiant. Et où eſt votre cabane ? .... A cette demande l'enfant répondit en pleurant : Nous n'avons plus de cabane, nous n'avons plus de jardin, nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui demanda enſuite où j'étois, & il lui ordonna de m'aller chercher. L'enfant ſautant de deſſus ſes genoux, accourut pour me conduire à ton pere. Il fallut lui conter mon malheur. Philétas, me dit-il, cette cabane qui eſt là-bas au bout de la prairie, & les arbres qui l'ombragent,

seront & ta cabane & tes arbres : j'habite maintenant ce côteau ; sois mon voisin & mon ami. Je crus entendre la voix d'un dieu ; je crus que c'étoit un songe : je ne pouvois pas le remercier, je ne pouvois que pleurer. A ces mots Philétas se tut, & leva les yeux au ciel. Pendant qu'il parloient ainsi, l'enfant ingénu avoit passé ses petits bras autour des genoux de Daphnis, & d'un air riant il levoit ses regards sur lui, comme s'il vouloit le remercier. Vis heureux, Philétas, vis heureux dans ta cabane ; que tes arbres sois bénis, dit Daphnis. Et en disant cela il prit l'enfant dans ses bras & le baisa, tandis que l'enfant avec ses petites mains se jouoit en souriant dans les boucles de ses cheveux, & qu'il les portoit sur son menton uni.

Daphnis aussi-tôt retourna sur son côteau. Là, il raconta aux vieillards sa joie imprévue ; & sitôt qu'il lui fut possible, il se hâta de passer le fleuve. Mais Philis n'étoit pas encore auprès de la fontaine. Il alla se reposer à l'ombre d'un saule, où la chaleur du midi & le murmure du ruisseau l'assoupirent. Tout-à-coup il fut réveillé

par une poignée de fleurs qui volerent ſur ſon viſage. Il ouvrit les yeux, & il vit près de lui Philis qui rioit. Il voulut ſe précipiter dans ſes bras; mais il étoit lié. Il tâcha de ſe dégager, il ne put en venir à bout; & Philis ſe mit à rire ſi fort, que ſon bouquet lui tomba du ſein. Méchante, lui diſoit Daphnis, attends, attends que je ſois en liberté, je ſaurai bien me venger. Et il ſe débattoit inutilement. Au moins tu ne te vengeras pas, Daphnis, diſoit la bergere, avant que je t'aie délié. Mais comment prétends-tu te venger? Je veux te donner tant de baiſers, tant de baiſers, que ton viſage deviendra rouge comme une roſe. Oh bien, Daphnis, je ne te délierai point que tu ne m'aies promis de ne point m'embraſſer pendant une heure entiere. Philis.... comment veux-tu que je faſſe cette promeſſe? Philis s'obſtina. Hé bien, je ne t'embraſſerai pas, s'écria-t-il enfin; & alors la bergere le délia. Il ne pourra tenir ſa promeſſe, ſe diſoit Philis. Mais il ſe contraignit malicieuſement, pour ſe venger, & reſta aſſis à côté d'elle ſans l'embraſſer. A quelques mo-

mens de là, elle lui jeta des regards paſſionnés; il n'en tint aucun compte. Daphnis, lui dit-elle enfin d'un ton naïf, & comme un peu fâchée, je crois que l'heure eſt paſſée. Oh non, dit-il; il n'y a pas encore un quart d'heure d'écoulé. Philis parut ſourire d'un air confus, & attendit encore. Ah! certainement l'heure eſt paſſée à préſent, dit-elle un inſtant après. Oh cela ne ſe peut, dit le berger. Hé bien donc, c'eſt aſſez te venger, reprit vivement Philis. Comment peux-tu faire pour ne pas m'embraſſer? A ces mots elle ſe penche dans ſes bras, & elle applique ſes joues ſur ſes levres, en le regardant avec un ſourire plein de langueur. Daphnis ſourit, la preſſe contre ſa poitrine, & fait à l'inſtant pleuvoir un déluge de baiſers ſur ſes joues.

Ah! que tu m'as fait de plaiſir! dit Daphnis, interrompu par mille baiſers. Car il m'en a bien coûté pour me venger; & quand j'aurois riſqué de perdre tout mon troupeau, je n'aurois pas pu ſouffrir plus long-temps. Mais écoute, dit-il en prenant un air plus ſérieux, j'ai mille choſes

à te dire. Imagine ma joie. Aujourd'hui mon pere a secouru un infortuné; aujourd'hui, jour heureux! j'ai versé & j'ai vu verser des larmes de vertu & de reconnoissance. O qu'elles sont délicieuses, les larmes que la bonté & la reconnoissance sincere font couler sur les joues! plus délicieuses que la rosée qui, au printemps, s'arrête & s'écoule sur les fleurs! Mais écoute, ma Philis; car il faut que je te conte tout. Le vieillard Aristus m'a acheté un grand côteau couvert d'herbe qui me vient jusqu'à la ceinture, & revêtu d'une forêt d'arbres chargés de fruits: son sommet est décoré d'une grande cabane, auprès de laquelle jaillit une fontaine. Ah Philis! tandis que nos cœurs étoient pénétrés de reconnoissance, Aristus pleuroit aussi.... Qu'elles sont délicieuses, les larmes de celui qui pleure parce qu'il a fait du bien! Il est venu un infortuné à qui un torrent avoit emporté sa cabane & ses arbres, & mon pere lui a donné notre cabane & nos arbres. C'est l'homme le plus droit, le plus digne que mon pere.... A ces mots Daphnis pleura. Philis sanglottoit à ce récit; & Daphnis,

par ses baisers , essuya promptement toutes les larmes qui couloient de ses joues , de sorte qu'il n'en tomba pas une dans son sein. Qu'il sera beau voir, continua-t-il , nos moutons bondir autour du côteau , & se perdre dans l'herbe épaisse , pendant que je soignerai les arbres , & toi le jardin, ou tandis que nous reposerons à l'ombre en nous embrassant & en rendant graces aux dieux ! Daphnis ! Daphnis ! repartit Philis pénétrée de la joie la plus vive , & en le pressant contre son sein d'albâtre , vois donc combien nous sommes heureux ! Il est vrai que dans l'indigence même , j'aurois été heureuse avec toi. Dans une humble chaumiere , dans une forêt solitaire , les fleurs du gazon auroient été pour moi des roses ; les fruits des arbustes sauvages & les racines des plantes m'auroient semblé des mets délicieux. Mais les dieux nous donnent encore les commodités & l'abondance. Que ce bonheur m'enchante , parce que c'est le tien !

Allons , ma chere Philis , viens , lui dit le berger en la relevant & l'embrassant , viens , montons sur cette

colline où tu vois ces courges plantées ; peut-être verrons-nous de là notre cabane. Et ils monterent sur la colline. Daphnis, à l'ombre des larges feuilles des courges, jetant la vue alentour, se mit tout-à-coup à sauter. Philis, s'écria-t-il, vois-tu là-bas notre côteau, celui qui est vis-à-vis de mon doigt, qui paroît couvert de tant de beaux arbres ? Oui, Daphnis, s'écria Philis, oui, je le vois, & la fontaine aussi. Comme elle fuit entre l'herbe & les arbrisseaux ! Je vois aussi la cabane. Daphnis ; elle est grande & belle. Les arbres qui s'élevent au-dessus d'elle, se tendent les bras les uns aux autres, comme on fait en dansant, lorsqu'un berger ou une bergere veut passer dessous. Je vois aussi devant la cabane un feuillage, un long feuillage de verdure. Ah cher Daphnis ! embrasse-moi : ô que nous serons heureux ! Je me vois déja assise dans le berceau, jouant avec un enfant qui rit sur mes genoux, tandis que les autres jasent autour, & s'amusent sur le gazon à cueillir des fleurs, ou qu'ils bondissent dans l'herbe au milieu des jeunes brebis, déja grands comme

elles. Ah quelle douce espérance ! . . . . Mais dis-moi, dis-moi vîte, quel est le vieillard qui sort de la cabane & qui entre dans le berceau ? — C'est Aristus, ma chere Philis . . . . O Aristus ! s'écria la jeune fille transportée de joie, bienfaisant Aristus ! ô notre pere !

Ma chere enfant, reprit Daphnis en s'asséyant entre les tiges de courges, & en la prenant sur ses genoux, ma chere enfant, que je suis heureux ! Tu m'aimes, ah ! tu m'aimes : cela seul, oui, cela seul me rend heureux. Quelle joie, quel ravissement j'éprouve depuis tout le temps que je t'aime ! Mais si tu ne m'aimois pas, ah ! tous les côteaux, tous les troupeaux, tous les biens ne seroient plus un bonheur pour moi. Dans tes bras, ma bien-aimée, dans tes bras je suis le plus heureux des mortels. Demain je dois faire serment devant le dieu d'amour que je t'aimerai . . . . Philis, quand les ans auront un jour blanchi ma tête, quand mon cœur battra pour la derniere fois dans mon sein, alors il sera encore aussi plein d'amour qu'il l'est maintenant. Ah Daphnis ! mon cher Daphnis !

nis! dit Philis en pressant tendrement ses joues contre les siennes.

Transportés de joie, ils restoient assis, ils s'embrassoient, ils gardoient le silence. Philis, reprit Daphnis, tous les bergers & toutes les bergeres se réjouissent de notre bonheur : tous ceux qui demeurent autour de notre côteau, m'ont promis de paroître à notre fête, & je les recevrai sous notre feuillage. Les bergers & les bergeres qui habitent autour de notre cabane, dit Philis, m'ont aussi promis de paroître à notre fête. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient, & qu'ils se réjouissoient de savoir qu'on prenoit part à leur joie.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, le soir vint. Daphnis se leva pour repasser le fleuve : ils descendirent la colline en se tenant par la main. Grands dieux! dit Daphnis, que je serai ravi quand je verrai paroître l'aurore! Avec quels transports de joie je saluerai ce jour! Oui, Philis, sitôt que je le verrai paroître, je volerai à ta cabane. Moi, dit Philis, aux premiers rayons de l'autore je serai à la fenêtre pour te voir venir à travers le feuillage; &

lorſque je te verrai, mon cœur treſſaillera de joie, comme ſi je ne t'avois pas vu depuis bien long-temps : je crierai au-devant de toi, comme la jeune hirondelle quand ſa mere lui apporte de la nourriture dans ſon bec. Oui, dit Daphnis en l'embraſſant, je t'apporterai auſſi la nourriture ſur mes levres, je t'apporterai milles baiſers.

C'eſt ainſi qu'ils s'entretenoient, juſqu'à ce que Daphnis fut monté dans ſon bateau.

Fin du livre ſecond.

LIVRE TROISIEME.

ILS passerent tous deux la nuit dans des songes agréables. Mais à peine l'hirondelle matineuse eut-elle salué l'aube du jour, que tout-à-coup le chant des bergeres & les flûtes des bergers dissiperent les songes de Daphnis. Les bergers & leurs belles montoient déjà le côteau en se tenant par la main, & chantoient pour Daphnis, & devant sa cabane, un joyeux épithalame. Transporté de joie, Daphnis se leve : Je te salue, s'écria-t-il à plusieurs reprises, je te salue, ô le plus heureux de mes jours ! Bientôt il parut couronné de fleurs, ses cheveux bruns noués avec un ruban neuf, & paré pour la fête. Il s'avança légérement au milieu des jeunes garçons & des jeunes filles, qui le reçurent en poussant des cris d'alé-

gresse. Déjà Ariſtus & Amyntas s'étoient mêlés parmi cette jeuneſſe, & ſe réjouiſſoient de la voir paroître à la fête de Daphnis.

Ils deſcendirent enſuite le côteau; & les vieillards les ſuivoient des yeux, d'un air ſatisfait. Arrivés au bord du fleuve, ils ſauterent dans les bateaux rangés ſur la rive, & décorés d'un beau berceau de verdure. Ils paſſerent, en chantant, à l'autre rive, où pluſieurs bateaux pareillement décorés de feuillages & de banderolles, attendoient les bergers & les bergeres de ces bords. Ils ſortent des bateaux, ils les attachent, & s'avancent, en chantant à haute voix, vers la cabane de Philis, où une troupe nombreuſe de jeunes filles & de jeunes garçons étoit aſſemblée. Ils ſe mêlent gaiement enſemble: mais Daphnis vole dans la cabane, où Philis l'accueillit par mille baiſers.

Pendant ce temps, les bergers & les bergeres attendoient en chantant. Un jeune berger d'une rare beauté, dont les longs cheveux étoient blonds, conduiſoit la jeuneſſe de l'autre rive. Il portoit ſous ſon bras une lyre d'ivoire,

avec laquelle il ressembloit au bel Apollon lorsque ce dieu lui-même étoit berger. Aucun berger de ces cantons ne l'égaloit pour les graces & la sagesse. Il avoit une grande connoissance de l'influence des astres, de la vertu des simples ; & malgré sa jeunesse, il étoit déja l'oracle des contrées d'alentour. D'ailleurs il étoit aussi le meilleur faiseur de chansons ; & sitôt qu'il en paroissoit une nouvelle de lui, tout le canton la chantoit. C'étoient la vertu, l'amour & les plaisirs de la jeunesse qui étoient l'objet de ses chants ; on chantoit ses hymnes dans les temples les jours solemnels. Quand il étoit aux pâturages, assis auprès de son troupeau, les jeunes filles & les jeunes garçons venoient s'y rendre, & ils le prioient de chanter un air aux accords de sa lire. Ils s'asséyoient autour de lui, comme les agneaux qui se reposent pendant l'ardeur du midi, autour de la tige d'un arbre qui étend sur eux ses branches & son ombrage. Les accens de sa voix se marioient si mélodieusement aux sons de sa lyre, qu'ils oublioient tout, & qu'ils croyoient être parmi les dieux. La nature l'avoit

F 3

doué de bien d'autres talens ; car il ſavoit travailler artiſtement des ſtatues en bois, qu'il plaçoit dans les temples : celles des nymphes de la grotte étoient de ſa main ſavante ; & dans le bocage voiſin il avoit placé, ſous le chêne le plus élevé, la figure de Pan.

Il avoit auſſi ſculpté un Cupidon : on auroit reconnu le petit dieu, quand même il auroit été ſans fleches & ſans carquois : la gaieté de ſon ſourire, la vivacité de ſa contenance découvroient que c'étoit l'Amour. Il plaça cette ſtatue dans un berceau de ſon verger. Un jour le jeune homme étant dans le berceau à répéter, au clair de la lune, une chanſon d'amour, entendit un bruit doux, comme quand le zéphyr ſe joue dans le feuillage, ou que les abeilles font entendre leur bourdonnement ; & un parfum plus délicieux que celui des roſes, ſe répandit autour de lui. C'étoit le fils de Vénus, eſcorté d'une troupe d'Amours folâtres, qui deſcendoit dans le berceau, ſur un nuage argentin. Les petits Amours étoient répandus en partie ſur les rameaux qui ſe balançoient, en par-

tie sur des fleurs comme des abeilles.

Jeune homme, dit l'Amour, c'est à moi que tout l'univers bâtit des autels, c'est moi que tout l'Olympe révere: c'est moi qui rendis autrefois les dieux jaloux du séjour d'Apollon parmi les bergers: c'est moi qui aiguise l'esprit, qui rends les mortels plus humains, & les cœurs droits plus sensibles à la vertu. Le prince m'honore sur son trône, comme le berger dans son hameau. J'enflamme le vicieux pour son châtiment; mais je comble la vie de l'homme de bien, des plus grands plaisirs qu'un mortel puisse goûter: je lui fais éprouver les désirs voluptueux, la douleur tendre, les transports languissans. Mais il est peu de mortels qui m'aient révéré encore avec un cœur aussi sensible que toi: je veux te rendre heureux; nul mortel ne le sera autant que toi. L'Amour dit, & disparut.

Le jeune homme éprouva, depuis ce moment, des sentimens nouveaux. Une douce passion pour une beauté qu'il ne connoissoit encore qu'en idée, l'entretenoit dans une délicieuse mélancolie. Dès que les oiseaux saluoient le

retour de l'aurore, ſitôt que la lune commençoit à paroître, il ſe rendoit dans le berceau du dieu d'amour; & toutes les fois qu'il y arrivoit le matin, il trouvoit la tête de ſon Amour couronnée d'une guirlande fraîche. Surpris, il prit cela pour un heureux préſage. Un ſoir, étant dans le berceau, il réfléchit ſur les guirlandes, & réſolut de veiller auprès de la ſtatue. Il veilla en ſilence juſqu'au milieu de la nuit. Alors il entendit du bruit: il ſe tint caché derriere la ſtatue, & une jeune fille traverſa doucement les boſquets qui couronnoient ſon jardin. Intimidée, elle s'avançoit à petits pas vers le berceau. Une robe blanche couvroit en voltigeant ſon corps délié; les boucles de ſa brune chevelure flottoient ſur ſon vêtement blanc, & le long de ſes épaules découvertes. Sa taille avantageuſe la faiſoit reſſembler à Junon; mais ſa gravité étoit plus riante. Entrée dans le berceau, elle fixa d'un œil languiſſant la ſtatue. Amour! dit-elle en ſoupirant, juſqu'à quand me dois-tu faire éprouver tes tourmens? Hélas! je ſoupire, je languis. Ah Damon! ſi tu voyois ces larmes, ſi tu

voyois ces larmes de tendresse qui ruissellent de mes yeux languissans, tu les essuierois par tes baisers, tu soupirerois, tu m'aimerois. Quand est-ce que penchée dans tes bras, je serai heureuse? Quand est-ce, ô Amour! que je chanterai tes louanges en versant des larmes de joie?

A ces mots elle ceignit la tête de l'Amour d'une guirlande de fleurs. Damon, tout transporté, l'avoit entendue. L'amour s'étoit puissamment emparé de son cœur palpitant. Il soupire; il s'avance en tremblant & sans parler; il se précipite à bras ouverts dans ceux de la jeune fille, qui le reçoit; & il éprouve dans ce moment qu'il est le plus heureux des mortels. Tel étoit le berger qui conduisoit la jeunesse de l'autre rive.

Le soleil du matin s'élevoit de derriere les montagnes, & les prairies sourioient à l'éclat de ses rayons. Philis sortit enfin de sa cabane. Les bergers & les bergeres la saluerent par des cris de joie. Daphnis, beau comme le jeune Bacchus, & souriant comme l'Amour, la conduisoit par la main; & la mere de Philis les accompagnoit,

aussi gaie que les jeunes bergeres. Ils se rendirent tous deux à deux dans les bateaux, & cette grande flotte traversa le fleuve. On dit qu'on vit alors des Amours voltiger dans les feuillages des bateaux, & que ce furent le doux frémissement des feuilles, le parfum des roses, & leurs jeux folâtres dans les rubans & dans les fleurs sur le sein des belles, qui les firent découvrir. Arrivés sur la rive, chaque berger pressant doucement sa bergere, l'enleva du bateau. Daphnis & Philis, marchant les premiers, les conduisirent sur le côteau, d'où Amyntas, pénétré de la joie la plus vive, vint au-devant de la mere de Philis, & la reçut à bras ouverts. Je te salue lui disoit-il en lui serrant les deux mains, je te salue, ô épouse du meilleur de mes amis! Que d'heureux jours sont réservés à notre vieillesse! Je te salue. Aristus, & Philétas, à qui Amyntas avoit donné sa cabane, accoururent aussi au-devant de Philis : ils la bénirent & l'embrasserent.

Cependant les bergers & les bergeres, formant un cercle, se rangerent comme une couronne de fleurs autour de l'au-

tel construit pour l'Amour ; ils chanterent des épithalames. Daphnis & Philis se tenoient devant l'autel. Jamais couple plus beau, plus tendre, n'avoit sacrifié à l'Amour. Des couronnes de roses blanches & rouges ceignoient leurs têtes ; une chaîne de fleurs diaprées descendoit de leurs épaules & entouroit leurs reins Daphnis tenoit dans sa main un tourtereau, Philis une touterelle : ils égorgerent ces innocens animaux, qui battoient doucement de leurs ailes les mains qui leur donnoient la mort. Philis, touchée de compassion, trembloit. Ils poserent ensuite les victimes sur la pierre destinée au sacrifice ; & les couvrant de petites branches aromatiques, ils verserent du miel & de l'huile par-dessus. Chaque couple de jeunes filles & de jeunes garçons s'avança, posa une guirlande sur le sacrifice, qui fut bientôt embrâsé ; & une nuee de doux parfums monta, avec les chants & les vœux, vers l'Olympe.

« O Amour, (chanterent les bergers & les bergeres, accompagnés par des flutes) dieu charmant de la ten-
» dresse ! O qu'il est doux d'aimer &

» d'être aimé ! Tout aime. Les divini- » tés des bois, celles des fleuves ressen- » tent les effets de l'amour. Le rossignol, » pendant les nuits silencieuses, chante » ton pouvoir. Tout aime. O Amour, » dieu charmant de la tendresse !

» L'amour ne germe-t-il pas déja » dans l'enfant qui balbutie, lorsque » d'un air riant il joue avec des fleurs ? » Oui, il germe comme aux premiers » jours du printemps une jeune fleur » germe dans le bouton. O Amour, » dieu charmant de la tendresse !

» Celui qui n'aime pas, passe ses » jours dans un hiver aride : il est » semblable à une eau dormante, qui » ne murmure pas ; à un oiseau de » nuit, qui ne chante point ; à un » arbre stérile, qui ne fleurit jamais. » O Amour, dieu charmant de la ten- » dresse !

» Vous qui aimez & qui êtes aimés, » les fleurs n'exhalent-elles pas pour » vous un parfum plus doux que pour » les autres ? Les fontaines ne vous » charment-elles pas par leur murmu- » re ? Tous les oiseaux ne vous di- » sent-ils pas, par leurs chants, des

» airs

» airs amoureux ? O Amour, dieu
» charmant de la tendresse !

» Que Pan protege vos troupeaux,
» & Cérès & Bacchus vos fruits &
» vos pampres : que vos Pénates ha-
» bitent avec plaisir vos cabanes. Et
» toi, Hymen, secoue ton flambeau
» sur les époux, afin que leur amour
» ne se refroidisse jamais. O Hymen,
» dieu charmant de l'hyménée ! »

Pendant ce temps, le pere de Daphnis, Aristus & Philétas, retirés sur le penchant du côteau, avoit offert une victime à Pan, le dieu tutélaire de l'homme champêtre : ils lui avoient sacrifié un bélier dont les cornes étoient entourées de lierre & de rejetons de sapins. La mere de Philis adressa des prieres secretes à la déesse des mysteres des femmes, & fit quelques cérémonies particulieres.

Tous se rassemblerent ensuite dans le berceau, où la mere de Philis avoit eu soin d'orner de fleurs une longue table, & de la couvrir de mets & de fruits savoureux. Ils commencerent à entourer la table. Philis & Daphnis étoient au haut bout, ainsi que dans une guirlande bien faite, le lis & la rose se trou-

vent placés ſur le front blanc d'une jeune fille qui ſe pare. Le petit enfant de Philétas étoit aſſis à côté de Philis : la joie & les graces ſourioient ſur ſes joues ; ſans ceſſe il levoit les yeux ſur elle, & lui baiſoit la main. Ariſtus & la mere de Philis, Amyntas & Philétas, étoient aſſis enſuite : l'amitié & la ſatisfaction rajeuniſſoient leurs fronts. Les doux ſouris, les contes que l'on faiſoit à ſes voiſins, les mots enjoués que l'on diſoit tout bas à l'oreille de ſa bergere, tout annonçoit la liberté, la joie & le bonheur. Mais bientôt la vive jeuneſſe quitta le berceau pour commencer des jeux plus gais. Ils danſerent d'abord tous en rond, en ſe tenant fortement par la main. Daphnis étoit le premier dans le rond, Philis la derniere ; & quand le rond ſe fermoit, ils ſe joignoient & s'embraſſoient : enſuite toute la bande formoit un cercle en danſant. Il fallut auſſi que Daphnis & Philis danſaſſent quelquefois ſeuls au milieu du rond. Alors les filles & les garçons danſoient autour d'eux ; ou bien les meilleurs danſeurs & les meilleures danſeuſes figuroient les danſes du moiſſonneur, ou du ſemeur, ou du vendangeur, ou du mari-

nier, qu'ils caractérisoient par leurs mouvemens : pendant ce temps, les autres chantoient les airs du moissonneur, du semeur, du vendangeur & du marinier. Les garçons, dans des mouvemens rapides, soulevoient en tournant les filles riantes, de maniere que leur vêtement léger voloit en l'air. Enfin fatigués par la danse, ils retournerent dans le berceau pour se rafraîchir à l'ombre, pour manger des fruits, pour folâtrer & pour se raconter des aventures.

Une fois mon berger s'étoit bien trompé, dit une jeune bergere en passant la main sous le menton de son berger ; il s'étoit bien trompé, dit-elle, en adressant la parole à Philis. Je lui avois promis de l'aller joindre au bocage à une certaine heure ; mais le pauvre berger fut obligé de m'attendre bien long-tems. J'arrivai enfin, toute essoufflée, sans fleurs, mes cheveux en désordre, & ma guirlande déchirée. Oui, oui, l'interrompit le berger.... & la gorge toute découverte. . . . Je voulus me précipiter dans ses bras, continua la bergere en rougissant ? mais il recula. Berger, lui dis-je, je n'ai pas pu arriver plutôt. Comme je me hâtois de venir te trouver, Damete a couru après

moi ; & s'étant jeté sur mon sein, il m'a déchiré malicieusement ma guirlande, il m'a enlevé mes fleurs, & m'a défait mes rubans. Ainsi disois-je, & je voulus l'embrasser ; mais lui, plein de colere, prit la fuite. Berger, ne me fuis pas, m'écriai-je ; il m'apportera d'autres fleurs. A ces mots il couroit encore plus fort. [illegible] suivis des yeux, & je vis qu'il frappoit la terre de son pied, &.... Oui, l'interrompit encore le berger, j'étois furieux. La cruelle ! disois-je ; elle m'est infidelle, & c'est peut-être déja depuis long-temps. Elle vient de me le dire, & elle veut encore m'embrasser ! Je dis encore bien d'autres choses, & je courois ça & là comme un forcené. En courant ainsi, je me retrouvai insensiblement devant elle. Je tremblois, je pleurois de rage & de douleur. Je jetai la vue sur elle, & je vis un petit enfant qui jouoit sur ces genoux, qui rattachoit ses rubans, & qui lui ajustoit des fleurs sur le sein. Vois-tu, méchant, me dit-elle en me regardant d'un air triste & tendre, vois-tu que le petit Damete m'a apporté d'autres fleurs ? Est-ce là Damete, m'écriai-je avec surprise, qui t'a défait tes rubans ? & j'étois plein de confusion & de ra-

viſſement, en découvrant mon erreur.... Oui, répondis-je, (ainſi reprit la jeune fille) oui, c'eſt là Damete. Pourquoi t'es-tu mis en colere, mon cher berger? Ah! certainement rien ne m'arrêtera plus à l'avenir, puiſque cela te fâche ſi fort. Alors tu t'approchas de moi, tu me ſerras la main, & tout éploré, tu cachas ton viſage dans mon ſein. Plus je te diſois, leve-toi, mon berger, que je t'embraſſe; plus tu pleurois, en diſant: Je ne ſuis pas digne que tu m'embraſſes. Ainſi conta la jeune fille; & ſe tournant vers ſon berger, elle lui donna un baiſer.

Il eſt bien doux de ſe raccommoder ainſi, dit Philis en embraſſant Daphnis. Oui, reprit Daphnis : jamais, ma chere enfant, jamais je n'éprouvai de plus doux tranſports que lorſque nous nous raccommodâmes après la tromperie de Lamon.

Un jour ma bergere m'a attrapé, dit un autre berger, tenant ſur ſes genoux ſa bergere qui rioit à ſon récit. J'étois couché au bord du fleuve, & je dormois. Tout-à-coup je fus éveillé par une voix. Berger, me dit la voix gracieuſe, hélas! toutes le fois que tu te promenes ſur le bord du fleuve, je te ſuis des yeux en ſoupirant; & lorſque tu t'éloignes de

cette rive, rien n'égale ma douleur. Mais lorſque tu viens dormir ſur ces bords, ah! quel eſt alors mon raviſſement! J'accours au rivage, & je te donne un baiſer. Je ne puis le celer plus long-temps, je t'aime: une nymphe jeune & belle t'aime; ne veux-tu pas l'aimer à ton tour? Je ne puis, diſois-je, je ne puis t'aimer, ô nymphe! j'aime déja une aimable bergere. Mais, continua la nymphe, ſi tu me voyois, ſi tu voyois les boucles de ma verte chevelure flotter ſur mes épaules plus blanches que la neige, & autour de mes reins déliés; ſi tu voyois mes joues vermeilles, ma bouche mignonne, mes yeux bleus, tu changerois volontiers ta bergere pour une nymphe. Je ne puis t'aimer, ô nymphe! repartis-je; ne te courrouce pas; je ne puis t'aimer, quand même tu ſerois belle comme une des Graces, ou comme Vénus même. J'aime ma chere Chloé, & je ne la quitterois pas pour tout l'univers. Je vais, ô nymphe, je vais quitter ce rivage, & je n'y reviendrai plus que ton amour ne t'ait quittée. Cruel! dit la nymphe, je te pourſuivrai dans les campagnes; les faunes t'enleveront tes brebis, & te por-

teront dans le fleuve. Hélas! disois-je, quand les faunes devroient m'arracher la vie, je ne saurois aimer que ma Chloé. Ils t'enleveront ta Chloé, vouloit encore dire la nymphe; mais ces dernieres paroles se changerent en éclats de rire. C'étoit Chloé elle-même. Elle s'avança, se tenant les deux côtés. Je n'ai pu garder plus long-temps mon sérieux, dit-elle.... Tout cela est vrai, interrompit la jeune fille. Je ne pus m'empêcher de rire: car il alloit s'emporter contre la nymphe; & j'en étois d'autant plus ravie, que je connoissois mieux par-là la tendresse & la fidélité de mon berger. En parlant ainsi, elle le pressa contre son sein.

Au milieu de ces amusemens, le soir vint; la lune s'éleva paisiblement de l'horizon. Alors Daphnis & Philis rassemblerent tous les bergers & toutes les bergeres sous le berceau de genevriers. Le melon, dans son rézeau de verdure, & les grappes de raisin les invitoient à table: la pomme & la poire colorées comme des joues vermeilles, la grenade avec sa couronne verte & sa poitrine entr'ouverte; la douce figue, & tous les fruits qu'offre l'automne bienfaisante, & tous ceux qui sont enfermés dans des écosses veloutées

ou dans des écales dures, se présentoient à leurs yeux. Tous ces fruits étoient dans des corbeilles rangées en file, entremêlées de fleurs, de plantes odoriférantes, & de grands vases remplis de vin & de cidre, couronnés de pampres & du lierre sacré.

Pendant qu'ils se plaçoient autour de la table. Damon, le jeune homme qui jouoit si bien de la lyre d'ivoire & qui avoit sculpté l'Amour, aborda Daphnis: Ami, lui dit-il en lui présentant une large coupe, accepte cette coupe. Je l'ai travaillée pour toi. Qu'elle soit le gage de notre amitié. Que pleine de vin, elle fasse le tour de la table; & que celui qui boira de cette coupe chante une chanson. Transporté de joie, Daphnis prit la coupe. Ton amitié m'est précieuse, Damon, dit-il en tournant la coupe dans sa main pour en admirer le travail. Bacchus y étoit représenté en relief sur son char traîné par des tigres caressans: Silene, riant d'une façon grotesque, suivoit le char de Bacchus, & des faunes badins le soutenoient des deux côtés par-dessous les bras sur son âne. Une troupe pétulante de nymphes, de satires & de faunes, armés de thyr-

ses, de tambourins, de castagnetes & de sistres, ou portant des outres sur les épaules, suivoit confusément Silene. Au-dessus de ces figures, dans la guirlande de fleurs sculptée sur le bord supérieur de la coupe, de petits enfans folâtroient & répandoient des fleurs sur la troupe. L'amour voltigeoit au milieu, & lançoit des traits sur les nymphes, dont les unes lui sourioient malignement & les autres affectoient de fuir ; mais elles se retournoient d'un air agaçant, & regardoient si elles étoient assez prés pour être remarquées par le dieu.

Cependant Daphnis plein de joie, rempli la coupe d'un vin pétillant, & chanta ainsi : . . . « O vin ! que tu es » agréable lorsque je suis dans les bras » de ma bergere ! Quand son baiser » t'accompagne, je ne savoure que la » joie : car le baiser de celle que j'aime » ouvre soudain mon cœur à la félicité. » Au pied de ce côteau je veux con- » struire un berceau sacré pour Bacchus » & pour l'Amour ; je l'ornerai de » pampres : je veux alors, à l'ombre » de ce berceau, sur le sein de ma » belle, rendre graces à l'Amour de

» mes transports, & à Bacchus de ma
» joie. »

Après avoir chanté, il rendit la coupe à Philis, qui la prit en souriant, & chanta ainsi : ... « O rose que tu
» exhales une odeur agréable quand mon
» berger te cueille, & quand il te
» place sur mon sein en me donnant
» un doux baiser ! alors je ne respire
» que la joie : car le doux baiser de
» mon berger ouvre soudain mon cœur
» à la félicité. Oui, mon berger,
» construis un berceau pour Bacchus &
» pour l'Amour ; & moi je cultiverai,
» pour le dieu d'Amour, des roses au-
» près des pampres ; & je veux alors,
» dans tes bras, rendre graces à l'A-
» mour de mes transports. »

C'est ainsi que la coupe faisoit le tour de la table, & augmentoit la gaieté, les ris & les jeux. Tous chantoient des chansons plaisantes ou amoureuses. Un jeune homme malin chanta : ... « Peu s'en est fallu que je
» ne t'aie aimée, bergere cruelle &
» maligne. Mais tu peux être cruelle &
» maligne, & mépriser l'Amour ; tu peux
» me fuir tant que tu voudras : car je
» t'ai vue, près du puits profond, pui-

» ser de l'eau pour tes brebis ; oui ,
» oui , je t'ai vue tirer le seau en te
» baissant toujours : je te regardois ,
» pauvre bergere : j'ai vue ton sein ,
» & je n'ai rien vu. »

Une petite & jeune bergere chanta à son tour , avec autant de délicatesse que la jeune alouette : .... « Je ne veux point
» aimer , dis-je sans cesse. Quand je vois
» les oiseaux se béqueter sur les rameaux
» naissans , je répete toujours, je ne
» veux pas aimer. Quand j'apperçois
» certain berger , ce brun , ce beau
» berger : Non , non , dis-je encore ,
» je ne veux pas aimer. Ah ! dites-moi ,
» mes compagnes , vous qui avez deja
» aimé ; je n'ai rien à craindre , rien du-
» tout , n'est-il pas vrai ? quoique je sou-
» pire chaque fois que je répete , Non ,
» beau berger, non, je ne veux point
» aimer ? »

La coupe parvint enfin à Damon , qui l'avoit sculptée. Damon , s'écrierent tous les bergers & toutes les bergeres,il faut que tu accompagnes ta chanson avec ta lyre : où est-elle ? Je ne veux pas , je ne veux pas m'accompagner ; je veux chanter sans ma lyre , disoit-il , lorsqu'une bergere rusée vint en riant mettre la lyre

dans ſes bras. Toutes les bergeres & tous les bergers battirent des mains, & s'écrierent : Il faut, il faut que tu joues de ta lyre. Il la prit & ſe leva. Tout fut alors dans un grand ſilence, & chacun écouta avec attention. Il commença donc à chanter en s'accompagnant.

« Jeunes filles, jeunes garçons ; aimez » & buvez : que vos cœurs treſſaillent : » que la joie ſoit empreinte ſur vos » fronts & ſur vos joues embraſées. » Car, croyez-en mes paroles, aima- » ble jeuneſſe, j'ai vu, j'ai vu Bac- » chus, ce dieu toujours jeune, tou- » jours gai. Il étoit couché ſous un » feuillage de verdure, appuyé d'un » air riant ſur une outre ; & à demi » couvert par les ombres mouvantes des » tiges de pampres. L'Amour poſoit un » de ſes bras ſur les genoux de Bacchus ; » de l'autre main il ſe ceignoit la tête » de rejetons de vigne. Des faunes ivres » chanceloient autour du berceau, & » danſoient avec les nymphes : ils ſe » courboient en danſant ; ils ſoulevoient » en l'air les nymphes échevelées : ils » imprimoient des baiſers enflammés » ſur leur cœur palpitant. Amour ! » Amour ! s'écria Bacchus, ah ! ſans

„ toi le vin même est insipide. Ah ! „ que le cœur que l'Amour ne fait pas „ palpiter, est désœuvré ! qu'il est vide ! „ Le nectar, le nectar même est insi- „ pide. Ne laisse jamais, ô Amour ! ne „ laisse jamais un instant mon cœur sans „ tendresse. Quand j'aime, oui, quand „ j'aime, je sens que je suis Bacchus, „ que je suis le dieu du vin & de la „ joie. O Bacchus ! reprit Amour, ô „ Bacchus ! que ne dois-je pas à ta li- „ queur ? Tu inspires du courage à „ l'homme timide : tu rappelles à la „ vie l'amour près d'expirer : tu fais „ que l'amour sourit encore au vieillard „ refroidi, comme le soleil qui se ra- „ nime prêt à se coucher. Tu rends les „ plaisirs plus piquans, tu assaisonnes les „ baisers. Oüi, quand je bois, quand „ je bois, je sens que je suis Amour, „ le dieu de la tendresse & du ravisse- „ ment. . . . Ainsi parlerent les dieux. „ Jeunes filles & jeunes garçons aimez „ & buvez : que vos cœurs tressaillent ; „ que la joie soit empreinte sur vos „ fronts & sur vos joues embrasées. » Ainsi chanta le jeune homme & il se mit à boire.

Les bergers & les bergeres resterent

long-temps assis : ils sembloient écouter encore. Ils se réjouissoient, ils chantoient, ils buvoient, ils s'embrassoient, jusqu'à ce qu'enfin la lune parut à une grande hauteur. Alors ils quitterent le berceau ; ils accompagnerent Daphnis & Philis jusqu'à l'entrée de la chambre nuptiale, en sautant confusément, en jouant des instrumens, & en dansant comme les faunes & les bacchantes dansent sur les montagnes. O Hymen ! chanterent-ils, dieu de l'hyménée ! ô Hymen ! La driade répéta d'une voix mélodieuse ces chants d'hyménée dans le feuillage, & les rossignols chanterent, sur les arbres voisins, des airs amoureux.

Fin de Daphnis.

ÉVANDRE

ET

ALCIMNE,

PASTORALE EN TROIS ACTES.



ACTEURS.

PYRRHUS, Prince de Kriſſa, & pere d'Evandre.

ALCIMNE, crue fille de Chloé.

EVANDRE, cru fils de Lamon.

ARATES, ami de Pyrrhus, & pere d'Alcimne.

LAMON, Berger.

CHLOÉ, Bergere.

Le Capitaine des Gardes de Pyrrhus.

Un Courtiſan.

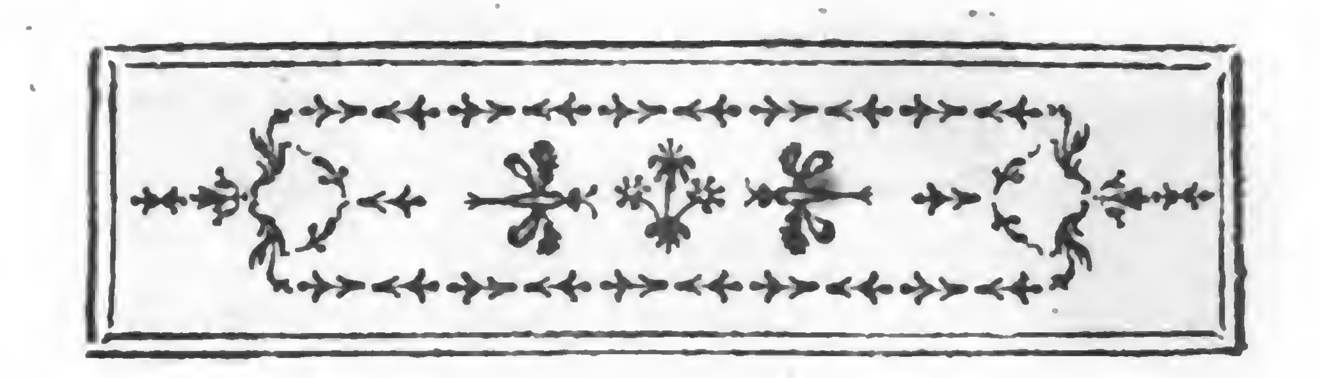
Un autre Courtiſan.

Un Savant.

Deux Suivantes.

MILON, Berger.

La ſcene repréſente un lieu ſolitaire, planté d'arbres.



EVANDRE ET ALCIMNE,

PASTORALE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAMON, CHLOÉ.

CHLOÉ.

OU vas-tu, mon voisin, avec cet air pensif & occupé ? Il est vrai que nous autres gens de la campagne nous avons

toujours quelque chose à faire, si nous voulons que nos troupeaux & que notre petit bien soient en bon état.

LAMON.

C'est parler en femme sensée. Notre vie en effet, est toujours active. Je viens, dans ce moment, de remplir un devoir sacré auquel je ne manque jamais. J'ai offert à Pan les premiers fruits des cinq jeunes arbres que j'ai plantés en mémoire du jour où Evandre, le fils de mes soins, m'a été confié. Ils ont dix-huit ans, & ils sont d'une si belle venue, qu'il semble que les dieux veuillent me donner un heureux présage pour l'avenir.

CHLOÉ.

Les dieux récompensent ta piété, ils encouragent toujours l'homme droit qui les honore : mais on doit être plus religieux encore à leur égard, quand on est dans l'attente de quelque grand événement. Comment se terminera celui qui nous tient en suspens ? Car nous pouvons ici, sans rien craindre, nous entretenir de notre secret. (*Elle regarde autour d'elle.*) Quel sera le sort

d'Alcimne, qui eſt auſſi la fille de mes ſoins, ſi les dieux me conſervent aſſez long-temps pour le voir éclairci? Il y a ſeize ans qu'on me l'a confiée: « Veillez ſur elle, m'a dit celui qui » me l'a remiſe, comme ſur un dépôt » bien cher; vous travaillerez pour » votre bonheur à venir. Renfermez » ſur-tout ce ſecret dans votre cœur. »

LAMON.

Les dieux ont ſûrement de grandes vues ſur eux. Evandre eſt le plus beau des bergers de la contrée. Il eſt beau comme la ſtatue du temple de Delphes; il eſt ſage comme un homme à qui les années ont donné de l'expérience; il eſt intrépide comme Hercule; il ſe battroit contre un lion; il n'a point ſon égal à la lutte, à la courſe, & dans tous les exercices qui demandent de la force & de la légéreté: pour ſes chanſons, on croiroit qu'Apollon les lui inſpire en ſonge.

CHLOÉ.

Alcimne n'a pas moins d'avantages ſur les jeunes filles de nos campagnes: elle eſt belle comme les Graces; elle réunit

en elle ſeule tous les agrémens qui parent une bergere accomplie; elle l'emporte ſur ſes compagnes comme la roſe l'emporte ſur les fleurs de nos prairies.

LAMON.

Leur amour me cauſe des inquiétudes en même temps qu'il me donne des eſpérances. Peut-être eſt-ce la volonté des dieux qu'ils s'aiment; mais... nous ne la connoiſſons point. Je me flatte que les deſtins ne les ſépareront pas : cependant ce n'eſt point à nous à régler leur ſort comme s'ils nous appartenoient : on nous les redemandera peut-être bientôt. Nous ne pouvons donc conſentir à leur union, & il faut même nous réſoudre à éloigner leurs eſpérances.

CHLOÉ.

Rien n'eſt plus raiſonnable, Lamon. J'eſpere que nous touchons à l'inſtant où ces ſecrets nous ſeront connus. Je ſuis naturellement impatiente; auſſi je ſouhaite encore plus que toi que ce moment arrive.

LAMON.

Les dieux régleront tout pour le

mieux. Quelle seroit ma douleur, si mes espérances étoient trompées! Combien ils méritent l'un & l'autre d'être heureux! Qu'il est affligeant pour moi de ne pouvoir accomplir leurs tendres désirs! Il faudra bien avoir recours à quelque prétexte pour couvrir nos refus. J'ai toujours eu horreur du mensonge : celui que j'imagine est innocent; le ciel nous le pardonnera. Nous leur dirons à tous les deux que dans la même nuit nous avons eu un songe qui ne nous permet pas de les unir.

CHLOÉ.

Le prétexte est bien trouvé : dès que nous sommes obligés de les tromper, nous ne pouvons employer de meilleur moyen; autrement nous ne pourrions nous défendre de leurs instances. Mais adieu; il faut que je retourne à mon jardin. Voici ton fils qui vient; pour n'en être pas vue, je vais passer derriere cette haie.

LAMON.

Je m'en vais aussi : je veux échapper aux prieres qu'il ne manqueroit pas de me faire.

SCENE II.

EVANDRE *seul.*

JE la cherche en vain depuis longtemps. Elle n'est point ici, elle n'est point à la fontaine, ni sous ces noisettiers : elle devoit y venir cependant. Sa mere l'a peut-être occupée, à dessein, à quelque ouvrage. (*Il regarde autour de lui.*) J'en suis presque sûr. D'un autre côté, mon pere m'évite ; il paroît craindre que je ne lui parle d'Alcimne. Je ne sais que penser de tout cela. Trouveroit-il mauvais que j'aimasse la plus aimable des bergeres? Mais lui-même lui donne la préférence sur toutes ses compagnes. Cette conduite m'inquiete, m'inquiete fort. Mais où est-elle ? Elle ne vient pas. Je vais, en l'attendant, graver son nom sur l'écorce unie de cet arbre. (*Il tire un couteau de sa panetiere.*) Tu porteras son nom & le mien, arbre fortuné. Sois le plus beau de ceux qui t'environnent. Tu

n'as point à craindre les coups de la hache : le paſſant dira en te voyant : *Cet arbre eſt conſacré à l'amour.*

SCENE III.

ALCIMNE, EVANDRE.

(*Pendant qu'Evandre grave ſur l'arbre le nom d'Alcimne, elle ſurvient, ſe gliſſe légérement derriere lui ; & lui met les deux mains ſur les yeux.*)

ALCIMNE.

DEVINE qui c'eſt.

EVANDRE.

O Alcimne ! ô ma chere Alcimne !

ALCIMNE.

Tu te trompes.

EVANDRE.

Non, je ne me trompe pas. Où es-tu donc reſtée ſi long-temps ?

ALCIMNE.

Hé bien, ſi tu ne te trompes pas, embraſſe-moi. (*Elle retire ſes mains, & ils s'embraſſent.*) C'eſt le berger Milon qui m'a retenue : peut-être même me ſuit-il encore. Que ſon amour me peſe !

EVANDRE.

Dieux ! le voici.

SCENE IV.

ALCIMNE, EVANDRE, MILON.

MILON *à Alcimne.*

OH ! je me doutois bien que tu trouverois ici Evandre : Evandre n'a point ſon égal à la lutte, à la courſe, pour le chant, & auprès des bergeres. Evandre, tu dois avoir déja gagné bien des agneaux.

ALCIMNE.

Il y a long-temps que nous ſavons cela.

MILON.

MILON.

Il faut que je vous fasse rire de la simplicité de Battus qui, auprès de ce vieux chêne que vous voyez....

ALCIMNE.

Il y a un siecle que nous en avons ri. Mais.... que viens-tu faire ici?

MILON.

Oh! ne te fâche pas. Un regard d'amitié est tout ce que....

ALCIMNE *le regarde d'un air dédaigneux.*

Tu as ce que tu demandes; va-t-en maintenant.

MILON.

Ah! ce n'est pas comme cela que je le voulois. Tu me traites aussi avec trop de mépris. Il faut que je te chante quelques couplets que ce matin....

ALCIMNE.

Mais si je ne veux pas les entendre?

MILON.

Je ne les chanterai pas moins.

ALCIMNE.

Chante donc; je me ſuis bouché les oreilles.

MILON.

Evandre, tu as beau charmer toutes nos bergeres; tu ne joues pas mieux de la flûte que moi. En voici une que je me ſuis faite avant-hier. Elle eſt excellente. Elle m'a déja fait gagner deux chevres ſur deux bergers que j'ai appellés en défi, & je ſuis ſûr que tu t'avoueras vaincu toi-même. Ecoute....

EVANDRE.

Ah! ſans t'écouter, je l'avoue.

MILON.

Tiens, je te gage mes meilleures chevres.

ALCIMNE.

Et moi tout un troupeau, qu'il n'eſt point d'homme plus inſupportable que toi. Veux-tu donc babiller éternellement? Tu es comme une branche d'epine, qui s'attache aux jambes du paiſant: il faut que je te traîne toujours après moi.

MILON.

Oh! je le vois bien, vous voulez être ſeuls.

EVANDRE.

Tu as été bien long-temps à le deviner.

MILON.

Je m'en vais. (*Il s'en va, & revient.*) J'oubliois juſtement quelque choſe qu'il faut que je vous conte. Hier le ſoleil ſe couchoit dans la mer lorſque j'allois ſur le rivage, &c....

ALCIMNE.

Tu n'as pas encore fini?

MILON.

Je n'ai pas commencé. J'étois donc ſur le rivage, lorſque j'apperçus le pêcheur Aſphalion qui tendoit ſes filets. « J'ai vu, m'a-t-il dit, « avant le coucher du ſoleil, » cinq gros vaiſſeaux » en pleine mer. » Et il croit qu'ils aborderont ſur notre rivage, s'ils n'y ſont pas déja....

ALCIMNE.

Mais.... rien ne les empêche d'aborder, ni toi de t'en aller.

MILON.

Reſtez donc ſeuls. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

ALCIMNE, EVANDRE.

ALCIMNE.

EST-IL enfin parti ce babillard ! (*Elle regarde de tous côtés.*) Oui. Mais dût-il m'écouter encore derriere ce buiſſon, je ne t'en ouvrirai pas moins mon cœur, mon bien-aimé. J'avois, je t'aſſure, autant d'impatience de te revoir, qu'en a une jeune ſerine de revoir ſes petits, lorſqu'un méchant enfant l'a ſurpriſe, & la retient dans ſes mains. Il a beau la careſſer ; elle eſt inconſolable, & elle épie le moment où elle pourra s'echapper. Elle ne regagne pas ſon nid avec plus d'empreſſement que

je n'en ai eu à courir vers toi, & à me dérober à Milon qui vouloit m'arrêter.

EVANDRE.

O ma bien-aimée ! qu'un amour aussi tendre me rend heureux ! Tout-à-l'heure, en passant près d'un rosier, j'y ai cueilli ces roses. Leurs boutons se touchoient, & fleurissoient ensemble. Unies de la sorte, elles répandent, elles confondent leurs doux parfums : elles seront encore unies même en se flétrissant. Place, ma bien-aimée, place sur ton sein cette image fidelle de notre amour.

ALCIMNE.

Oui sans doute, je vais la placer sur mon sein. Vois comme elles sont belles ! C'est ainsi que notre union nous embellit.

EVANDRE.

C'est ainsi que nous passerons nos jours : ils seront charmans comme le parfum de ces roses.

ALCIMNE.

Comme elles, nos cœurs unis s'épa-

nouiront enſemble. Mais dis-moi, m'as-tu attendu long-temps?

EVANDRE.

Non : mais quand je ne te vois pas, toutes les minutes ſont bien longues.

ALCIMNE.

J'ai été bien effrayée quand, en venant ici, j'ai trouvé derriere ce boſquet Milon, lui que j'aime comme l'abeille aime le bourdon. Il étoit au milieu du chemin. « Toutes les ber-» geres, m'a-t-il dit, qui paſſent dans » ce ſentier, pour droit de paſſage, » me doivent un baiſer. » Laiſſe-moi donc aller, lui ai-je dit de mauvaiſe humeur. Mais il n'en auroit rien fait, ſi je ne me fuſſe aviſée de lui demander à qui appartenoit une géniſſe blanche que je voyois courir dans le marais, & qui s'étoit ſûrement égarée. Il a regardé, & alors je me ſuis gliſſée derriere lui; & j'étois déja loin avant qu'il s'apperçut de ma ruſe, lorſque l'odieux perſonnage à couru après moi de toutes ſes forces. Mais tu as l'air tout penſif.

EVANDRE.

Moi?

ALCIMNE.

Oui, toi. On croiroit que tu as quelque chose à dire qui te fait de la peine. Allons, ne m'inquiete pas.

EVANDRE.

Moi.... je ne sais trop si je dois te le dire.

ALCIMNE.

Tu m'inquiéteras davantage si tu ne me le dis pas.

EVANDRE.

Hé bien, je t'avouerai que ce qui m'inquiete, ce sont les retards qu'apporte mon pere à notre bonheur. Il semble éviter de se trouver avec moi tête à tête; & quand il ne peut faire autrement, si je viens à lui parler de notre amour, il paroît troublé, & ne me répond que par des propos vagues.

ALCIMNE.

La conduite de ma mere me donne les mêmes inquiétudes.

EVANDRE.

Hier il offrit aux dieux les prémices des cinq arbres qu'il a plantés dans

mon premier printemps. Le hasard m'amena dans le lieu où il faisoit son offrande. Pour ne point troubler sa piété, je restai caché derriere un buisson, & je l'entendis faire cette priere : « Dieux » bienfaisans ! exaucez mes vœux, & » agréez mon offrande. Soyez favora- » bles à mon fils ; accomplissez, pour » son bonheur, les destinées extraordi- » naires qui l'attendent. » Il continua de prier ; mais le vent, en agitant les feuilles, m'empêcha d'en entendre davantage.

ALCIMNE.

Ah ! que je souhaite avec ardeur que le ciel exauce sa priere !

EVANDRE.

Quelles destinées m'attendent ? Fassent les dieux qu'elles soient heureuses ! Ah ! c'est ton amour seul qui peut faire mon bonheur.

ALCIMNE.

Mon bien-aimé, ne nous laissons point affliger par ces tristes pensées ; ne nous alarmons pas d'un malheur qui n'arrivera peut-être jamais. Allons,

reprends ta gaieté, souris à ton Alcimne. Ecoute ; chantons tour-à-tour la chanson que nous aimons tant.

EVANDRE.

Près de toi j'oublie tous mes chagrins. Commence, je chanterai après.

ALCIMNE.

Je vais commencer.

Quand Zéphyr & le Printemps
Ont abandonné nos champs ;
La triste Flore soupire ;
Le plaisir fuit, la rose expire.

C'est ainsi, mon bien-aimé,
Que mon cœur, en ton absence,
Par la douleur consumé,
Languit & meurt d'impatience.

EVANDRE.

Quand, au retour du Printemps,
Zéphyr caresse nos champs,
Il console la nature,
Il ranime la verdure.

Ainsi se calment mes soucis.
Quand je te vois paroître ;
De ta bouche un tendre souris
Me donne un nouvel être.

Tous deux ensemble.

Oui, je t'aimerai toujours :
J'en fais serment par ce bocage ;

Asyle de nos amours.
Je ne ſerai jamais volage.

Oui, je t'aimerai toujours :
J'en fais ſerment par ce bocage,
Aſyle de nos amours.
Oui, je t'aimerai toujours.

ALCIMNE.

L'abeille diligente,
Quand l'hiver pareſſeux la condamne au repos,
Gémit dans l'attente
De la ſaiſon charmante
Qui la rappelle à ſes travaux.

Ta bergere fidelle,
Loin de tes yeux,
Gémit comme elle :
Son cœur, ſon tendre cœur ſans ceſſe te rappelle,
Et te cherche en tous lieux.

EVANDRE.

Quand la roſe vermeille
Exhale ſes parfums, étale ſes attraits,
L'abeille
S'éveille,
Et revole dans nos boſquets.

Ainſi ma tendreſſe,
A l'aſpect enchanteur de tes jeunes appas,
Précipite mes pas ;
Ainſi je m'empreſſe
A voler dans tes bras.

Tous deux ensemble.

Oui, je t'aimerai toujours :
J'en fais ferment par ce bocage,
Afyle de nos amours.
Je ne ferai jamais volage.

Oui, je t'aimerai toujours :
J'en fais ferment par ce bocage,
Afyle de nos amours.
Oui, je t'aimerai toujours.

SCENE VI.

ALCIMNE, EVANDRE, MILON.

MILON.

VOUS avez fort bien chanté.

ALCIMNE.

Comment ! tu es déja revenu ! Ou bien n'étois-tu pas parti ? Le tour feroit affez familier.

MILON.

Je m'étois retiré, & en revenant

je n'ai entendu que le dernier couplet de votre chanſon.

ALCIMNE.

Mais que veux-tu donc, malheureux importun ?

MILON.

C'eſt l'intérêt que je prends à ce qui te regarde, qui m'a fait revenir. Vous vous amuſez à chanter & à vous conter des douceurs, ſans faire attention à ce qui ſe paſſe autour de vous. N'entendez-vous pas d'ici tout le bruit qui ſe fait ſur le rivage ?

EVANDRE.

A quelle occaſion ?

MILON.

Les vaiſſeaux dont parloit Aſphalion, ſont abordés.

ALCIMNE.

Hé bien, en quoi cela nous intéreſſe-t-il ?

MILON.

En rien, dès que vous voulez encore vous moquer de moi.

EVANDRE.

Parle toujours.

MILON.

Je n'ai rien à dire.

ALCIMNE.

Oh oh ! tu joues l'homme piqué ! Parle donc.

MILON.

Ces étrangers ſont deſcendus à terre ; ils dreſſent deja leurs tentes ſous l'allée de tilleuls tout près d'ici. Je voulois vous prévenir de peur qu'ils ne vous ſurpriſſent. Nous ne connoiſſons pas leurs intentions ; mais vous n'êtes pas ici en ſûreté.

ALCIMNE.

Je te remercie de ton attention, Milon. Je ſuis en effet, toute effrayée. Allons-nous-en.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(On voit, dans l'éloignement, des tentes ſous des arbres.)

PYRRHUS, ARATES.

PYRRHUS.

QUE je ſuis impatient de revoir mon fils ! Je puis actuellement me livrer ſans danger à ma tendreſſe. L'oracle m'ordonna de le laiſſer dix-huit ans inconnu parmi des bergers ; & voici le dix-huitieme printemps qu'il vit parmi eux. Quand je l'y envoyai, il étoit auſſi beau qu'on nous peint l'Amour. J'eſpere que les principes naturels de droiture & de vertu ne ſeront point altérés en lui.

ARATES.

Je suis aussi empressé de revoir ce jeune Prince. Que nous serions heureux si nous trouvions tous deux nos enfans dans l'état où nous les souhaitons ! Il y a seize ans, comme vous le savez, que j'ai envoyé dans ces mêmes lieux ma fille, le ciel me l'ayant commandé dans un songe. Avant de m'embarquer avec vous, j'ai fait des sacrifices à mes dieux domestiques : ils m'ont apparu deux fois, pour me promettre que mes vœux pour le bonheur de ma famille seroient accomplis.

PYRRHUS

Daignent les dieux exaucer nos désirs ! Peut-être mon fils renoncera-t-il à regret à la tranquillité dont il jouit parmi ces bergers, & à l'abri de ces ombrages frais. Les agrémens champêtres de ces lieux font sur moi des impressions si douces & si puissantes, qu'elles passent jusque dans mon ame. Je crois respirer un air plus pur & plus sain dans cet asyle de la belle & simple nature. Je sens ici ce qu'on éprouve en revoy-

ant son pays natal après une longue & triste absence.

ARATES.

Notre genre de vie, en effet, est si éloigné de la simplicité primitive, qu'elle nous paroît tout-à-fait étrangere. Elle doit produire une impression extraordinaire sur l'ame de quiconque y revient une fois, si cependant il n'a pas étouffé dès sa tendre jeunesse le goût de cette noble simplicité.

PYRRHUS.

Il y a déja une heure que j'attends mon fils. Je vois venir un jeune homme qui me paroît si beau, que si c'est lui, tous mes désirs sont exaucés. Il vient droit à nous.

SCENE II.

PYRRHUS, ARATES, EVANDRE.

EVANDRE.

Je vous salue, Messieurs.

PYRRHUS.

Bonjour, jeune berger. Est-ce la

curiosité ou quelque affaire qui te conduit vers nous?

EVANDRE.

C'est la curiosité. C'est toujours une nouveauté pour nous de voir des gens de la ville. Mais dites-moi, Messieurs, n'êtes-vous pas venus avec le prince de Krissa, qui aborda hier sur notre côte?

ARATES.

Oui.

PYRRHUS.

Ne renoncerois-tu pas volontiers à la triste vie que tu menes ici, pour nous suivre à la ville?

EVANDRE.

Moi? Ha ha! je m'en garderois bien. J'allai une fois à Delphes, lorsque je n'étois encore qu'un jeune enfant. J'étois émerveillé de tout ce que j'y voyois: mais je ne changerois pas notre beau pays pour la ville, où il faut parcourir tant de rues avant d'arriver dans la pleine campagne.

PYRRHUS.

Tu es simple; tu te feras aisément à la vie qu'on y mene.

EVANDRE.

Je n'irois qu'avec peine habiter parmi des gens qui ont une façon de vivre toute différente de la nôtre. Ils rient de notre ſimplicité. Nous ſommes cependant auſſi heureux qu'ils le ſont. Ils ont beſoin de tant de choſes pour l'être! Mais nous, nous ſommes contens de ce que nous avons. Nous cultivons en paix nos champs, nous ſoignons nos troupeaux, & leur fécondité eſt le ſalaire de nos travaux. A entendre ces gens, notre abondance n'eſt que pauvreté. Cette idée eſt aſſez ſinguliere. Non, je ne voudrois pas retourner à la ville. Lorſque j'y allois, je m'arrêtois à chaque pas; j'ouvrois de grands yeux à la vue des grandes maiſons, hautes comme des montagnes, & dont les habitans ſont plus petits que nous. Les paſſans ſe moquoient de moi, ſur-tout quand je leur faiſois des queſtions. « Jeune berger, » diſoit l'un, ſait-tu chanter? oui diſois-je, je ſais chanter; & alors je chantois à pleine voix ma plus jolie chanſon. On s'attroupoit autour de moi, & on me railloit. Je chante cepen-

dant bien ; tous les bergers en conviennent. Les femmes n'y sont pas plus honnêtes. Quand j'en saluois quelqu'une avec amitié, elle passoit son chemin comme si elle ne m'eût pas vu. Elles ne sont cependant ni si fraîches ni si belles que nos bergeres.

PYRRHUS.

Si tu m'aimes autant que je t'aime, tu ne refuseras pas de venir avec moi.

EVANDRE.

Je vous ai aimé dès que je vous ai vu. Mais pour vous suivre à la ville, abandonnerois-je mon pere, que j'aime aussi, & dont la vieillesse a besoin de secours ? Il a pris les soins les plus tendres de ma jeunesse ; ne dois-je pas, par reconnoissance, lui rendre ces soins dans son âge avancé ? Demeurez avec nous, Messieurs ; nous vous donnerons ce que nos arbres & nos troupeaux nous fournissent de meilleur. Mais vous me faites jaser ici, & vous ne me dites pas où je pourrai trouver le Prince.

ARATES.

Dis-nous ce que tu lui veux.

EVANDRE.

Mon pere m'a chargé de lui porter ces fruits. Je les ai cueillis sur des arbres qu'il a plantés, il y a dix-huit ans, lorsque j'entrois, m'a-t-il dit, dans mon premier printemps. Ils sont mûrs, & doux comme du miel. Où le trouverai-je, Messieurs?

PYRRUS *à Arates.*

Dieux! mon fils a cet âge. Celui à qui il fut confié, devoit planter des arbres dans le même printemps où je le lui envoyai, Arates, ah! si c'étoit mon fils!

ARATES.

Votre conjecture est vraisemblable. Quel autre berger vous enverroit des fruits?

EVANDRE.

Mais vous ne me dites pas où je trouverai le Prince. Il faut que je m'en aille: j'ai encore bien des choses à faire dans notre jardin fruitier & au-

près de notre troupeau : d'ailleurs ma bergere m'attend à la fontaine.

PYRRHUS.

Hé bien, jeune homme, apprends que c'est moi que tu cherches.

EVANDRE.

Vous êtes le Prince de Krissa ?

PYRRHUS.

Oui, c'est moi. Où est ton pere ? & comment s'appelle-t-il ?

EVANDRE.

Mon pere demeure derriere ce bois, & se nomme Lamon.

PYRRUS *à Arates.*

O mon ami ! je ne sais qui m'empêche de l'embrasser. C'est là le nom de celui à qui on l'a remis.

ARATES.

Je n'en douterois presque plus.

EVANDRE.

Tenez, voilà mon pere lui-même qui vient.

SCENE III.

PYRRHUS, ARATES, LAMON, EVANDRE, un DOMESTIQUE de Pyrrhus.

LE DOMESTIQUE *à Pyrrhus.*

MON Prince, c'est là l'homme à qui votre fils a été confié il y a dix-huit ans.

PYRRHUS *à Lamon.*

Mon ami, est-ce vous à qui l'on remit un jeune enfant il y a dix-huit ans.

LAMON.

Oui, mon Prince, c'est moi; & ce jeune enfant, c'est celui qui vous a apporté des fruits. Ils ont été cueillis sur les arbres que j'ai plantés dans le printemps où il me fut confié; & voici le billet cacheté qu'on me remit avec lui.

EVANDRE.

Dieux! qu'ai-je entendu?

PYRRHUS *à Evandre.*

Je ne me suis pas trompé. Embrasse-moi; tu es mon fils : embrasse ton heureux pere. (*Ils s'embrassent.*)

EVANDRE *à Pyrrhus.*

Mon pere, que les dieux vous bénissent !

PYRRHUS.

Oui, je suis ton pere. Quelques mois après ta naissance, les dieux m'ordonnerent de t'éloigner de la maison paternelle; c'est pour leur obéir, que j'ai confié à ce berger ta tendre enfance.

EVANDRE *à Lamon.*

Et toi, tu n'es donc pas mon pere? O! je te donnerai toujours ce nom, que ton amitié pour moi t'a si justement mérité.

PYRRHUS.

Dieux, recevez mes actions de graces, pour m'avoir donné un fils si sensible & si reconnoissant. (*A Lamon.*) Mais toi, mon ami, comment pour-

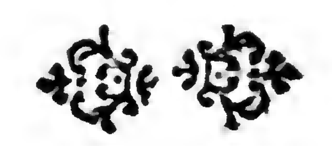
rai-je m'acquitter de tout ce que je te dois ?

LAMON.

Que les dieux ſoient loués ! Ils ont rempli mes vœux. Je me croirai bien payé des ſoins que j'ai pris de ſon enfance, s'il m'aime toujours, & s'il eſt heureux. Je n'ai aucun beſoin de tout ce que vous pourriez me donner.

PYRRHUS.

Bergers, que votre ſort eſt digne d'envie ! Mais, Arates, je ne veux pas me livrer plus long-temps à ma joie, ſans en remercier les dieux ; hâtons-nous d'aller leur offrir un ſacrifice. Pour toi, mon fils, je te reverrai bientôt. Reſte ici : ma cour va ſe rendre auprès de toi, empreſſée de voir ſon Prince, & charmée de l'avoir retrouvé.



SCENE IV.

EVANDRE *seul.*

JE ne puis revenir de mon étonnement ; je ne sais si je dors ou si je veille. Ce que j'ai de mieux à faire pendant que je suis seul, c'est d'aller trouver Alcimne, & de lui conter tout ce qui s'est passé. Mais je vois venir quelqu'un. Quel peut être cet homme qui me fait tant de courbettes ?

SCENE V.

EVANDRE, un jeune COURTISAN.

LE COURTISAN.

PERMETTEZ-MOI, mon Prince, de faire éclater à vos yeux les transports de ma joie.

EVANDRE.

A quelle occasion, mon ami ?

EVANDRE.

Les beautés ſimples & variées de la nature ne font donc ſur toi aucune impreſſion agréable.

LE COURTISAN.

On n'y trouve d'agrément que lorſque l'on ne connoît rien de mieux.

EVANDRE.

Quand une belle aurore ſe leve ſur des côteaux rians, quand elle ranime les plantes & les oiſeaux, ne ſens-tu aucun plaiſir ?

LE COURTISAN.

L'aurore ! Eh ! je ne l'ai jamais vue.

EVANDRE.

Aucun berger ne t'enviera ton bonheur.

LE COURTISAN.

Je le crois bien, le bonheur dont je jouis n'eſt point à ſa portée.

EVANDRE.

Mais dis-moi, qui es-tu ?

LE COURTISAN.

Je ſuis attaché à la cour.

EVANDRE.

Quelles y ſont tes occupations?

LE COURTISAN, *à part.*

Il croit, je penſe, que j'y ſuis employé au moins à mener la charrue. (*A Evandre.*) Mes occupations? C'eſt de m'habiller magnifiquement, de faire bonne chere, de danſer, d'inventer de nouveaux plaiſirs, de faire ma cour à nos belles....

EVANDRE.

Tu n'as rien autre choſe à faire?

LE COURTISAN.

Rien autre choſe. Que voulez-vous donc que je faſſe de plus?

EVANDRE.

Pour nous, qui ſommes de bonnes gens, nous n'appellons occupations que ce qui nous rend utiles aux autres: en travaillant pour eux, nous travaillons à notre ſatisfaction & à notre bonheur. Nous eſtimons plus l'induſ-

trie de l'abeille, que la parure du papillon.

LE COURTISAN, *à part.*

Bons dieux ! quelle bassesse dans sa façon de penser ! Que notre Prince sent sa bergerie ! (*A Evandre.*) Les gens du commun passent leurs jours dans la peine & la fatigue ; mais nous, à la cour, nous jouissons de la vie. Des plaisirs toujours variés ne laissent aucun accès à des réflexions qui pourroient nous attrister. Dans les jeux publics, nous payons des hommes qui s'estropient ou s'éreintent pour nous amuser, ou qui, pour mériter nos suffrages, exposent leur vie sur des chevaux indomtés. Des gens de notre rang n'ont garde de courir ces dangers. Nous avons le privilege de passer nos jours dans une charmante oisiveté. Nous volons de plaisirs en plaisirs, & de belles en belles. Toutes celles de la cour sont déja tombées dans mes filets ; mais aucune ne peut m'accuser de lui être resté fidele.

EVANDRE.

Il faut apparemment que ton cœur

ſoit auſſi glacé que nos plantes au plus fort de l'hiver, ou que ces belles ſoient fort laides.

LE COURTISAN.

Elles ſont charmantes : mais j'aime tant la diverſité, qu'il m'eſt impoſſible de m'attacher à quelqu'une d'elles en particulier. Cette fidélité, dans le grand monde, eſt un ridicule. Toujours ſoupirer pour le même objet! Ha! ha! ha! Une fois dans ma vie, il y a bien des années, je m'aviſai de vouloir être conſtant; mais j'ai ſu m'affranchir de cette tyrannie. Il eſt vrai que cette femme étoit belle comme Vénus : auſſi je crois l'avoir aimée, dieu me pardonne! un jour preſque tout entier. Ha! ha! ha!

EVANDRE, *à part.*

O le ſot perſonnage! (*Haut*) Ton ignorance me fait pitié. Toi qui ſais tant de choſes, tu ne ſais donc pas que le bonheur d'aimer eſt le plus grand que les dieux aient accordé à l'homme? Je te plains d'être ſi peu ſenſible au plaiſir le plus délicieux de la vie. Quand tu parles ainſi, j'aimerois autant t'en-

tendre dire que la poire ſucculente eſt amere, & que le parfum de la roſe eſt déſagréable.

LE COURTISAN.

D'après votre éducation, mon Prince, votre façon de penſer ne m'étonne pas; mais vous ne ſerez pas long-temps à la trouver vous-même ridicule.

EVANDRE.

Que les dieux m'en préſervent! Avant que je puiſſe changer ainſi; on verra les pommes croître au milieu des épines.

LE COURTISAN.

Mon Prince, il faut que je prenne congé de vous. Agréez les témoignages de mon reſpect.

EVANDRE.

Tu peux t'en aller; tu m'ennuies.

LE COURTISAN, *en s'en allant.*

O dieux! qu'il eſt ſimple! qu'il eſt ridicule! Ce ſeroit conſcience de lui faire quitter ſes troupeaux.

SCENE VI.

EVANDRE, un OFFICIER de la garde du Prince.

EVANDRE, *en regardant autour de lui.*

CET odieux perſonnage eſt enfin parti. Il faut que je demande à celui-ci pourquoi il marche ainſi armé. Qui es-tu, mon ami? Que veut dire cet attirail menaçant? Pourquoi cet épieu ferré dans ta main? Qu'eſt ce qui pend là à ton côté?

L'OFFICIER.

Mon prince, c'eſt mon épée.

EVANDRE.

Mais pourquoi vas-tu affublé de la ſorte en temps de paix? Pour moi, je me moquerois d'un homme qui, pendant l'hiver, traîneroit après lui tous les outils dont il ſe ſert dans l'été pour cultiver ſon champ ou ſon jardin.

L'OFFICIER.

Je suis le premier Officier de la garde du Prince votre pere.

EVANDRE.

Vous êtes donc plusieurs ? Et vous êtes toujours équipés de cette maniere ?

L'OFFICIER.

Oui, nous sommes plusieurs, & nous sommes toujours équipés de cette maniere. Ha ! ha !... vous me pardonnerez, mon Prince ; je ne puis m'empêcher de rire.

EVANDRE.

Vous habitez donc un pays où vous avez bien des dangers à courir ?

L'OFFICIER.

Pourquoi, mon Prince ?

EVANDRE.

Parce que vous êtes toujours sur vos gardes. Il faut que vous ayiez bien des loups & d'autres bêtes carnacieres. Pour nous, nous n'avons pas besoin de prendre ces précautions : il est bien rare que ces animaux attaquent nos

troupeaux. Votre pays n'eſt donc pas bon pour les troupeaux ?

L'OFFICIER.

Nous vivons dans un pays où l'on ne connoît ces bêtes féroces que de nom.

EVANDRE.

C'eſt donc ſans néceſſité que vous gardez votre Prince avec tant de ſoin.

L'OFFICIER.

Sans néceſſité, mon prince ! Notre Souverain peut avoir parmi ſes ſujets des ennemis cachés, qu'il faut écarter de ſa perſonne.

EVANDRE.

Il faut donc que ce ſoit un méchant peuple, chez qui je ne voudrois pas vivre. J'aimerois autant qu'on gardât un pere contre ſes enfans. Dieux ! dans quel pays voudroit-on m'emmener ! Mais vous avez ſans doute autre choſe à faire qu'à veiller ſur les jours de votre maître ?

L'OFFICIER.

Oui, mon Prince : nous l'accompa-

gnons encore à la guerre. Quand un Prince veut étendre ses états, nous marchons en grand nombre sur les terres de ses voisins, qui nous opposent autant d'hommes armés comme nous, ou même davantage. Dès deux côtés on se range en bon ordre, on en vient aux mains, & on tue le plus de monde qu'on peut. On érige à ceux qui ont été les plus braves . . . .

EVANDRE.

Avec ta permission, qu'est-ce qu'un homme brave ? A qui donnes-tu ce nom ?

L'OFFICIER, *à part.*

O dieux ! quelle simplicité ! Je vois bien qu'il faut lui parler comme à un enfant; il n'a aucune idée du courage & de la gloire. (*Au Prince.*) Les Plus braves sont ceux qui ont tué le plus d'ennemis, & qui leur ont fait le plus de mal. Pour illustrer leur mémoire, on leur érige des statues de bronze ou de marbre.

EVANDRE.

C'est affreux. O ! je n'en veux pas savoir davantage : je frissonne encore

de ce que je viens d'entendre. Mais mon pere cependant n'est pas un Prince cruel.

L'OFFICIER.

Non, c'est un Prince pacifique. Aussi nous vieillissons dans l'état honorable que nous tenons auprès de sa personne, & il nous prive des occasions d'acquérir de la gloire.

EVANDRE.

Et tu t'en plains ! O dieux ! c'est en égorgeant des hommes qu'on acquiert de la gloire ! Parmi nous, on regarderoit avec horreur celui qui s'empareroit du champ de son voisin ; & cependant ce ne seroit, en comparaison, qu'une petite injustice.

L'OFFICIER.

Oui ; mais le cas est différent. On pendroit cet homme-là sans miséricorde.

EVANDRE.

Oh ! je n'y puis plus tenir. Retire-toi ; mon cœur est révolté de ce que tu m'as dit. Je ne veux plus faire de questions,

questions, je ne veux plus voir personne.... Mais en voilà déja un autre qui vient.

SCENE VII.

EVANDRE, un autre COURTISAN.

LE COURTISAN.

PERMETTEZ, Monseigneur.... (*Il s'incline jusqu'à terre.*)

EVANDRE.

Voilà un homme singulier. Que veux-tu ? Cherches-tu à terre quelque chose que tu aurois perdu ?

LE COURTISAN.

Non, mon Prince. Permettez-moi de témoigner à votre altesse la soumission profonde avec laquelle.... (*Il se prosterne à terre.*)

EVANDRE.

C'est plaisant. Voilà ce que fait mon chien quand il y a long-temps qu'il

ne m'a vu. Mais pourquoi donc rampes-tu de la ſorte ?

LE COURTISAN.

C'eſt pour implorer votre protection, & vous aſſurer que je ſuis le plus fidele de vos eſclaves.

EVANDRE.

Eſclave ! J'ai pitié de ton ſort. Par quel malheur l'es-tu devenu ? J'ai entendu dire que les hommes ne pouvoient tomber dans un état plus triſte & plus fâcheux.

LE COURTISAN.

Mon Prince, je ne ſuis pas un de ces eſclaves que le deſtin ou leurs crimes ont privés de la liberté. C'eſt de mon propre choix, c'eſt par reſpect pour votre perſonne, que je me ſoumets à toutes vos volontés. Je ne ſerai heureux que lorſque....

EVANDRE.

Tout ce que je puis juger de toi par tes propos, c'eſt que tu n'es pas dans ton bon ſens. Va-t-en.

SCENE VIII.

EVANDRE. *seul.*

QUELLES gens sont-ce là ! Je n'en puis revenir. Je souhaite que tout ceci ne soit qu'un rêve. Mais je vois venir un homme dont l'aspect m'inspire de la vénération.

SCENE IX.

EVANDRE, un SAVANT.

EVANDRE.

DIS-MOI, mon ami, si je dors ou si je veille. Ton air respectable me fait espérer de trouver en toi un homme sensé.

LE SAVANT.

Vous ne vous trompez pas, mon Prince. Je possede la clef de toutes

les ſciences. Tous ceux qui profitent de mes leçons, deviennent les plus ſavans des hommes.

EVANDRE.

Que je ſuis charmé de t'avoir trouvé! Tu connois donc la maniere de cultiver les champs & les plantes?

LE SAVANT.

Non, mon Prince.

EVANDRE.

Tu ſais la façon de ſoigner les troupeaux, & de guérir leurs maladies?

LE SAVANT.

Je ne la ſais pas non plus.

EVANDRE.

Tu ne connois donc pas la vertu des ſimples?

LE SAVANT.

Non.

EVANDRE.

Peut-être t'es-tu dévoué aux Muſes, & compoſes-tu ces beaux ouvrages qui charment & délaſſent l'eſprit des hommes?

LE SAVANT.

Moi, poëte ! Que les dieux m'en préservent !

EVANDRE.

Tu m'étonnes. Tu sais du moins ce qui est bon & utile à tes concitoyens, ce qu'ils doivent fuir ou pratiquer pour être heureux ?

LE SAVANT.

Je ne me suis point amusé à ces bagatelles.

EVANDRE.

Il faut donc que tu saches quelque chose qui vaille mieux que tout cela ?

LE SAVANT.

Oui sans doute. Je connois le nombre des étoiles ; je parle les langues des nations les plus éloignées ; j'ai supputé combien il y a de grains de sable dans l'espace d'une lieue ; & depuis peu, j'ai apperçu dans la lune une nouvelle tache qui avoit échappé à Endymion lui-même.

EVANDRE.

O dieux ! que mes espérances sont

trompées ! Laisse-moi, laisse-moi. Je ne pourrai me remettre de tout le jour du trouble où je suis.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCIMNE, CHLOÉ, un SERVITEUR d'Arates.

ALCIMNE.

REGARDEZ, ma mere, voilà leurs tentes. Ce n'est pas sans inquiétude que je vais trouver ces gens-là.

CHLOÉ.

Prends courage, ma fille. Les Messieurs de la ville sont bien gracieux pour les bergeres.

ALCIMNE.

C'est justement pour cela.

LE SERVITEUR.

Restez ici : je vais à la tente de mon maître l'avertir de votre arrivée.

SCENE II.

ALCIMNE, CHLOÉ.

ALCIMNE.

MAIS, ma mere, ma couronne de fleurs va-t-elle bien ? Aussi vous ne me laissez jamais le temps d'en tresser de nouvelles, ou de voir dans la fontaine comment elles vont. Ces Messieurs diront que je suis....

CHLOÉ.

Oh ! pour le coup, je ne puis m'empêcher de rire. Voilà comme sont les bergeres ; il n'y a pas homme qui vive à qui elles ne veuillent plaire.

ALCIMNE.

Point du-tout ; je ne veux plaire qu'à mon berger. Mais vous ne me dites pas....

CHLOÉ.

Oui, oui mon enfant, elle te fait fort bien.

ALCIMNE.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Dites-moi ce que nous sommes venues faire ici ; je voudrois en être déja dehors.

CHLOÉ.

Ma chere enfant, tu vas apprendre des choses dont tu seras fort étonnée. Tu vas bientôt quitter ce pays & ma cabane.

ALCIMNE.

Moi, que je vous quitte ! Cela ne sera pas. Pourquoi donc m'inquiéter de la sorte ?

CHLOÉ.

Tu suivras ces Messieurs à la ville, mon enfant.

ALCIMNE.

Je n'en ferai rien. J'irai plutôt me cacher dans la forêt, que d'aller avec ces gens-là. Ma mere, sauvez-vous avec moi avant que quelqu'un vienne ; autrement je m'enfuis toute seule.

CHLOÉ, *en la retenant.*

Attends donc.

ALCIMNE.

Au nom des dieux, laiſſez-moi aller.

CHLOÉ.

Écoute ce que j'ai à te dire. Tu vas trouver ici ton véritable pere.

ALCIMNE.

Mon pere?

CHLOÉ.

Oui. Je ne ſuis pas ta mere, quoique je t'aime encore plus que ſi tu étois mon enfant.

ALCIMNE.

Il faut que vous ne m'aimiez guere, pour me dire des choſes ſi affligeantes.

CHLOÉ.

Non, mon enfant, je ne ſuis point ta mere. Tu es la fille d'un grand Seigneur de la ville. Il y a ſeize ans que l'homme qui vient de nous conduire ici, t'a remiſe entre mes mains, ſuivant un ordre que ton pere en reçut dans un ſonge. Il eſt ici, & il vient te retirer.

ALCIMNE.

Dieux ! que vous m'étonnnez ! Je ſuis toute hors de moi-même. Il faut que ce que vous me dites là ſoit vrai ; car vous ne voudriez pas vous amuſer ainſi à mes dépens. Puiſque la choſe eſt sûre, il faut qu'Evandre & vous me ſuiviez à la ville. N'eſt-il pas vrai que vous viendrez avec moi ; Autrement je n'irois pas ; non sûrement, je n'irois pas. Voyez-vous ce Monſieur qui ſort de cette tente ? C'eſt ſans doute un Seigneur ; car ſon habit eſt tout brillant d'or. Comme il a l'air plein de bonté ! Le cœur me bat. Ah ! ſi mon pere eſt ici, je ſouhaite que ce ſoit là lui.

SCENE III.

ARATES, ALCIMNE, CHLOÉ, un SERVITEUR d'Arates, deux SUIVANTES.

ARATES, *à part à ſon Serviteur.*

SOIS bien sûr que je ſaurois récompenſer le ſervice important que tu m'as

rendu. (*En regardant Chloé.*) Eſt-ce là cette femme à qui tu as remis ma fille ?

LE SERVITEUR, *à part à Arates.*

Oui, mon maître, c'eſt elle. Je l'aurois reconnue aux ſeuls traits du viſage, quand elle ne m'auroit pas repréſenté la bague que je vous ai rendue. Voilà auſſi votre fille : elle eſt ſi belle, que vous la reconnoîtrez avec plaiſir.

ARATES *s'avance vers ſa fille.*

Je te bénis, ma fille. Dieux ! qu'elle eſt aimable ! Vous m'avez exaucé au-delà de mes vœux. Embraſſe-moi, ma chere enfant.

ALCIMNE.

Ah ! mon cœur m'avoit dit que vous étiez mon pere.

ARATES.

Quel pere eſt plus heureux que moi ? De qu'elle joie ſuis-je pénétré ! O ma fille !

ALCIMNE.

O mon pere !

ARATES.

ARATES.

Rendons graces aux dieux de nous avoir comblés de tant de faveurs. (*A Chloé.*) O ma bonne femme, que tes soins ont bien réussi !

CHLOÉ.

Ce sont les dieux qui les ont bénis. Monsieur, je vous remets votre fille : c'est bien la plus aimable enfant que vous puissiez désirer.

ARATES.

Que j'aimerai en elle l'innocence de son ame & de son cœur ! Ma bonne femme, tes soins seront bien payés. (*A sa fille.*) Embrasse-moi encore une fois ma chere enfant.

ALCIMNE.

Avec quelle joie j'embrasse le meilleur des peres !

ARATES.

Chloé peut retourner à sa cabane mettre ordre à ses petites affaires, en attendant que je l'envoie chercher, & que je l'em-

mene avec nous à la ville. Je vais trouver le prince pour lui faire part de mon bonheur. Toi, mon enfant, reste avec ces femmes que j'ai fait venir avec moi pour te servir ; je te rejoindrai bientôt dans ma tente.

SCENE IV.

ALCIMNE, CHLOÉ, deux SUIVANTES.

CHLOÉ.

ADIEU, ma fille. Je ne t'appellerai jamais autrement. Je vais retourner à ma cabane.

ALCIMNE.

Adieu, ma mere Mais ne soyez pas long-temps sans revenir. Promettez-moi que vous reviendrez bientôt.

CHLOÉ.

Oui, je te promets de te rejoindre dès que j'aurai arrangé mes petites affaires.

SCENE V.

ALCIMNE, deux SUIVANTES.

LA Ire. SUIVANTE.

Nous nous trouvons fort heureuſes d'avoir été choiſies pour être à votre ſervice.

LA IIe. SUIVANTE.

Oui, nous ſerons fort heureuſes ſi vous daignez nous honorer de votre bienveillance.

ALCIMNE.

Vous êtes bien bonnes, mes belles dames, de me témoigner tant d'amitié pour la premiere fois que vous me voyez.

LA Ire. SUIVANTE.

Nous ſommes à vos ordres : c'eſt là l'intention de monſieur votre pere.

ALCIMNE.

Quand je vous comprendrois, je ne vois pas ce que je pourrois vous ordon-

ner. Comment peut-il se faire qu'une seule personne ait assez de besoins, pour qu'il lui soit nécessaire d'en avoir deux autres auprès d'elle ? Il faut donc qu'elle n'ait autre chose à faire qu'à les regarder les bras croisés, pendant qu'elles sont empressées à la servir ?

LA IIe. SUIVANTE.

Une grande Dame ne doit s'occuper qu'à se donner des graces. Tout le reste nous regarde. Au moindre clin d'œil, nous exécutons ses volontés. Elle a toujours mille petites choses à commander.

ALCIMNE.

Je ne comprends rien à cela. Ce seroit aussi ridicule que si, voulant avoir une violette que je pourrois cueillir moi-même sans peine, j'ordonnois à ma compagne de la cueillir pour moi.

LA Ire. SUIVANTE.

Quand elle seroit tout près de vous, il ne faudroit pas vous donner la peine de vous baisser.

ALCIMNE.

Je ne serai jamais effrontée & paresseuse jusqu'à ce point-là.

LA IIe. SUIVANTE.

Permettez-moi de vous dire qu'il faut que vous renonciez aux mœurs de la campagne, pour ſuivre celles de la cour. Une grande Dame doit ſavoir tenir ſon rang. Nous avons ordre de ne point vous quitter & de vous donner des leçons.

ALCIMNE.

J'aime bien mieux nos mœurs : elles ſont ſimples, naturelles, & s'apprennent toutes ſeules. Parmi nous on ne voit perſonne en donner des leçons : on s'en moqueroit comme de quelqu'un qui voudroit apprendre à un oiſeau un autre chant que le ſien. Mais dites-moi quelque choſe de la maniere dont on vit à la ville. Je crains fort de ne pas la trouver de mon goût.

LA IIe. SUIVANTE.

Le matin, quand vous vous éveillez, ce qui n'eſt qu'à midi ; car les Dames du grand monde ne s'éveillent pas à l'heure des artiſans. . . .

ALCIMNE.

A midi ! Je n'entendrois donc plus,

le matin, le chant des oiſeaux ? je ne verrois donc plus le lever du ſoleil ? Cela ne m'accommoderoit pas.

LA Ire. SUIVANTE.

Cette ſorte de plaiſir feroit pitié aux Dames de la cour.

ALCIMNE.

Meſdemoiſelles, ce que vous me dites là n'a guere de raiſon. Il faut donc que je m'attende à une étrange façon de vivre ! Elle commence déja bien. Continuez.

LA IIe. SUIVANTE.

Quand vous voulez vous lever, nous entrons dans votre appartement pour vous habiller ; ce qui doit toujours durer plus d'une heure. Enſuite vous paſſerez le reſte de la matinée à vous regarder dans un miroir, & à retoucher à tout ce que nous avons fait.

ALCIMNE.

Cet habillement eſt donc bien extraordinaire puiſqu'avec deux compagnes pour m'aider, je ne puis pas être prête en une heure ? Telle que vous me voyez, je ſuis vêtue auſſi bien & auſſi

proprement peut-être qu'aucune bergere de ce canton. Tous les matins je me lave le visage avec l'eau de notre fontaine ; je tresse mes cheveux, & j'y mêle des fleurs tout fraîchement cueillies, je m'en fais aussi un bouquet, que je place sur mon sein ; & cependant je me trouve en état de travailler lorsque le soleil ne fait que de se lever.

LA Ire. SUIVANTE.

Tout cela est bon pour celles qui vivent à la campagne.

LA IIe. SUIVANTE.

Quand vous arriverez à la ville, on viendra aussi-tôt vous rendre des visites. Il ne sera question que de vous dans toutes les compagnies. Tous les jeunes Seigneurs de la cour s'empresseront autour de vous : on vous proposera toutes sortes d'amusemens, tels que le bal, les concerts, des repas fins & délicats, enfin des plaisirs variés à l'infini.

ALCIMNE.

Oui ; mais ma liberté souffrira de toutes ces complaisances : elles me seront fort à charge, si je suis toujours dans le

cas de faire la volonté des autres, ſans pouvoir faire la mienne.

LA Ire. SUIVANTE.

Votre beauté ne manquera pas de vous faire beaucoup d'amans. Il faudra (ceci mérite la plus grande attention de votre part) vous étudier à plaire à tous, & à ne donner à chacun que peu d'eſpérance. Plus une Dame a de ſoupirans, plus elle excite l'envie des autres femmes. Penſez combien il ſera flatteur pour vous de voir tous vos amans chercher à ſe ſurpaſſer les uns les autres en eſprit, en magnificence, en témoignages de leur paſſion, tout cela pour s'attirer des regards de préférence! Vous menerez la vie du monde la plus délicieuſe.

ALCIMNE.

Je ne menerai point cette vie-là; non ſûrement.

LA IIe. SUIVANTE.

Pourquoi? Vous ne ſerez pas flattée de voir tous les jeunes Seigneurs vous faire la cour, & vos rivales ſécher de jalouſie?

ALCIMNE.

Non ; cela ne me paroît pas plaiſant. Je ne puis ni ne veux déguiſer mes ſentimens. Je ne laiſſerai croire à perſonne que j'ai de l'amitié pour lui, ſi je n'en ſens pas ; & tous vos Seigneurs m'ennuieront en me parlant d'amour, parce que je n'aimerai jamais que celui que j'aime déja.

LA IIe. SUIVANTE.

Quoi ! vous aimez déja ?

ALCIMNE.

Oui ſans doute ; je ne rougis pas d'en convenir. J'aime un berger de tout mon cœur, & lui il m'aime de tout le ſien. Il eſt beau comme le ſoleil levant, charmant comme le printemps ; le roſſignol ne chante peut-être pas ſi bien que lui....

LA Ire. SUIVANTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! Pardonnez-moi ſi je ris, ma belle maîtreſſe, je ne puis me retenir davantage. Votre amour ne m'inquiete guere. Dès que vous ſerez arrivée à la ville, vous oublierez ce berger. Vous rirez vous-même à vos dépens,

quand vous aurez vu les jeunes Seigneurs de la cour, & que vous aurez comparé leur esprit & leurs graces avec la simplicité d'un berger. Pour lui, je le plains ; il ne pourra jamais réparer sa perte. Qu'il va faire de doléances ! Tous les échos vont en être étourdis.

ALCIMNE.

Ne vous moquez pas de lui : je vous jure que je m'oublierai plutôt moi-même que de l'oublier jamais. Je n'écouterai aucun de vos Seigneurs. Oui, mon bien-aimé, tu seras le seul que j'aimerai toujours. Ces arbres verds mourront, le soleil cessera d'éclairer ces belles prairies, avant que ton Alcimne te soit infidelle. Oui, mon bien-aimé, je fais le serment.....

LA Ire. SUIVANTE.

Ne le faites pas ; votre pere ne vous laissera point avilir jusque-là votre illustre naissance.

ALCIMNE, *avec colere.*

Que voulez-vous dire ? mon illustre naissance ? Hé quoi ! peut-il y en avoir qui ne soit noble & honorable ?

Oh ! je n'entends rien à toutes vos leçons. Il faut y mettre moins d'esprit & plus de naturel. Non, je ne les comprendrai jamais. Mon pere est raisonnable : j'en suis sûr, il ne voudra pas que j'abandonne ce que j'aime le mieux au monde & que j'aime ce que je hais le plus. Je ne vous quitterai qu'à regret, charmantes retraites, ombrages frais, occupations innocentes : je vous préférerai toujours au fracas de la ville : mais il faut que je vous quitte pour suivre un pere que je chéris. Il ne sera pas venu me chercher ici pour me rendre malheureuse. Oui, je serois malheureuse plus que je ne puis dire, s'il vouloit me séparer de celui que j'aime plus que moi-même. Oh ! ne me donnez pas ces inquiétudes, mes amies. N'est-il pas vrai que j'aurois tort de les avoir ?

LA IIe. SUIVANTE, *à part.*

Elle ne voudra sûrement pas venir à la ville, si on lui ôte toute espérance : la pauvre enfant a le cœur trop malade. (*A Alcimne.*) Votre pere ne contraindra point votre inclination, je l'espere.

ALCIMNE.

Moi j'en ſuis perſuadée. Dès que je le verrai, je me jetterai dans ſes bras, je le ſerrerai ſur mon ſein auſſi étroitement que le lierre embraſſe l'ormeau, je joindrai mes larmes à mes prieres, & sûrement.... Mais il faut que je m'en aille ; mon berger doit s'impatienter de ne pas me voir arriver.

LA Ire. SUIVANTE, *en l'arrêtant.*

Permettez, Madame ; vous ne pouvez pas le voir encore.

ALCIMNE.

Pourquoi cela ? Que voulez-vous donc dire ?

LA IIe. SUIVANTE.

Nous avons ordre de vous mener à votre tente, & de vous y habiller d'une maniere convenable à votre rang.

ALCIMNE.

Mais vous allez me retenir longtemps. Il faut que vous me promettiez auparavant que vous aurez fait en moins d'une heure.

LA IIe. SUIVANTE.

Nous ne vous demandons que quelques minutes.

ALCIMNE.

Tenez-moi parole, ou bien....

SCENE VI.

EVANDRE, *habillé magnifiquement.*

ME voilà enfin débarrassé des importuns qui m'ont tant retardé. Qu'il y a déja long-temps que je n'ai vu ma chere Alcimne! Peut-être m'a-t-elle attendu jusqu'à cette heure auprès de la fontaine. Je viens d'y courir; mais il étoit trop tard; elle n'y étoit plus. Je l'ai cherchée en vain sous les berceaux que nous avons consacrés à notre amour. Ah! que je suis impatient de la trouver! Sait-elle tout ce qui vient de se passer? Il me tarde de lui conter tout, de lui dire qu'elle seule peut me rendre heureux. Oui, ma

bien-aimée, tu peux ſeule faire mon bonheur : ce n'eſt que dans tes bras que je puis revenir de ma ſurpriſe & de mon trouble. Il eſt vrai que mon pere n'eſt pas inſtruit de mon amour : mais voudroit-il m'empêcher d'aimer la plus belle & la plus ſage des bergeres ? Il n'en fera sûrement rien. Il ne me forcera pas de manquer aux ſermens que j'ai faits en préſence des dieux. Il conviendra ſans peine que parmi toutes les Princeſſes du monde, il n'en eſt aucune qui ſoit auſſi aimable que mon Alcimne. Je vais la chercher encore. Je l'engagerai à ſe revêtir de la robe qu'elle porte les jours de fête, & qui eſt blanche comme la neige ; je lui ferai treſſer une couronne de fleurs nouvelles pour en parer ſes cheveux ; & alors je la menerai à mon pere, je lui dirai combien de fois j'ai juré aux dieux que je l'aimerois toujours, & que je n'aimerois qu'elle. . . . . Mais voudra-t-elle me ſuivre ? Pourra-t-elle ſe réſoudre à quitter cette habitation charmante ? Pourquoi en douterois-je, ſachant quelle eſt ſa tendreſſe pour moi ? Le déſir de ſuivre ce qu'elle aime, l'emportera dans ſon cœur ſur les agré-

mens de ces lieux. Mais il faut que je tâche de la joindre. Quelle sera sa surprise én me voyant si magnifiquement vêtu ! Que les hommes sont inventifs ! Que j'ai trouvé de richesses dans la tente de mon pere ! Comment peut-on être heureux quand on a besoin de tant de choses ? Jusqu'à présent la peau d'une chevre toute blanche, ou agréablement tachetée, avoit paré mes épaules; on me fait porter aujourd'hui un habillement bigarré comme le sont nos prairies dans le printemps. Je crains, je crains bien que les jours de la paix & du bonheur ne soient écoulés pour moi. On me destine à d'importantes occupations : daignent les dieux m'y assister ! Claires fontaines, bosquets délicieux où j'ai passé avec tant de charmes les années de ma jeunesse, je vous quitte pour un genre de vie que je ne connois pas. Troupeaux chéris confiés à mes soins, je vous quitte pour aller veiller sur des hommes qui me confient le soin de leur bonheur. Qu'il est glorieux, qu'il est beau de pouvoir rendre heureux ses semblables ! Mais pourrai-je porter ce fardeau pé-

nible? O jours charmans, je ne vous oublierai jamais. Toutes les fois que le printemps ranimera la nature, je viendrai visiter cette habitation champêtre. Tu m'y accompagneras, ma chere Alcimne. Nous sacrifierons aux dieux dans ces paisibles retraites, où les zéphyrs nous caressoient de leurs haleines. Où es-tu, ma chere Alcimne? Qu'il me tarde de me précipiter dans tes bras! Je veux presser mon cœur palpitant sur le tien; je veux te conjurer....

SCENE VII.

PYRRHUS, EVANDRE.

PYRRHUS.

MON fils, il y a bien long-temps que je ne t'ai vu. Pourquoi t'es-tu dérobé à ma tendresse?

EVANDRE.

Je voulois faire mes derniers adieux à ces lieux charmans, avant de m'en éloigner.

PYRRHUS.

As-tu tant de peine à les quitter? Ces richesses, ce bonheur auquel les dieux t'appellent, n'ont-ils aucun attrait pour toi?

EVANDRE.

Je vous avouerai que cette magnificence m'a frappé. L'éclat dont brille votre tente, m'a rappellé la brillante parure de nos prairies, lorsque les fleurs humectées de rosée s'ouvrent aux premiers rayons du soleil. Mais nos prairies sont encore plus belles. J'ai vu parmi vos richesses, mille choses dont je ne connois ni les noms ni l'usage. Mais dites-moi, mon pere, faut-il qu'un Prince soit toujours investi d'une troupe d'importuns?

PYRRHUS.

Les bons & les méchans se rassemblent toujours où se trouvent la puissance & les richesses.

EVANDRE.

Quand un arbre est en fleur, on y voit des insectes paresseux a côté de l'abeille. Seroit-ce la même chose?

PYRRHUS.

Oui.

EVANDRE.

Mais il me paroît insupportable de voir sans cesse autour de moi s'empresser des gens dont je n'ai aucun besoin. Il faut qu'ils croient, en me tenant dans cette sujétion, que je ne suis point homme comme eux.

PYRRHUS.

Mon fils, c'est là le privilege des Princes. C'est un bien foible dédommagement des peines qu'ils se donnent pour faire observer les loix, & pour rendre leurs peuples heureux.

EVANDRE.

Mais, mon pere, si les hommes choisissent leurs Princes parmi eux, ils choisissent sans doute les plus sages & les plus vertueux : voilà pourquoi leur choix est tombé sur vous. Comment donc, sans savoir si je vous ressemblerai, des hommes peuvent-ils être assez fous pour me dire que je regnerai un jour sur eux ? Confieroit-on le soin de sa vigne à quelqu'un qu'on ne sauroit pas habile à la tailler ?

PYRRHUS.

Je répondrai une autre fois à tes questions : en voilà assez pour aujourd'hui. Dis-moi à ton tour pourquoi tu as l'air si triste ? Te fais-tu une peine de venir habiter mon palais ?

EVANDRE.

Non mon pere ; je vous suivrai sans le moindre regret, si seulement....

PYRRHUS.

Quoi ? si seulement ?

EVANDRE.

Si seulement Alcimne.... Hélas !

PYRRHUS.

Tu soupires, mon fils ! (*A part.*) Il ne sait pas encore le destin d'Alcimne ; je veux m'amuser de l'agréable surprise que je lui prépare.

EVANDRE.

Si vous consentiez seulement qu'Alcimne me suivît....

PYRRHUS.

Alcimne ? Mon fils, j'ai entendu

parler de ton amour pour elle; mais il faut que tu voies auparavant la fille d'Arates, que je te destine pour épouse.

EVANDRE.

Ah mon pere!

PYRRHUS.

Songe que tu trahirois mes intentions, si tes désirs ne s'accordoient pas avec les miens.

EVANDRE.

Ah dieux! que je suis malheureux!

PYRRHUS.

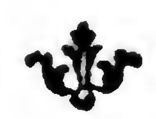
Il te suffira de la voir pour l'aimer: elle est belle comme le jour.

EVANDRE.

O mon pere! permettez..... Ah mon pere! il me sera impossible....

PYRRHUS.

N'acheve pas; voilà son pere qui vient.



SCENE VIII.

PYRRHUS, EVANDRE, ARATES.

ARATES *à Evandre.*

PERMETTEZ-MOI, mon Prince, de vous présenter ma fille, dont la destinée est si semblable à la vôtre. Mais... pourquoi êtes-vous si triste, mon Prince.

EVANDRE *à Arates.*

Il faut bien que je la voie, puisque mon pere l'ordonne. (*A part.*) Ah dieux ! mon pere à juré le malheur de ma vie.

ARATES.

J'espere, mon Prince, que rien ne troublera la joie d'un si beau jour.

PYRRHUS.

C'est l'amour qui lui fait quitter ce pays à regret.

ARATES.

Le Prince aura à choisir dans tou-

tes les cours, parmi les plus belles Princesses.

PYRRHUS.

J'ai déja fait ce choix pour lui, & voilà ce qui le désole. Où est votre aimable fille ?

ARATES.

La voici.

SCENE IX.

PYRRHUS, EVANDRE, ARATES, ALCIMNE.

(*Les deux Suivantes d'Alcimne restent dans le fond du théatre.*)

ALCIMNE, *revêtue d'habits magnifiques.*

O DIEUX ! faut-il que je vienne ainsi servir de spectacle au Prince, &

que je ne puiſſe trouver le bien-aimé de mon cœur !

EVANDRE, *accablé de douleur, & le viſage caché dans ſes mains.*

Elle vient, je l'entends : malheureux que je ſuis !

ALCIMNE.

C'eſt lui que je voie : ma douleur me rend muette.

EVANDRE, *la regardant avec ſaiſiſſement.*

Qu'ai-je entendu ? Je connois cette voix plaintive : c'eſt....

ALCINNE.

Dieux ! (*A ſes Suivantes.*) Soutenez-moi, mes amies, ſoutenez-moi. Eſt-ce là le Prince ? O Evandre !

EVANDRE.

Que vois-je ? O raviſſement ! eſt-ce toi, Alcimne ?

ARATES.

Dieux! quels transports! quelle joie éclate dans leurs yeux!

EVANDRE, *courant à Alcimne, & l'embrassant.*

Oh! ce n'est point un songe; c'est toi, c'est toi, ma chere Alcimne.

ALCIMNE.

O Evandre! ô mon bien-aimé! quel enchantement! quel miracle nous a réunis?

EVANDRE.

Au moment où je me croyois le plus infortuné des hommes, j'en suis le plus heureux.

ALCIMNE.

Au moment où je craignois de succomber sous l'excès de ma douleur, je succombe sous l'excès de ma joie.

PYRRHUS.

PYRRHUS.

Mes enfans, que les dieux béniſſent votre amour ! Ils vous ont formés l'un pour l'autre. (*A Arates.*) Es-tu content, mon ami ?

ARATES.

Je ſuis tranſporté au point que je ne puis vous exprimer ma reconnoiſſance.

PYRRHUS.

Allons, mes enfans, ſuivez-moi. Il faut faire part de notre joie à toute la contrée, & qu'elle célebre avec nous ce jour de fête.

EVANDRE.

Mais, mon pere, que deviendra Lamon ?

PYRRHUS.

Il m'a dit que ce ne feroit pas ſans peine qu'il me ſuivroit à la ville. Je ne

l'y emmenerai point ; mais je le rendrai le plus riche & le plus heureux des bergers.

Fin d'Evandre & Alcimne.

ERASTE,

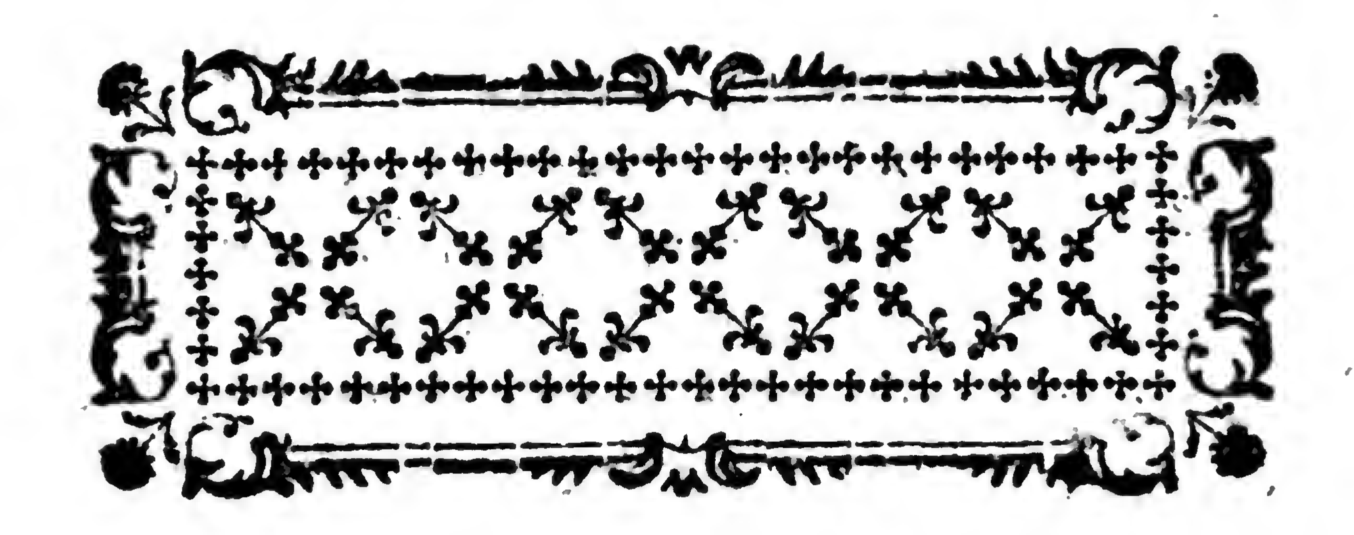
PASTORALE EN UN ACTE.



ACTEURS.

CLÉON, pere d'Eraſte.
ERASTE, fils de Cléon.
LUCINDE, femme d'Eraſte.
Premier Fils d'Eraſte.
Second Fils d'Eraſte.
SIMON, Valet d'Eraſte.

La ſcene repréſente un lieu ſolitaire, environné d'arbres & de buiſſons. On voit au fond la cabane d'Eraſte.



ERASTE,

PASTORALE.



SCENE PREMIERE.

ERASTE, *tenant un fusil de chasse qu'il met à côté de lui d'un air chagrin.*

ME voilà donc de retour, après avoir chassé la moitié de la journée sans le moindre succès. Cruelle situation! N'avoir pas un pain dans ma cabane! chercher des bêtes, hélas! innocentes, pour leur donner la mort; & parcourir inutilement les montagnes aux ardeurs d'un soleil brûlant! Ah! la faim

finira bientôt notre misere. Rentrons. Mais non; il faut que je cache auparavant le chagrin qui me dévore. Ne permets pas, grand Dieu, que mon accablement paroisse aux yeux de Lucinde! Vertueuse femme! avec quel courage tu souffres la pauvreté, l'extrême pauvreté! Je te vois traîner sans peine la vie dans l'indigence, cette vie malheureuse que tu cherches à me rendre supportable à moi-même. Tu plains en secret notre misere commune; & si je m'approche de toi, tu essuies promptement tes larmes, de peur qu'elles n'augmentent mon affliction. Oui, grand Dieu! tu récompenseras à la fin sa vertu. Qu'elle mérite d'être heureuse! Et comment pourrois-je être tranquille? C'est moi.... eh! cruelle pensée! oui c'est moi qui suis la cause de son malheur, & de la misere de nos enfans. Et ce qui met le comble à mes chagrins, c'est de n'avoir aucun moyen de reconnoître sa générosité. Cependant notre pauvreté augmente de jour en jour; notre vie devient toujours plus désespérée. Le peu de bien que j'avois, a été consumé par nos pressans besoins, un orage vient de ruiner notre moisson

mûrissante. Hélas ! à qui m'adresser ? Mon propre pere me laisse sans secours. Mes lettres les plus tendres, ces tableaux touchans de ma misere, n'ont jamais pu le fléchir ; il n'a jamais daigné me faire réponse. Depuis cinq ans je ne lui ai donné aucune de mes nouvelles. Est-il possible qu'un pere soit assez cruel pour laisser sans secours un fils qu'il sait être dans la derniere indigence ? Et mon seul crime, hélas ! est d'avoir rempli, contre sa volonté, les promesses les plus solemnelles envers une digne femme, privée à la vérité des biens de la fortune, mais qui rassemble en elle toutes les perfections. Vertueuse Lucinde, après avoir cédé à mon amour & à mes sermens les plus sacrés, il falloit donc t'abandonner à la honte & à l'infamie ; exposer au mépris d'un monde toujours injuste, celle qui mérite l'estime de l'univers ! Ah ciel ! Et comment aurois-je pu supporter ensuite le poids des honneurs & des richesses ? Les cris de ma conscience n'auroient-ils pas noirci, par leurs tourmens infernaux, toutes les pensées riantes de mon ame ? Je trouve du moins, malgré l'amertume de nos

chagrins, un adouciſſement à nos maux dans cette compaſſion mutuelle que nous fait éprouver notre amitié, dans ces empreſſemens que nous avons pour nous rendre l'un à l'autre notre malheur moins ſenſible. Peut-être auſſi ces larmes que nous verſons l'un pour l'autre, ne couleront pas toujours; peut-être mon pere aura enfin pitié.... Mais voilà le plus jeune de mes deux fils qui vient vers moi. Grand Dieu! quel ſera enfin le ſort de mes enfans? Eſſuyons nos larmes, & prenons un air ſerein : il ne faut pas que ce cher enfant s'apperçoive de mes chagrins.

SCENE II.

LE FILS, ERASTE.

LE FILS, *courant à ſon pere, & embraſſant ſes genoux.*

MON cher pere!

ERASTE.

Mon cher enfant! D'où viens-tu? Tu me parois bien joyeux.

LE FILS.

Je viens d'auprès de la colline : je me ſuis arrêté quelque temps avec le petit gardeur de chevres. Que ſon état m'a fait pitié !

ERASTE.

Et pourquoi, mon enfant ?

LE FILS.

Il étoit aſſis auprès de ſes chevres, & il pleuroit, il pleuroit.... « Je n'ai pas mangé de tout le jour, m'a-t-il dit ; je meurs de faim. » Tiens, lui ai-je dit, voilà tout ce que j'ai. Et je lui ai donné le pain de mon dîner, que j'avois heureuſement conſervé. A la vérité j'avois faim auſſi ; mais j'étois ravi de le voir manger avec tant de joie & tant d'appétit.

ERASTE.

Le bon enfant ! Je te bénis, mon cher fils.

LE FILS.

Si le petit chevrier avoit eu quelque choſe à donner, & qu'il m'eût vu pleurer de faim, il auroit fait tout comme moi.

ERASTE.

Tu ſavois cependant que nous n'avions plus de pain chez nous.

LE FILS.

Oui ; mais j'ai toujours eu beaucoup de plaiſir à lui donner ce que j'en avois. D'ailleurs ne m'avez-vous pas ſouvent dit que Dieu récompenſe ceux qui font du bien aux autres ?

ERASTE.

Viens, baiſe-moi, mon cher fils. O Dieu ! juſqu'à quand laiſſeras-tu dans la miſere une pareille innocence ? (*Il eſſuie ſes larmes.*)

LE FILS.

Mais vous pleurez, mon pere ! O mon pere ! ne pleurez pas.

ERASTE.

Je ne pleure pas, mon fils. Va-t-en maintenant vers la colline voir ſi ton frere ne revient pas des montagnes. Tu prendras garde en même temps ſi Simon revient de la ville.

LE FILS.

J'y vais, mon pere.

SCENE III.

ERASTE *seul.*

LE triste état de ces innocens me fend le cœur. Je n'avois pas encore été privé de toute ressource comme je le suis en ce jour. (*Il se promene & paroit dans une profonde rêverie.*) O Dieu!.. la meilleure des femmes ! .... ces enfans innocens ! . . . O toi qui conduis ma destinée, daigne m'assister, grand Dieu ! ne permets pas que je murmure contre la sagesse de tes voies, & que je doute jamais de ta providence. Allons, rentrons dans la cabane ; mais tâchons auparavant de prendre un air tranquille. Je sens que la nature bienfaisante vient à mon secours ; la fraîcheur de ces vents va m'aider à sécher mes larmes.



SCENE IV.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE.

BONJOUR, mon cher; (*Elle lui serre la main.*) je te salue du fond de mon cœur.

ERASTE, *l'embrassant.*

Je te bénis, ma chere. Comment as-tu passé ton temps depuis que je t'ai quittée ?

LUCINDE.

Ah ! dans le plus grand contentement. J'ai été aussi joyeuse que je puis l'être sans toi. Je n'ai cessé de chanter en vaquant à mes occupations.

ERASTE.

Chere épouse, j'admire ta fermeté dans l'infortune : je vois en toi une vraie héroïne.

LUCINDE.

Mon bonheur est de te posséder, & de

de posséder la vertu, qui soutient toujours notre courage. Je ne suis malheureuse que lorsque tu crois l'être toi-même.

ERASTE.

Dieu! quelle tendresse pour moi! C'est cependant cette même tendresse, ma chere, qui t'a mise dans la malheureuse situation où tu es, & qui réduiroit une ame ordinaire au désespoir.

LUCINDE.

O mon cher ami! je te conjure par ce qu'il y a de plus saint, ne trouble point sans cesse notre repos par de pareils reproches; ils offensent trop ma tendresse. Je te proteste, & j'en prends le Ciel à témoin, que ma tranquillité n'est point feinte. Je suis heureuse en te possedant, & sans toi tout bonheur me seroit insupportable.

ERASTE.

Il est donc bien vrai que malgré notre pauvreté extrême, malgré notre état désespéré, cet air de tranquillité que je vois en toi n'est point affecté pour me déguiser tes chagrins? Il est donc

bien sûr qu'il vient du calme intérieur de ton ame ?

LUCINDE.

Je n'ai de chagrin que lorsque je te vois toi-même dans l'inquiétude.

ERASTE.

Ah quelle bonté !

LUCINDE.

Souviens-toi qu'il y a, par milliers, des personnes plus malheureuses que nous. Faut-il qu'un mécontentement volontaire nous rende plus malheureux qu'elles ?

ERASTE.

Il ne nous rendroit pas plus pauvres, ma chere ; (les oiseaux du ciel le sont moins que nous.) Hélas ! nous n'avons rien dans notre cabane qui puisse nous servir de nourriture. Je viens de courir d'une montagne à l'autre : j'espérois que ma chasse me donneroit quelque ressource ; mais je n'ai pas rencontré le moindre gibier. Affreuse indigence ! Je la supporterois cependant ; ton courage suffiroit pour ranimer le mien : mais quand mes regards tombent sur nos

enfans ; quand je leur vois les larmes aux yeux, des larmes qu'ils s'efforcent de retenir de peur de nous affliger, ô Dieu ! comment la douleur la plus vive ne perceroit-elle pas mon cœur ?

LUCINDE.

Mon ami, un malheur qui n'exiſte encore que dans l'imagination, ne doit pas abattre notre courage. Notre fils ainé eſt allé dans la forêt voiſine pour y cueillir des fruits ; il ne reviendra pas ſans en apporter. Nous pouvons d'ailleurs eſpérer beaucoup des ſoins de Simon, qui arrivera bientôt de la ville.

ERASTE.

Je ſuis honteux, ma chere, de voir que la crainte a tant de pouvoir ſur moi.

LUCINDE, *lui montrant une piece de broderie.*

Outre cela, voici un ouvrage que je viens d'achever. Simon pourra le porter à la ville, & le vendre à cette marchande qui a toujours très-bien payé mes ouvrages. Ne perdons point patien-

ce, mon cher. Rappelle-toi le paſſé. Nous nous ſommes ſouvent trouvés dans des circonſtances déſeſpérées, & le ſecours à été toujours plus près de nous que nous ne le croyions.

ERASTE.

La nobleſſe de ton ame met en toi un fonds inépuiſable de conſolation. Pour moi, je ne puis me mettre à l'abri des inquiétudes. Que deviendront enfin nos enfans? Abandonnés de tout le monde, quelles voies pourrons-nous leur indiquer pour les conduire à une fortune honnête?

LUCINDE.

Les voies de la vertu, mon cher; elles ſont infaillibles.

ERASTE.

Oui. Mais la vertu dans les ſouffrances préſente cependant un triſte ſpectacle: & qu'il eſt difficile de conſerver ſans atteinte la vertu dans le ſein de ſon ame, lorſqu'on eſt aſſiégé audehors par toutes ſortes de malheurs! Ah! tout le bonheur que je leur déſire, c'eſt qu'ils puiſſent traîner leur vie ſans être confondus avec la vile

populace. Hélas ! ils feront toujours fort au-dessous du rang auquel leur naissance les destinoit. Fasse le Ciel, ô mon pere ! fasse le Ciel que les soupirs que ta sévérité m'arrache, ne tourmentent jamais ton ame ; qu'ils ne se fassent pas même sentir à toi lorsque tes petits-fils un jour, sans être connus, demanderont à ta porte le pain des malheureux ! Ah Dieu !

LUCINDE.

Pourquoi accroître cette misere, dont l'avenir peut-être les garantira ? La providence a ouvert une infinité de voies qui menent à la fortune.

ERASTE.

Oui, sans doute ; mais est-il possible de les suivre lorsqu'on est une fois plongé dans la plus affreuse misere ? Rappelle-toi ce qui nous est arrivé. A peine mon pere nous eut-il abandonnés, à peine le peu de bien que j'avois encore, consumé par nos besoins, nous eût laissés dans la pauvreté ; à peine nous nous vîmes sans ressource & sans espérance, que tout

le monde fut contre nous. Que nous eſt-il reſté ?

LUCINDE.

Le ſeul parti de quitter le monde, de nous ſauver dans la ſolitude, d'établir notre ſéjour dans une des plus belles contrées de la terre, & d'y remettre notre ſort entre les mains de la Providence.

ERASTE.

Fort bien, ma chere : mais ce n'eſt pas là le bonheur que je déſire pour mes enfans. Quel bonheur, juſte ciel ! que celui où l'on a beſoin de toutes les forces de la raiſon pour ne pas ſuccomber au déſeſpoir !

LUCINDE.

La ſituation où la Providence nous a placés, dans des vues ſans doute très-ſages, n'eſt pas ſi déſeſpérée. Il eſt injuſte de murmurer contre elle. Je viens de rendre viſite à notre voiſine. Son ſort n'eſt-il pas beaucoup plus malheureux que le nôtre ? Chargée d'années, plus deſtituée de ſecours & plus pauvre que nous, tourmentée depuis long-temps

par une maladie cruelle, hélas! toutes les sombres perspectives de sa vie ne sont qu'une pauvreté & qu'une douleur continuelles. Il est très-rare cependant que j'aie vu en elle des mouvemens d'impatience. Elle n'a d'espérance que dans la mort, qui peut-être ne terminera sa vie qu'après de longs tourmens. Nous donc qui avons eu le bonheur de recevoir une meilleure éducation, nous, dont l'esprit a été plus cultivé, nous nous rendrions plus malheureux qu'elle par foiblesse, & nous aurions la lâcheté de n'en pas supporter l'infortune!

ERASTE.

Non, cela ne sera pas, ma chere.

LUCINDE.

Non, mon cher époux, cela ne sera pas, non. Louons la sagesse de la providence. Elle fait tout, elle dirige tout pour la meilleure fin. Elle aime ses créatures, & ne veille pas avec moins de soin sur la plus petite que sur la plus grande. Elle conserve & l'oiseau qui chante dans nos buissons, & l'abeille qui bourdonne autour de nous, & le ver qui rampe à nos pieds. Et nous mur-

murerions contre ses voies, parce que notre sort n'attire pas les regards de l'envie! Reprends courage. Vois toute cette belle contrée qui nous sourit. Un beau ciel & une soirée magnifique se préparent à embellir les adieux du jour, de ce jour qui a avancé notre carriere, & qui nous a rapprochés du developpement de notre sort.

ERASTE.

Je te remercie mille fois, ma chere Lucinde. Quel bonheur pour moi, quel bonheur inexprimable de te posséder! Tu as soutenu ma foible raison, tu as rendu la sérénité à mon esprit; sérénité qui ne ressemble pas, hélas! à un beau jour de printemps : c'est la sérénité plus triste d'une nuit tranquille que la lune éclaire de ses rayons. Tu calmes sans cesse cette pensée, cette accablante pensée, que mon pere m'a abandonné, qu'il m'a entiérement banni de son cœur... que lorsque tu rendras les derniers soupirs, ô mon pere! un fils que tu as rélegué loin de toi, ne pourra pas baigner de ses larmes le lit où reposera ton corps mourant, qu'il ne pourra pas entendre de tes levres ta derniere bé-

nédiction. Daigne, dans ces momens, te souvenir de moi, & n'oublie pas de bénir un infortuné qui a encouru tes disgraces, & à qui tu donnas la vie.

LUCINDE.

O le meilleur des époux! ta raison auroit dissipé elle-même ces sombres pensées: je n'ai fait que mettre devant tes yeux des motifs de consolation que tu aurois trouvés toi-même mieux que moi dans un autre moment. Quant au souhait que tu fais à l'égard de ton pere, ah! fasse le Ciel qu'il soit accompli! Grand Dieu! je...

ERASTE.

Je t'en conjure, ma chere, n'acheve pas. Ne te fais point de reproche à ce sujet. Si je pouvois les écouter, je serois indigne du plus grand des bonheurs, du bonheur de te posséder.

LUCINDE.

Non, Eraste, je n'offenserai pas ton amour; mais je dois te faire part de mes espérances. Quoi! si ton pere étoit réconcilié avec toi, s'il étoit in-

quiet en ce moment du ſort de ce fils qu'il a.....

ERASTE.

Ah! oui. Heureuſe penſée, qui autrefois a ſouvent répandu la joie ſur les momens les plus triſtes de ma vie, qui m'a ſouvent donné des jours heureux, lorſque j'attendois, mais toujours en vain, quelque réponſe à nos lettres touchantes, à ces lettres qui, ſi elles fuſſent tombées entre les mains d'un inconnu, de l'homme du monde le plus indifférent, lui euſſent arraché des larmes de pitié! Et mon pere pourroit....

LUCINDE.

Ce ſeroit la plus grande des injuſtices envers un pere qui t'a tendrement aimé, ſi nous.....

ERASTE.

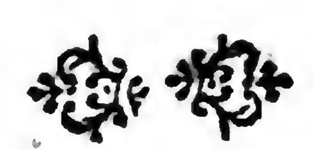
Oui, la plus grande des injuſtices. Quoi! ſeroit-il poſſible, ô mon pere! que tu me haïſſes toujours, toi qui m'aimois autrefois ſi tendrement, qui remarquois avec une joie démeſurée le développement de mes foibles talens?

Quoi ! tu me haïrois toujours ! Dans les momens amers où le souvenir de ta colere me fait verser des pleurs, ma conscience, ne me fait aucun reproche. O ciel ! si je trouvois en moi la moindre faute, ta colere seroit pour moi un poids insupportable. Tu me rendras, oui, tu me rendras ta tendresse. Peut-être pleures-tu déja un fils à qui tu as refusé tout secours, & que tu as abandonné à sa cruelle destinée. Agréable pensée ! douce espérance, que tu es ravissante ! Allons, que je lui écrive encore ; que je lui marque tout ce que notre situation, tout ce que notre amour pourra m'inspirer de plus attendrissant. Rentrons dans la cabane ; je vais écrire dans le moment. Viens, ma chere, j'aurai besoin de ton secours.

LUCINDE.

Viens, mon bien-aimé.

(*Ils rentrent en se tenant par la main.*)



SCENE V.

SIMON *feul.*

SONT-ILS partis? . . . Pourvu du-moins qu'ils ne me voient pas si-tôt. Ah! c'eft une mauvaife marque, de craindre de les voir. (*Mettant la main fur fon cœur.*) D'où vient mon cœur eft-il fi agité? Pourquoi bat-il avec tant de violence? Quel eft ce pefant fardeau que je fens fur ma confcience? Non, non : ceffe de me pourfuivre, idée chagrine : ne me reproche point une action que j'ai faite dans la meilleure intention du monde. Courage Simon! Ton cœur trop fenfible eft dans les alarmes, parce que tu as ofé exécuter ce qui eût été un trait de fcélérat dans toute autre circonftance. Raffure-toi; ce n'eft point un mal; l'intention & la neceffité t'excufent. Non, fur ton ame, tu n'as point fait de mal. Mais je crains que quelqu'un ne vienne avant que j'aie compofé mon vifage. (*Il tire une bourfe pleine d'argent.*)

Voici une bonne ſomme ; il y aura de quoi vivre pendant bien du temps. Mais voler ! voler ſur le grand chemin ! Allons, ma conſcience, calme-toi ; c'eſt pour la premiere & pour la derniere fois. J'aime mieux la diſette la plus affreuſe, & vivre en paix avec toi, que l'abondance avec ton inimitié..... Ce n'eſt que pour nous ſoulager dans les beſoins extrêmes où nous étions, que j'ai été demander à ce voyageur, par force à la vérité, une petite partie de ſon ſuperflu. Et même il ne s'en paſſera que juſqu'à ce qu'il ſoit de retour chez lui ; là il trouvera dans ſes coffres de quoi ſe dédommager amplement de cette petite perte.

Non, par Dieu, il n'eſt pas juſte que tant de faquins jouiſſent de la plus grande aiſance, tandis que mon vertueux maître, Lucinde ſon épouſe, leurs enfans & moi mourons de faim dans ce déſert. Le ſang me bout lorſque je vois ces orgueilleux, ces infâmes débauchés ne tenir pas plus compte des pauvres & des malheureux que des bêtes, ſe promener de plaiſir en plaiſir, & diſſiper criminellement des biens qui n'ont été acquis la plupart

que par la misere d'autrui. Que le pauvre cependant meure de faim, que le malheureux périsse, & répande des larmes de sang en voyant ces monstres dévorer impunément les biens de la terre, peu leur importe. Oh! non: il est juste que les pauvres en aient leur part; & je ne me repens point de ce que j'ai fait. Je.... Ciel!.... j'entends du bruit.... quelqu'un vient.... Non. Je tremble comme si l'on venoit de me retirer du fond de la riviere. Vieux sot que je suis! Allons, je vais me déguiser comme il faut; & pour ne pas être embarrassé, examinons ce que je dois dire. Je n'oserois jamais dire la vérité à mon maître. Tais-toi, ma conscience. Voyez comme un mal en amene un autre! Allons il en faudra venir là, ma foi! il faudra mentir. Je dirai.... Hé bien, quoi?.... Le maladroit! Ah! je suis dans une situation délicate..... Je dirai.... que j'ai.... Eh non, idiot! Voyez la belle finesse! Dès le premier instant on sauroit tout... Oui, oui, voici qui ira bien. J'ai rencontré dans la ville un homme très-bien mis, qui m'a reconnu; pour moi je ne le connois pas. Il m'a de-

mandé si j'étois encore au service d'Eraste ; & m'a dit que.... qu'il étoit pénétré de compassion, que.... Ha ha ! mais quelqu'un vient. Ce sont nos deux enfans. Voyez si l'on peut être un seul instant tranquille ! Allons, allons, je jouerai mon rôle à merveille.

SCENE VI.

LES DEUX FILS D'ERASTE, SIMON.

PREMIER FILS.

Soyez le bien-venu, Simon.

SECOND FILS.

Ha ha, Simon ! vous voici de retour ? Bonsoir.

(*Simon est tout rêveur.*)

PREMIER FILS.

Vous ne me paroissez pas de bonne humeur, Simon.

SIMON.

Oui, il y a quelque choſe dans ma folle de tête.

SECOND FILS.

Vous êtes revenu bien tard de la ville.

SIMON.

C'eſt que j'y avois beaucoup affaire.

PREMIER FILS.

En avez-vous apporté quelque choſe?

SIMON.

Oh! ſans doute. Nous ſommes à préſent dans l'abondance.

SECOND FILS.

Ah, mon cher Simon!

PREMIER FILS.

Pour moi, j'ai été chercher des fruits dans la forêt, & j'en ai rapporté plein mon panier.

SIMON.

C'eſt fort bien : vous êtes un aimable garçon. Rien ne nous manquera donc ce ſoir.

SECOND FILS.

Je voudrois bien être aussi grand que mon frere, afin de travailler aussi, & de contribuer à notre subsistance.

PREMIER FILS.

Le temps en viendra, mon cher frere.

SECOND FILS.

Ah, mon frere! que je t'embrasse! (*Ils s'embrassent.*) Tu ne saurois croire combien je t'aime. Notre pere & notre mere seront si aises! Nous n'avions rien à manger, & maintenant nous en aurons de reste. Comme ma chere mere a pleuré aujourd'hui en travaillant à son ouvrage! Je suis entré dans la chambre où elle étoit assise devant son métier; elle ne me voyoit pas. Elle n'a fait que pleurer, travailler, & prier Dieu; & je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer aussi. Elle m'a entendu, & a promptement essuyé ses larmes, comme si elle n'avoit pas voulu que je la visse pleurer. J'ai bien vu cependant qu'elle pleuroit. Simon, dites-nous, pourquoi pleurent-ils si souvent l'un & l'autre? Cela me donne toujours une grande inquiétude.

PREMIER FILS.

Et à moi auſſi. Dites-nous-en la raiſon, ſi vous la ſavez.

SIMON.

Hem, mes enfans! je penſe qu'ils pleurent parce que nous ſommes ſi pauvres.

PREMIER FILS.

Pauvres! nous?

SECOND FILS

Nos voiſins qui habitent ſur la montagne, ſont pauvres; mais nous, nous ne le ſommes pas.

PREMIER FILS.

Oui, nous le ſommes quelquefois. Nous l'étions ce matin; mais maintenant nous ne le ſommes plus; nous avons bonne proviſion. Et même eſt-ce que nous ne ſommes pas riches actuellement?

SIMON.

Ha ha ha! les bons enfans!

PREMIER FILS.

Vous riez, Simon! Mais n'eſt-on pas riche quand on a de quoi ſubſiſter?

Nous avons maintenant notre nécessaire pour plus de trois jours.

SIMON.

Les bons enfans que vous êtes !

PREMIER FILS.

Mais, Simon, si nous sommes pauvres, qu'ont donc ceux qui sont riches ?

SIMON.

Ils ont tout en abondance.

PREMIER FILS

Et qu'en ont-ils affaire ? N'est-ce pas avoir en abondance, lorsqu'on a plus qu'on n'a besoin d'avoir.

SIMON.

Oui ; & malgré cela, ils sont rarement contens.

SECOND FILS.

Qu'ils sont singuliers ces gens-là !

PREMIER FILS.

Est-ce qu'ils ne donnent pas leur superflu à ceux qui n'ont rien ?

SIMON.

Au contraire, ils prennent souvent

au pauvre le peu qu'il a, pour augmenter encore leurs richesses.

SECOND FILS.

Oh, Simon! tu vois que nous sommes des enfans, & tu badines avec nous. Qu'en dis-tu, mon frere? Crois-tu qu'il y ait de pareilles gens?

PREMIER FILS.

J'ai bien de la peine à le croire. Simon, je vous en prie, ne vous moquez pas de nous. Il ne faut pas mentir.

SIMON.

Ce que je vous ai dit n'est que trop vrai. La ville est remplie de gens de cette espece.

PREMIER FILS.

Mais si j'avois du superflu, je le donnerois à nos voisins, & nos pere & mere feroient de même.

SECOND FILS.

Sans doute & moi aussi.

PREMIER FILS.

Je ne connois pas de plus grand plaisir. Je pleure de joie lorsque je vois

un pauvre qui nous remercie & nous bénit de si bon cœur parce que nous lui avons donné quelque chose dont nous nous passons sans peine.

SECOND FILS.

Oui, mon frere ; & moi aussi. Cela me fait plus de plaisir que si j'avois le plus bel oiseau du monde.

PREMIER FILS.

Simon, dites-nous donc pourquoi mon pere & ma mere pleurent de n'être pas riches? C'est une chose que je ne puis croire.

SIMON.

Apparemment c'est parce qu'ils auroient du superflu s'ils étoient riches, & qu'ils pourroient par ce moyen se procurer plus souvent le plaisir de soulager les pauvres.

PREMIER FILS.

Ah! sans doute, Simon, vous l'avez deviné ; & je crois que je pleurerai aussi, à l'avenir, de ce que nous ne sommes pas riches. Mais viens, mon frere, rentrons chez nous ; & vous aussi, Simon, venez avec nous.

SCENE VII.

SIMON, *seul.*

Me voilà seul enfin. Oui les voilà rentrés. Commençons par essuyer cette sueur accablante : nous rentrerons ensuite, &.... Mais que vais-je leur dire ? L'inquiétude, je crois, me l'a fait oublier. Allons, vieux idiot, ne tremble pas. Ferme, & ne baisse pas tant les yeux. Que tu sais mal jouer le rôle de trompeur ! Je vois bien que je suis trop vieux pour apprendre un nouveau métier, & sur-tout un métier qui est si fort opposé à ma nature. S'il pouvoit me réussir pour cette seule fois ! .... Je dois parler de ce monsieur que je n'ai jamais vu dans la ville. Bon ! . . . Ah ciel ! voilà mon maître qui vient. Allons, bonne contenance.

SCENE VIII.

ERASTE, SIMOM.

ERASTE.

SOIS le bien-venu, mon bon ami. N'es-tu pas fatigué? Il y a bien loin de la ville ici : tu dois avoir besoin de te reposer.

SIMON.

Fatigué? Non, je ne le suis point. Voici plusieurs choses nécessaires que j'ai apportées de la ville.

ERASTE.

Va les quitter dans la cabane, & reviens ici prendre le frais. Notre souper sera bientôt prêt. (*Simon sort, Eraste le suivant des yeux.*) L'honnête homme ! Quel plaisir pour moi si je pouvois un jour récompenser ses services ! A la vérité je nourris en ce moment dans mon cœur la plus douce des espérances. J'acheverai aujourd'hui

même la lettre que j'ai commencé d'écrire à mon pere. Fasse le Ciel que je n'espere pas envain ! Quels doutes terribles ! Mais quel ravissement, ô Dieu ! quelle joie céleste, si mon pere reconcilié avec moi, a la bonté de me répondre ! Cette douce espérance me fait verser des larmes. Pourrois-je supporter la joie de cet heureux évenement ? Comme mes pleurs arroseront les caracteres bénis que sa main aura tracés !... Quelle terreur, quel désespoir, s'il est toujours inéxorable ! O Dieu ! écoute, écoute mes humbles prieres. Ne m'éprouve point par un malheur qui est si fort au-dessus de ma foiblesse : ne souffre point que mon pere descende dans le tombeau sans que je sois rétabli dans ses bonnes graces. Mais si j'envoyois vers lui Simon avec mon fils ainé ! Le voyage est long, à la vérité. Cependant si cet aimable enfant remettoit de sa main innocente cette lettre à mon pere ? si, en embrassant les genoux du vieillard, il lui demandoit avec instance sa bénédiction pour lui-même & pour moi ?... Oui, je ne puis rien faire de mieux. On fait mille beaux projets dans l'infortune, qui ne servent

servent le plus souvent qu'à nous rendre notre malheur mille fois plus sensible. Et comment subsisteroient-ils pendant ce long voyage? (*Il va & revient d'un air rêveur. Simon reparoît, & se tient à l'écart, comme un homme qui craint d'être vu. Eraste l'apperçoit à la fin.*) Te voilà revenu, Simon? O mon unique ami! si je pouvois un jour récompenser ta fidélité!

SIMON.

Votre bonté me récompense toujours libéralement du peu que je fais.

ERASTE.

Non, cher Simon, je ne serai jamais en état de reconnoître ton amitié. Lorsque mon pere, lorsqu'ensuite tout le monde m'eut abandonné, tu fus le seul de mes anciens domestiques qui t'attachas à moi. Hélas! tu n'avois rien à espérer à mon service; j'étois moi-même sans espérance: tu m'as cependant suivi dans mon exil, tu as souffert avec moi la faim & l'indigence, & tu as négligé de faire ta fortune ailleurs.

SIMON.

O mon maître! comme vous avez

l'art de relever le peu que j'ai fait ! Vous ne me persuaderez jamais que je vous aie rendu de grands services.... Voici...

ERASTE.

Quoi, mon ami ?

SIMON.

Prenez toujours, prenez.

ERASTE.

Quest-ce donc ?

SIMON.

De l'argent..... que j'ai apporté de la ville.

ERASTE.

Comment ! tant d'argent ! Mais d'où vient ta main tremble-t-elle ?

SIMON.

Ma main ?.... elle tremble ? ...... Je pense..... que c'est de joie.

ERASTE.

Tu balbuties, Simon ! qu'est-ce donc ?

SIMON.

C'est de l'argent, Monsieur, c'est de l'argent. Nous en avons si grand besoin !

& cependant vous ne vous réjouiſſez pas.

ERASTE.

A voir ta contenance timide, je ne ſais ſi je dois me réjouir. Pour l'amour du Ciel, mon ami, tire-moi de cette incertitude. Qui t'as remis cet argent?

SIMON.

Mais.... on m'a défendu de vous le dire.

ERASTE.

Hé bien, mon ami, ne m'alarme point. Tiens, tu n'as qu'à le reprendre. Je ne ſaurois l'accepter ſi je ne ſais comment il eſt venu dans tes mains.

SIMON.

Et moi.... je ne le reprendrai pas. Que ſignifient donc toutes vos façons?

ERASTE.

Allons, mon ami, parle.

SIMON.

Je.... en ſortant de la ville.... je l'ai trouvé tout au bas de la montagne.

ERASTE.

Courage, bon vieillard; allons, mens. Tu ne vois pas que tes propres paroles te trahiſſent ?

SIMON.

Je crois que vous ſavez lire dans mon cœur.

ERASTE.

Non, je ne le ſais point. Mais lorſque tu veux déguiſer la vérité, tu t'y prends ſi mal !.... D'ailleurs tu te contredis toi-même.

SIMON.

Hé bien, je ne l'ai pas trouvé; la choſe eſt comme je vous ai dit.

ERASTE.

Comme tu as dit ?

SIMON.

Oui; quelqu'un me l'a donné lorſque j'étois dans la ville.

ERASTE.

Ah Simon! étoit-ce un de mes amis ?

SIMON.

Il falloit bien qu'il le fût. Il étoit si honnête ! Il m'a demandé si j'étois toujours à votre service.

ERASTE.

Allons, acheve.

SIMON.

Je lui ai répondu qu'oui, & il m'a donné l'argent pour vous le remettre.

ERASTE.

Tu n'as donc pas connu cet honnête homme ?

SIMON.

Non ; je vous l'ai déja dit, je ne me souviens pas de l'avoir vu. (*A part*) Ah ! si cet entretien pouvoit finir !

ERASTE.

Oh oui, je crois aussi que tu ne l'avois jamais vu. Mon ami, tu veux donc me tromper aujourd'hui pour la premiere fois ?

SIMON.

Mais je vous ai dit vrai.... & je vous demande pardon : trouvez bon

que j'aille au jardin ; j'y ai affaire. (*Il s'en va.*)

ERASTE.

Voilà qui eſt ſingulier. Il y a la-dedans un myſtere que je ne puis comprendre. C'eſt un homme plein de probité ; mais qu'il eſt inquiet ! Sa derniere hiſtoire me paroît auſſi fauſſe que la premiere. Comme il trembloit ! Je ferois peut-être bien de le ſuivre dans le jardin. Je ne ſaurois être tranquille, ſi je ne vois plus clair dans cette affaire. (*Il veut s'en aller.*)

SIMON.

(*Il revient lentement, & s'arrête les yeux baiſſés.*)

Pardonnez-moi, monſieur.... Je ne puis ſupporter d'avoir voulu vous tromper : cela me tourmenteroit toute ma vie. Je vais dire tout, afin que vous jugiez ſi ce que j'ai fait eſt auſſi mal que ma conſcience voudroit me le faire croire. Je.....

ERASTE.

Je t'en conjure, pour l'amour de Dieu ; parle.

SIMON.

Je l'ai..... pris à un voyageur.

ERASTE.

Pris ! comment ! pris ?

SIMON.

Vous allez tout ſavoir.... Etant ſorti des portes de la ville, j'ai monté à travers ces buiſſons qui conduiſent à notre déſert. Arrivé ſur la hauteur, je me ſuis aſſis pour me repoſer. Fixant de là mes regards ſur la ville, qui paroiſſoit dans le lointain, je conſidérois les ſuperbes palais de ces diſſipateurs qui ſemblent avoir pour eux ſeuls la fortune à leurs gages, qui laiſſent morfondre à leur porte les malheureux ſans les ſecourir, & qui ſe plongent, en diſſipant leurs richeſſes, dans les plus ſales voluptés. J'enrageois de voir que leur avidité s'empare en tous lieux de ce qu'il y a de meilleur, & qu'un ſeigneur, un honnête homme comme vous, le meilleur des maris, & la femme la plus vertueuſe qui ſoit ſur la ſurface de la terre, ſoient ſans ſecours, ſans appui, abandonnés du

monde entier. J'entrois en fureur en pensant à notre cruelle situation. Comment ! me disois-je à moi-même, nous n'avons pas un morceau de pain dans notre cabane, tandis qu'une foule d'insensés qui méritent à peine d'avoir de l'eau, dépensent plus en un jour pour des folies, qu'un honnête homme ne dépenseroit en un an pour sa subsistance ; tandis qu'un joueur perd de sang froid sur une carte plus d'argent qu'un homme industrieux n'en gagneroit par son travail dans une année ; & jure comme un possédé, si un malheureux perclus de ses membres lui demande un liard ; tandis que des infâmes donnent plus d'argent pour séduire une fille d'honneur, qu'il n'en faudroit à un homme de probité pour élever toute sa nombreuse famille. Est-il juste que l'on partage ainsi les biens de la fortune ? Ne sont-ils pas faits pour tous les hommes ? Est-il permis qu'un seul abuse de ce qui suffiroit pour des milliers ? C'est ce que je pensois. Cependant j'ai repris mon fardeau, & je me suis remis en chemin, me livrant au dépit le plus amer. J'ai vu un cavalier magnifiquement vêtu, qui s'avançoit

vers moi par un ſentier détourné. Comment! ai-je dit, quel mal y auroit-il que cet homme-ci partageât ſa bourſe avec moi ; O ciel ! non, cela ne peut pas être injuſte. Le chagrin me rendoit hardi, & la conſcience m'intimidoit. Allons, qu'il me donne la moitié de ſon argent ; oui, morbleu ! il faut qu'il me la donne : elle ſuffira pour nous faire ſubſiſter long-temps. Je ne veux point l'abondance ; mais eſt-il juſte que nous périſſions de faim ? Je m'abandonnois à ces penſées, lorſque je me ſuis trouvé vis-à-vis du cavalier. Je jette mon fardeau dans les buiſſons. J'étois comme entraîné malgré moi. Jamais mon cœur n'a battu avec tant de violence. Arrête, lui ai-je dit en bégayant. Je tenois d'une main la bride de ſon cheval, & de l'autre mon couteau de chaſſe. Donne-moi tout-à-l'heure la moitié de l'argent que tu as ſur toi ; & garde-toi de crier ; car j'appellerois mes camarades, qui ne ſont pas loin, & tu n'en ſerois pas quitte à ſi bon marché. Le cavalier avoit encore moins de courage que moi ; ſans quoi il ſe ſeroit bien apperçu que j'étois couvert de ſueur, & que je ne tenois la bride

qu'en tremblant. Il m'a livré cette bourse. J'ai été me cacher, pâle comme un mort, au milieu des buissons. Il me sembloit que je sortois d'un rêve. Enfin, de quelque côté que je considere cette affaire, je ne crois point avoir mérité la corde.

ERASTE.

O ciel ! un honnête homme ! Simon, comment as-tu donc pu te résoudre à une pareille démarche ?

SIMON.

Ah ! je voudrois que l'argent se fût fondu dans mes mains.... Mais non. Faites-y attention ; toutes les circonstances parlent en ma faveur.

ERASTE.

Non, Simon ; il n'est pas de circonstances qui puissent excuser un crime réfléchi.

SIMON.

Mais je n'ai pas cru commettre un crime.

ERASTE.

Je serai inquiet jusqu'à ce que cet argent ait retrouvé son légitime possesseur.

SIMON.

Mais comment le trouver ? Maudit argent ! si vous saviez, il me l'a donné avec l'air d'un homme qui peut s'en priver sans peine. En effet, c'est sans doute une bagatelle pour lui : la somme ne vous paroît si considérable que parce qu'il y a long-temps que vous n'avez vu tant d'argent à-la-fois.

ERASTE.

Mais est-on en droit d'enlever à qui que ce soit la moindre partie de ce qu'il possede ? Jamais. Va, Simon, cours sur la hauteur voisine, d'où l'on découvre le grand chemin ; tu pourras encore retrouver ce voyageur.

SIMON.

Vous voudriez donc....

ERASTE.

Hé bien, quoi ?

SIMON.

Que j'allasse lui rendre son argent, moi, moi-même !

ERASTE.

Tiens, je te le remets ; vois ce que tu dois faire.

SIMON.

Allons, je m'en vais monter promptement sur la hauteur, & je ferai de mon mieux pour le découvrir. Ecoutez. N'entends-je pas le bruit d'un cheval ? Qui pourroit-ce être ? Ah ! si j'étois découvert ! Ne vient-on pas m'enlever pour me pendre peut-être ? Mais pourquoi aller au-devant de tout ce qui peut m'arriver de pire ? Voici quelqu'un qui arrive. Au diable ! . . . C'est mon voyageur.

SCENE IX.

CLÉON, ERASTE, SIMON.

CLÉON *en bottes.*

MONSIEUR, je me suis égaré dans la forêt voisine, & j'ai perdu mon domestique, qui m'avoit quitté pour cher-

cher le chemin. Pardonnez-moi, je vous prie, si je viens vers vous.... (*Appercevant Simon.*) Ah ciel! je suis perdu.

SIMON.

C'est lui, ma foi! (*Il se retire doucement au fond du théâtre.*)

ERASTE.

D'où vient me paroissez-vous si troublé, monsieur?

CLÉON.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien m'épargner. Monsieur que voilà a eu la bonté de me demander seulement la moitié de ce que j'avois. Je lui ai donné beaucoup davantage sans compter: il ne me reste précisément que ce qui m'est nécessaire pour continuer mon voyage.

ERASTE.

Pardon, mille fois. Non, monsieur, vous n'êtes point tombé ici entre les mains d'une troupe de voleurs. Nous sommes des infortunés qui avons quitté le monde pour nous retirer dans ce désert. Pardonnez-nous la frayeur que

nous vous avons causée. On va vous rendre tout ce qui vous a été pris. Simon ?

SIMON, *s'approchant tout effrayé.*

Monsieur, vous me voyez tout confus devant vous. Permettez-moi de vous restituer cet argent que je vous ai enlevé tantôt, poussé par un malheureux moment & par le désespoir. J'allois dans l'instant même courir après vous pour vous le rendre. Notre pauvreté extrême, & la cruelle situation où se trouvent mon digne maître & sa vertueuse famille, m'ont fait commettre une action dont je n'eusse jamais été capable dans d'autres circonstances. Dieu veuille me le pardonner ! Tenez, monsieur, reprenez, reprenez promptement ce fardeau qui m'auroit tourmenté toute ma vie. (*Pendant que Simon parle, Eraste considere l'étranger avec beaucoup d'attention.*)

CLÉON *à Eraste.*

Pardonnez-moi, monsieur, l'injustice que je vous ai faite. Je vous plains. Je vous prie de garder ce peu d'argent : je ne le reprendrai point. Je voudrois avoir avec moi une plus grande somme,

& vous procurer un ſecours plus conſidérable : mais on ne ſe ſurcharge point en voyage.

ERASTE.

Vous nous pardonnerez, s'il vous plaît, monſieur : nous n'accepterons pas cette ſomme. Ce ſeroit une injuſtice à nous de vous priver d'un argent qui vous eſt néceſſaire pour vous procurer les commodités du voyage. (*A part.*) Dans quels doutes, grand Dieu ! me jettent cet air & ces traits !

CLÉON.

Comment ! vous ne me permettrez pas de vous rendre le moindre des ſervices ? Il me reſte encore aſſez d'argent pour achever commodément mon voyage, & je vais donner la ſomme à cet homme, qui me paroît être votre domeſtique.

SIMON.

Pour moi, je n'y ferai point de façons. Je l'accepte, monſieur, & je vous en rends mille actions de graces.

ERASTE.

Je vous fais donc mes remercimens,

P 2

monsieur. O Dieu ! je n'étois pas autrefois dans cette situation. Je n'ai pas toujours été privé du plaisir, du plaisir si doux de faire du bien aux autres. Pardonnez, Monsieur, pardonnez mes larmes.

CLÉON.

Mon ami, (permettez-moi de vous appeller de ce nom) vos manieres nobles me disent que vous n'êtes pas un homme du peuple. Vous avez sans doute essuyé des malheurs ?

ERASTE.

Ah monsieur ! il ne nous est resté que la vertu, & une conscience sans reproche.

CLÉON.

Que votre sort est digne d'envie, mon ami ! Je suis abondamment partagé des biens de la fortune ; mais que je donnerois volontiers tout ce que j'ai, pour le repos de ma conscience ! J'ai fait une injustice dont le souvenir me tourmente sans cesse. Semblable à un spectre épouvantable, le remords s'attache à tous mes pas ; & il me paroît, hélas ! que je n'aurai pas le bonheur de réparer

ma faute. Oui, monsieur, mêlez vos larmes aux miennes ; je mérite votre pitié. Qu'ils seront terribles, grand Dieu ! qu'ils seront affreux les jours que ma vieillesse me réserve encore, à moins que je ne retrouve les victimes de mon injustice ! Vous êtes encore jeune ; conservez, conservez, soigneusement pour vos vieux jours le noble trésor d'une conscience pure. Quel malheur, grand Dieu ! que l'on est à plaindre, lorsque les tourmens de la conscience déchirent la soirée de notre vie, & poursuivent notre vieillesse jusque dans le tombeau ! Malgré l'affoiblissement de l'âge, je supporte depuis long-temps les plus grandes fatigues des voyages pour trouver les vestiges de ceux que ma faute a peut-être réduits à la plus grande misere, dont l'indigence, hélas ! a peut-être déja fini la malheureuse vie. Apprends-moi, grand Dieu ! quelle est la terre qui couvre leur poussiere, quel est le ciel, quel est le climat qui laisse tomber la pluie & la rosée sur leur cendre paisible, afin que je coure, que je vole sur leur tombeau. Je déposerai là ces cheveux que l'âge a blanchis ; j'y

passerois dans les larmes le reste de mes jours, & j'y attendrai la mort, que j'appelle depuis tant de temps. Malheureux pere que je suis! Vous pleurez, mon ami! que je suis sensible à votre pitié! je la mérite, oui, Dieu sait si je la mérite!

ERASTE *à part.*

Que le malheur nous rend avides d'espérance! & où ne croit-on pas la retrouver? O ciel! non, cela ne peut pas être; non (*A Cléon.*) Oui, monsieur, votre sort m'afflige. Vous êtes un pere malheureux, & vous voyez en moi....

SCENE DERNIERE.

LUCINDE, les Acteurs précédens.

LUCINDE.

COMMENT, mon ami! tu laisses ici au serein ce respectable vieillard, qui est sans doute fatigué de son voyage! Voudriez-vous, monsieur, vous donner

la peine d'entrer dans notre cabane ? Vous pourrez vous y reposer, & profiter des petites commodités que notre pauvreté nous permet de vous offrir.

CLÉON.

Avec plaisir, madame, puisque vous le permettez. Je sens que je trouverai en vous la plus agréable compagnie du monde.

SIMON.

Ah monsieur ! que vois-je ? Grand Dieu ! ne me trompé-je point ? O ciel ! que trouvé-je là parmi cet argent ?

ERASTE.

Hé bien, qu'est-ce ?

SIMON, *à Cléon.*

Est-ce vous-même, monsieur ? Est-ce votre nom que je trouve sur ce billet ? (*Il lui met le billet entre les mains.*)

CLÉON.

Oui, c'est moi.

SIMON.

O Dieu ! Embrassez-vous donc. Oh ! les larmes m'en viennent aux

yeux ; j'en pleure de joie. Embrassez-vous donc. Voici votre pere, monsieur. Et vous, monsieur, voilà Eraste votre fils, voilà Lucinde. . . .

ERASTE.

O Dieu ! mon pere ! (*Il se jette avec Lucinde aux genoux de Cléon.*)

CLÉON.

Mes enfans ! O Dieu ! la joie m'ôte la parole. Mon fils ! ma fille ! c'est donc vous que je vois ? c'est vous que l'indigence a ainsi défigurés ? O ciel ! que de maux mon injustice vous a fait souffrir ! Mais oui, tu es mon fils : ce sont là tes traits, que de trop longs chagrins, hélas ! ont altérés. Grand Dieu ! par quelle voie merveilleuse & inopinée tu me conduis au bonheur !

ERASTE.

Ah mon Pere ! mon cher pere !

LUCINDE.

Et moi, oserai-je vous nommer de ce nom ? Permettrez-vous à votre fille de mouiller cette main avec les larmes de la joie ? O mon pere !

SIMON, *amenant de la cabane les deux enfans.*

Et vous aussi, mes enfans, mettez-vous à genoux devant votre pere. Le Ciel en un instant met le comble à notre bonheur. En vérité je ne me sens pas de joie.

CLÉON.

Levez-vous, mes enfans. Soutiens-moi, mon fils : mon ravissement est au-dessus de mes forces. Embrassez-moi, embrassez-moi tous. Ce sont ici tes enfans ? Lucinde, ma fille ; Eraste, mon cher fils, recevez ma bénédiction. O Dieu, maître suprême du ciel ! tu as fini mes tourmens. Il y a trois ans qu'un remords persécuteur qui s'est éveillé en moi, me fait souffrir des tourmens inexprimables ; il y a trois ans qu'une maladie douloureuse m'a conduit aux bords du tombeau ; & l'injustice que je t'ai faite remplissoit d'horreur les approches de la mort. J'arrosois mon lit de mes larmes ; le désespoir mettoit sans cesse ton nom dans ma bouche. Grand Dieu ! m'écriois-je, rends-moi la santé & la vie ! Ne m'en-

leve pas au milieu du chagrin qui me dévore ! Fais que je retrouve ce cher fils, que je pleure mon injuſtice dans ſes bras, qu'une heureuſe réconciliation tranquilliſe ma conſcience, & que j'expire enſuite ſur ſon ſein ! Il y a long-temps que je te cherche, ô mon fils ! & que je te cherche inutilement. Béni ſoit le moment qui te rend à moi ! Quel bonheur, quelles délices pour le reſte de mes jours ! Pardonnez-moi, mes enfans, padonnez-moi mon injuſte ſévérité. J'en ai aſſez long-temps porté la peine.

ERASTE.

Mon pere !

LUCINDE.

Ne vous faites point de reproches, j'oſe vous en ſupplier. Ayez la bonté d'entrer dans la cabane : nous avons tous beſoin de repos pour remettre nos eſprits.

Fin d'Eraſte.

LA NUIT.

NUIT silencieuse, avec quel charme tu viens me surprendre au pied de cette roche revêtue de mousse ! J'ai vu encore Phébus, au moment qu'il se perdoit derriere les degrés de ces montagnes. Il jeta un dernier sourire à travers le brouillard léger qui, semblable à une gaze d'or, étoit étendu sur les vignobles, les bocages & les prairies. Toute la nature, enflammée par la douce réverbération du pourpre qui brilloit sur les bandes des nuages, célébroit son départ. Les oiseaux lui faisoient entendre leur derniere chanson, & cherchoient avec leurs compagnes la sûreté dans leurs nids. Le berger, accompagné de son ombre qui s'alongeoit, jouoit, en s'en retournant à sa cabane, son air du soir sur son chalumeau, lorsque, retiré à l'écart, je m'endormis doucement.

Seroit-ce toi, Philomele, qui par tes tendres accens m'aurois éveillé ? Seroit-ce un faune aux aguets ? Ou est-ce une nymphe timide qui traverse les bosquets touffus ?

O que tout ce qui m'environne est beau ! Que cette contrée sommeille paisiblement ! Quelle douce ivresse se répand dans mon cœur palpitant !

D'un air timide mes yeux parcourent la sombre forêt, & se reposent sur des espaces éclairés, qu'en perçant la voûte épaisse des feuilles tremblantes, la lune forme ici sur ce tronc couvert de mousse, là sur ce gazon agité, ailleurs sur les rameaux tremblotans étendus dans l'obscurité. Souvent, frappés par les formes bizarres des tiges tortueuses, ou des branches qui frémissent dans l'obscurité, ou des noires ombres de la nuit, mes regards reculent d'effroi : souvent aussi ils se promenent sur les flots, qui bondissent comme des lumieres sur le noir ruisseau dont les ondes se précipitent à mes côtés. Car Phébé assise sur son char, tantôt trainé par des biches légeres, tantôt par des dragons au corps grêle & circulaire, plane sur le sommet resplendissant des arbres.

Quel parfum ſuave vous exhalez, tendres fleurs, & toi, aimable violette, qui ne t'ouvre que pendant le ſilence de la nuit pour répandre tes odeurs balſamiques ! Ah ! quel doux parfum vous exhalez dans cette obſcurité ! Inviſibles, & ſans la parure relevée des couleurs éclatantes, vous êtes trahies par la volupté que je reſpire. Vous bercez dans votre ſein délectable des zéphirs aſſoupis, qui s'étoient fatigués à ſe jouer autour de vous pendant la journée, & qui trouvent, à leur réveil, un amas de roſée conſervé dans les coupes pures de vos feuilles.

Mais quel ſon aigu, quel chant enroué ſe fait entendre du ſein de cette prairie marécageuſe ? Ce ſont de petites raines de buiſſon, aſſiſes ſur des feuilles, chantant leur air aſſoupiſſant, accompagné par les voix plus groſſes des grenouilles qui habitent l'étang voiſin, dans lequel elles ſe balancent ſur des tiges flottantes, ſe repoſent dans les roſeaux, & levant leurs têtes verdâtres du fond du marais, chantent les attraits de la lune, auſſi ravies dans leurs chants rauques, que le roſſignol dans ſes accens mélodieux. Tel un miſérable rimail-

leur chante d'un air riant les vertus de ſon Mécene. Dans ſa fureur poétique, autant que peut la ſupporter ſa pauvre tête, lorſqu'il voit en eſprit la table de ſon patron couverte de mets & de bouteilles, il ne ſe croit point inférieur, dans ſes vers inſipides, à Haller & à Klopſtock dans leurs chants immortels.

Là-bas derriere cette prairie, s'éleve doucement un côteau revêtu de buiſſons, où, dans les intervalles des chênes élancés, on voit les rayons de la lune ſe confondre & ſautiller avec les ombres de la nuit. Là fuit un ruiſſeau gazouillant. J'entends, j'entends le bruit de ſes eaux : il ſe précipite ſur des pierres couvertes de mouſſe ; il s'échappe en écumant à travers le vallon, & ſes flots bondiſſans ſemblent vouloir baiſer les fleurs qui bordent ſes rives.

C'eſt là qu'un jour, au clair de la lune, je trouvai ſur le bords émaillés la plus belle des mortelles. Mollement étendue ſur les fleurs, elle étoit vêtue d'une robe auſſi légere que la nue la plus tranſparente dont la lune ſe plaît à ſe voiler comme d'une gaze déliée : ſon bras délicat ſoutenoit un luth poſé

ſur ſes genoux, tandis que ſa main rapide tiroit des cordes ſonores les ſons les plus mélodieux ; accords plus enchanteurs, plus touchans que les doux accens de Philomele.

Elle chanta. Toute la contrée célébra ſes concerts. Le roſſignol ſe tut pour les entendre : l'Amour, appuyé ſur ſon arc, écouta avec raviſſement derriere un boſquet. « Je ſuis le dieu de la tendreſſe, le dieu des tranſports les plus doux ; mais, par le Styx, depuis que je ſuis Amour, j'ai goûté peu de félicités qui égalent ce raviſſement, cette volupté ». Ainſi dit en lui-même l'Amour.

Phébé commande à ſes dragons de ralentir le bruit de leurs aîles. D'un air attentif elle ſe penche ſur le côté de ſon char d'argent ; elle pouſſe un profond ſoupir, la chaſte déeſſe.

La belle ceſſa de chanter. Déja dans les grottes d'alentour Echo avoit répété trois fois les derniers ſons de ſa voix : la nature célébroit encore ſes chants : le roſſignol muet reſtoit encore perché ſur les branches touffues. Alors je m'approchai de la jeune fille. Beauté divine ! déeſſe !... Ainſi lui dis-je en

balbutiant, en lui pressant la main, & en soupirant. Interdite, la jeune fille baissa les yeux, elle rougit, elle sourit. Sans force je tombai à ses côtés; mes paroles entrecoupées, mes levres tremblantes lui peignirent alors mon trouble & mes inexprimables transports.

Ma main gauche jouoit avec ses mains mignonnes posées sur ses genoux légérement vêtus, tandis que mon bras droit étoit entrelacé autour de son cou d'albâtre, ombragé par les ondes de sa chevelure, & que ma main descendoit sur son sein palpitant. La belle alors soupira? je le sentis: pleine de langueur, elle baissa les yeux, & par un foible effort elle détourna ma main de son sein soulevé. Intimidé, j'abandonnai le sein de la belle & je renonçai mal-à-propros à une victoire certaine.

Ah jeune beauté! jeune beauté! qu'est-ce que j'éprouve? Je crains bien que tout volage que je suis, tu n'aies fait de moi un éternel esclave.

Mais dieux! qu'appercois-je là-bas sur cette plaine obscurcie? Je vois des flammes bondir avec des flammes; je les vois fuir & se poursuivre: les voilà qui dansent en cercle; les voilà qui

s'élancent avec la rapidité des éclairs, par-dessus les forêts & les côteaux.

Vous êtes des dieux : le pieux villageois tremble à votre aspect, & l'audacieux philosophe vous nomme, d'une bouche impie, des vapeurs enflammées. Oui, vous êtes des divinités bienfaisantes qui daignez apparoître la nuit, pour conduire l'amant égaré auprès de son amante qui l'attend avec impatience ; ou vous éclairez leurs pas lorsqu'ils vont chercher les bocages discrets : mais vous égarez les jaloux & les envieux qui voudroient les trahir ; vous les conduisez dans des marais fangeux.

Mais qu'êtes-vous devenues, divinités fugitives ? Echappés à mes yeux, je ne vois plus de feux dans la contrée ténébreuse : je n'y apperçois plus qu'un petit vermisseau, qui semblable à une petite lampe, brille, suspendu à la tige d'une plante. Il jette une foible lumiere comme la lampe expirante du cabinet d'un grave savant qui s'est endormi au milieu des in-folio, tandis que sa chere moitié, pleine de depit, occupe seule la couche nuptiale. Muse, dis-moi, tu le sais, pourquoi des insectes portent-ils une lumiere sur la partie intérieure

de leur corps ; D'où vient ce prodige ? Jupiter aima un jour, comme il lui arrivoit assez souvent, une belle mortelle. Junon, toujours tourmentée par sa vieille jalousie, le poursuivit sans cesse. Elle ignoroit, la bonne déesse, les mœurs plus douces des dames de nos jours, qui sourient sans colere, & qui savent prendre une vengeance plus modérée, lorsqu'elles voient que leurs maris les négligent, pour appaisser l'ardeur de leurs feux auprès d'une suivante plus jeune & plus fringante. Enflammée de colere, ses yeux vigilans éclairerent toutes ses démarches. Elle le trouva un jour, à la clarté de la lune, à l'abri d'un bocage solitaire, métamorphosé en scarabée qui folatroit sur le sein naissant & dans les plis de la robe d'une jeune & belle fille. Dans sa bouillante fureur, elle considéra long-temps du haut d'un nuage cette scène merveilleuse. « Les insectes n'aiment d'ordinaire que les insectes. Quel prodige de voir un vermisseau aîlé brûler pour une jeune fille » ! Ainsi dit-elle avec une raillerie amère, lorsque Jupiter reprit sa premiere forme, & serra dans ses bras la belle effrayée. « Malheureuse ! s'écria Junon

en fureur, tu seras ce qu'il étoit tout-à-l'heure ». Et soudain la jeune fille, en punition de l'outrage fait au lit conjugal, fut métamorphosée en vermisseau rampant. Au sortir des embrassemens de Jupiter consterné, elle monta la tige foulée d'un lis ; & pour laisser à jamais un monument de son ignominie, Junon transplanta dans son corps un rayon qu'elle déroba à l'étoile du soir, & qui fut communiqué à toute l'espece de ces vermisseaux.

Dans le firmament parsemé d'étoiles, flottent désormais de petits nuages bordés d'un argent brillant. De petits amours folâtrent sur leurs surfaces éclatantes, & font distiller la rosée féconde sur les fleurs qui demain doivent briller sur le sein des jeunes beautés, & qui doivent rafraîchir le cep de la vigne ; car souvent ces petits dieux malins prennent leurs ébats sur les gorges des belles, ou sur les fruits de la vigne.

Mais quoi ! ils pâlissent, les nuages ! Pourquoi te caches-tu, ô Diane, sous l'épaisseur de ce voile ? Chaste déesse, ta pudeur seroit-elle alarmée à la vue des jeux pétulans de ces dieux sur les nuages ; ou un satyre malin a-t-il fait

retentir l'air du nom d'Endymion ?

Répands ta clarté sur ma route, douce divinité. Je veux sortir de ce bocage ; je veux visiter cette colline, où de jeunes pampres ombragent le ruisseau qui serpente dans le vallon. Sur la crête de cette colline, dont la vue s'étend au loin, est situé un berceau où s'entrelace la vigne rampante, pour former une voûte élevée, garnie de grappes. Là souvent, appuyé contre la verte muraille, le verre couronné de roses, je chante les airs joyeux de *Hagedorn* & de *Gleim*, ces airs que leurs avoient dictés les plaisirs & les amours.

Le voilà qui s'éleve, le berceau cintré. Une douce horreur se mêle à l'obscurité qui repose sous sa voûte : car Bacchus a pris ce berceau sous sa protection.

Souvent, au milieu du silence de la nuit, on y entend avec surprise les accens des chansons à boire, & les sons argentins des coupes pleines. Le passant égaré l'entend, & y portant un regard curieux, il ne voit rien : alors il recule d'effroi, & saisi d'étonnement & de respect, il passe son chemin.

Ah ! je te ſalue , ſombre berceau. O que ces tiges chargées de raiſins , forment un cintre agréable ! Quel charme de voir ſautiller ces feuilles à la clarté de la lune !

Mais quel doux frémiſſement parcourt ton feuillage , & bondit de grappe en grappe ? Ce ſont des zéphyrs , & .... croyez-en ma muſe ſincere , ce ſont des ames de buveurs & d'amans futurs , portées ſur les ailes embaumées des zéphirs complaiſans , qui voltigent avec les amours , qui s'aſſemblent ſur la ſurface de la grappe , qui folâtrent , qui jouent, qui ſe pourſuivent dans le labyrinthe de la grappe balſamique , & qui fatiguées de leurs jeux , ſe raſſemblent dans le creux de la feuille de pampre , ou qui ſe baignent dans les gouttes de la roſée conſervée dans les fleurs , & qui ſommeillent ſur les œillets , & ſe mettent à rire , lorſqu'à leur réveil elles voient qu'une jeune beauté les a cueillis , & les a placés ſur ſon ſein.

O vous , mes amis enſevelis maintenant dans un lâche ſommeil , ah ! que n'êtes-vous ici ! Pour moi , ſi de loin j'avois vu briller à travers le feuillage la lumiere qui vous éclaire , ſi de loin

j'avois entendu vos chansons, comme j'aurois volé dans vos bras ! & enivré de joie, comme j'aurois mêlé ma voix aux refrains de vos airs !

Mais qu'est-ce que j'éprouve ? qu'est-ce que j'entends ? La gaieté, les jeux & les ris montent la colline : seroit-ce Bacchus, accompagné de son joyeux cortege ?

Mais non. Ah ! quel transport de joie ! C'est vous que je vois, ô mes amis ! vous montez la colline ! ça, couronnons-nous de bourgeons de vignes ; asséyons-nous en rond dans ce berceau.... Qui de nous entonnera une chanson bachique ? Je veux qu'elle retentisse à travers le boccage voisin ; je veux que les antres d'alentour la disent aux antres lointains.

Le faune qui dort dans sa grotte, l'entend & se réveille : étonné, il prête une oreille attentive ; il se leve en sautant, repete notre chanson, & entame son outre de vin.

Phébus, lorsqu'il s'avance dans son char d'or de derriere cette montagne, nous trouve encore assemblés. Helas ! s'écrie-t-il alors, depuis que je suis Phébus je n'ai jamais été si gai que ces mor-

tels. Il dit, & amaſſant de triſtes nuages, il fait pleuvoir pendant toute une journée.

TABLEAU DU DÉLUGE.

DÉJA les tours de marbre étoient enſevelies ſous les flots, déja des vagues noires rouloient leurs maſſes énormes ſur les têtes des montagnes. Le front ſourcilleux d'un rocher s'élévoit ſeul encore du fond des eaux. Un tumulte affreux régnoit autour de ſes flancs battus par les flots. Les malheureux qui, dans leur déſeſpoir, cherchoient à grâvir ſa cime, pouſſoient des cris lamentables, pendant que la mort, portée ſur les ondes, pourſuivoit la plante de leurs pieds. Là, une portion de la montagne ſe détache, & ſe précipite avec tout ſon fardeau d'hommes gémiſſans, dans les flots mutinés : ici, des courans impétueux, formés par les pluies orageuſes, emportent le

fils qui cherche vainement à ſauver ſon pere mourant, ou à traîner plus haut ſa mere déſolée, entourée de ſes autres enfans. Il ne reſtoit plus que le ſommet ſupérieur qui s'élevoit encore du fond des abymes. C'étoit ſur ce ſommet que Semin, jeune homme généreux, avoit ſauvé Sémire ſa bien-aimée ; deux tendres amans qui venoient de ſe jurer un amour éternel. Ils étoient ſeuls ; les flots avoient englouti tout le reſte : ils étoient ſeuls au milieu de l'orage & des vents furieux. Les torrens de pluie ſe précipitoient ſur eux ; le tonnere grondoit au-deſſus de leurs têtes ; une mer en furie mugiſſoit ſous leurs pieds. D'affreuſes ténébres régnoient autour d'eux, à moins qu'ils ne viſſent briller les éclairs au milieu de cette ſcène d'horreur. Chaque nuage portoit la terreur ſur ſon front obſcur, & chaque flot, chargé de cadavres, ſe rouloit à travers la tempête, & cherchoit de nouvelles deſtructions. Sémire preſſa ſon amant contre ſon cœur palpitant ; des larmes mêlées avec les gouttes de la pluie, ruiſſeloient le long de ſes joues pâles. Elle dit avec des paroles entrecoupées : Il n'eſt plus de ſalut pour nous

nous, ô mon bien-aimé, mon cher Semin ! Environnés de tous côtés par la mort affreuse.... O destruction ! ô désolation ! Toujours elle s'avance de plus près, la mort. Laquelle de ces vagues, ah ! laquelle sera celle qui nous ensevelira ? Soutiens-moi, ah mon bien-aimé ! soutiens-moi dans tes bras tremblans. Bientôt, bientôt, entraînés dans la destruction universelle, tu ne seras plus, je ne serai plus.... Voici.... ô Dieu !... Vois-tu ce flot ? Qu'il est terrible ! Le vois-tu à la lueur des éclairs ? Comme il s'avance ! Voici, ô Dieu ! ô juge !... Elle dit, & se pencha sur le sein de Semin.

Les bras défaillans de Semin serrerent la jeune fille évanouie. Ses levres tremblantes se turent. Il ne voyoit plus la destrustion d'alentour ; il ne voit que son amante évanouie, penchée sur son sein ; & à cette vue il ressent plus que les angoisses de la mort. Il baisa ses joues pâles, lavées par l'eau froide de la pluie ; & la pressant plus fortement contre son sein, il dit : Sémire, ma chere Sémire, réveille-toi. Ah ! reviens encore une fois sur cette scene d'horreur. Que tes yeux se tournent encore

une fois ſur moi ; que tes levres décolorées me diſent encore une fois que tu m'aimes, que tu m'aimeras juſqu'à la mort : encore une fois, avant que nous ſoyons emporté par les ondes.

Il dit, & elle ſe réveilla. Elle tourna ſur lui un regard dans lequel étoient exprimées la tendreſſe la plus vive & l'affliction la plus profonde. Jetant enſuite la vue ſur la deſtruction, elle s'écria : O Dieu ! ô juge ! il n'eſt donc plus de ſalut, plus de miſéricorde pour nous ! Oh ! comme les eaux ſe précipitent ! comme le tonnerre gronde autour de nous ! Quelles terreurs manifeſtent la vengeance implacable de l'Eternel ! O Dieu ! nos années s'écouloient dans l'innocence. Toi, des jeunes hommes le plus vertueux. . . . Malheur, ah ! malheur à moi ! Il ne ſont plus, ceux qui combloient ma vie de mille douceurs. Et toi qui m'as donné la vie . . . . aſpect cruel ! . . . les flots t'ont emporté de mes côtés. Tu as encore une fois levé la tête & les mains : tu voulois me bénir, mais tu fus englouti. . . . Hélas ! ils ont tous péri, & cependant. . . . ô Semin ! Semin ! le monde ſolitaire, détruit, ſeroit pour moi un

jardin de délices à tes côtés. Dieu ! les années de notre jeunesse s'écouloient dans l'innocence ... Hélas ! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde à espérer ! ... Mais que dit mon cœur dechiré ? O Dieu ! pardonne ! Nous mourons. Qu'est-ce que l'innocence de l'homme devant toi ?

Le jeune homme soutenoit son amante, qui chanceloit aux assauts des autans, & il lui dit : Oui ma bien-aimée, tout être vivant a été détruit sur la terre ; on n'entend plus gémir aucun mourant du milieu de cette destruction. O ma Sémire ! ma chere Sémire ! l'instant qui va venir sera notre dernier instant. Oui, elles sont toutes évanouies, les espérances de cette vie : toutes les perspectives charmantes que nous voyions dans les heures délicieuses de notre amour, elles sont toutes évanouies. Nous mourons : la mort s'élance vers nous ; déja elle touche nos pieds tremblans : mais n'attendons pas, comme le réprouvé, le destin général. Nous mourons. Et ... ah ma bien-aimée ! que seroit notre vie la plus longue, la plus délicieuse ? une goutte de rosée suspendu à un rocher, & que le soleil

du matin fait couler dans la mer. Releve ton courage. Une éternité de bonheur nous attend au-delà de cette vie : ne tremblons pas maintenant que nous y passons. Embrasse-moi, & attendons avec résignation notre destin. Bientôt, ô ma Sémire ! Bientôt nos ames s'élanceront au-dessus de ces abymes d'horreur : pénétrées du sentiment d'une félicité inexprimable, elles prendront l'essort. Grand Dieu ! c'est avec cette confiance que mon ame espere. Oui, ma chere Sémire, élevons nos mains vers Dieu. Est-ce à des mortels à juger de ses voies ? Celui dont le souffle nous a animés, envoie la mort aux justes & aux injustes : mais heureux celui qui a marché dans le sentier de la vertu ! Ce n'est plus pour la vie que nous t'implorons, ô Dieu juste ! Enleve-nous dans ton jugement ; mais ranime la grande espérance de cette félicité inexprimable que la mort ne sauroit plus troubler. Grondez, tonnerres ; soulevez-vous, abymes, venez sur nous, ô vagues. Loué soit à jamais le Dieu juste ! Que ce soit là notre derniere pensée.

La joie & le courage reparurent sur le visage embelli de Sémire ; puis éle-

vant ſes mains au milieu de l'orage, elle dit : Oui, je ſuis remplie déſormais de toutes ces grandes eſpérances. Loue le Seigneur, ô ma bouche! verſez des larmes de joie, mes yeux, juſqu'à ce que la mort vienne vous fermer. Un ciel plein de béatitude nous attend. Vous nous y avez précédés, ô vous tous qui nous étiez ſi chers! Nous vous ſuivons, & bientôt nous vous reverrons. Ils entourent maintenant le trône du Très-haut, les juſtes; Dieu, après ſon jugement, les a raſſemblés devant ſa face. Grondez, tonnerres; mugiſſez, abymes : vous êtes les cantiques de ſa juſtice. Enſeveliſſez-nous, ô flots! . . . Voilà . . . Ah mon bien-aimé! embraſſe-moi. Voilà qu'elle vient, la mort; elle s'avance ſur cette vague noire. Embraſſe-moi, Semin; ne m'abandonne pas. Ah! déja l'onde me ſouleve.

Je t'embraſſe, Sémire, dit le jeune homme, je t'embraſſe. O mort, je te ſalue; nous voici. Loué ſoit l'être éternellement juſte!

Ils parloient ainſi, & ſe tenant embraſſés, ils furenr entraînés par le flots.

Fin du Tome ſecond.



TABLE

Fin de la Table.

